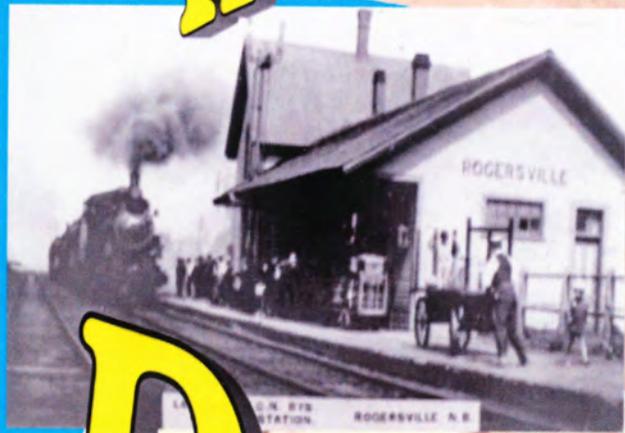
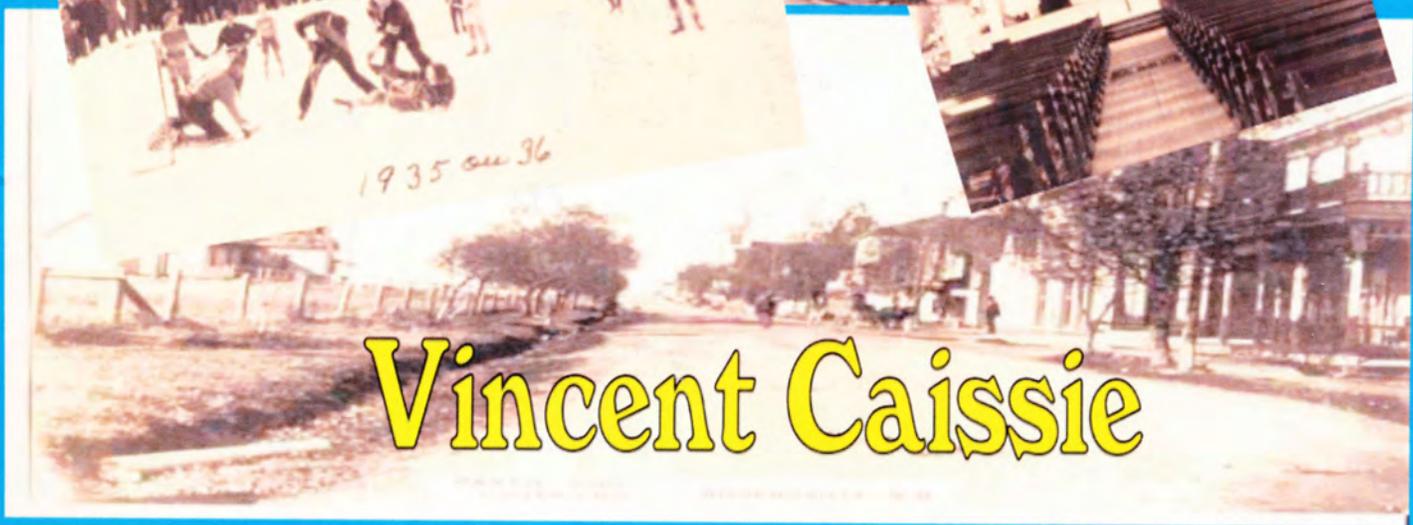


il était une fois...



Rogersville



Vincent Caissie

Il était une fois...

Rogersville

Par Vincent Caissie

Du même auteur :

La Famille Caissie (2004 – Rev 2014)

Au delà des registres – Rogersville 1877 -1898 (2012)

Mémoires d'un fonctionnaire (2013)

©2014

J'ai longtemps eu envie de mettre sur papier mes souvenirs de Rogersville. Et je me suis souvent demandé à quoi ressemblait ce village à la fin des années 1800. Je regrette que je n'aie pas ressenti cette curiosité alors que papa vivait encore. J'ai bien de lui un journal dans lequel il inscrivait quelques événements, comme les décès, les tempêtes de neige, une visite de l'évêque, un changement de curé...mais ce n'est pas suffisant. Tout au plus neuf pages de notes commençant en 1939 - "15 fév. Orage de tonnerre" - et se terminant en 1967. Mais aussi limité que cela puisse paraître, c'est une foule d'anecdotes qui me trotte dans la mémoire à la lecture des noms que ces notes contiennent.

Combien précieuses cependant m'auraient été les histoires que mon grand-père Clovis Caissie aurait pu me raconter sur les débuts de Rogersville si seulement j'avais songé à le lui demander lorsqu'il vivait. Et si la génération à venir se posait plus tard la même question sur ce qu'était Rogersville des années 1930-1960, comment ferait-elle pour en savoir plus? En 1988, à l'occasion du centenaire de la paroisse de Rogersville, Donald à Armand à Edgar Cormier (c'est ainsi que ceux de ma génération s'identifient encore à Rogersville) avait fait des recherches qui avaient mené à la publication d'un opuscule d'une quinzaine de pages. C'est peu pour raconter l'histoire d'une paroisse qui peut s'enorgueillir d'avoir eu comme curé fondateur Monseigneur Marcel-François Richard, l'un, sinon le plus grand des patriotes acadiens, d'accueillir deux monastères cisterciens, d'avoir accueilli pour un temps la Maison mère des Pères Eudistes, le couvent des Filles-de-Jésus, et une école des Frères de l'Instruction Chrétienne.

Il faut qu'un jour paraisse une histoire de ce village. Ce n'est pas ici mon but; j'en ai déjà suffisamment sur mon métier pour l'instant et je ne pourrais mettre le temps voulu à la recherche nécessaire pour un travail d'envergure. Non, mon seul but, c'est de mettre sur papier mes souvenirs de Rogersville au cas où...

Évidemment, et j'insiste sur ce point, il s'agit ici de mes souvenirs, et je suis conscient que ces souvenirs sont à l'occasion de choses qui m'ont été racontées. La mémoire étant ce qu'elle est, je ne doute pas que certains de ces souvenirs aient changé un peu de couleur avec les années. Mais ils demeurent suffisamment réels, même si parfois quelque peu biaisés, pour laisser au lecteur une idée de ce que c'était de grandir à Rogersville avant les années cinquante. Mes souvenirs des années 1944 à 1950 ne sont pas aussi nets que ceux des autres années puisqu'au cours de cette période j'étais absent pendant neuf mois par années, étant étudiant et résident au Collège de Bathurst.

Étant né en 1929, mes premiers souvenirs de choses sérieuses sont d'une époque difficile. Quoique chez nous, enfants, nous étions peu affectés par ces *temps durs*, nous réalisions que des familles vivaient dans la misère lorsqu'il était question du crédit que papa accordait à ses clients au magasin. C'était la Grande Dépression. Il y avait peu d'emploi et tous ces programmes sociaux que nous connaissons aujourd'hui n'existaient tout simplement pas. L'Allocation familiale, l'Aide au revenu, la Sécurité de vieillesse, l'Assurance chômage sont des programmes qui ont tous été créés par les gouvernements après la Seconde Guerre mondiale. À l'époque, il existait seulement un semblant d'assistance sociale géré par les conseils des comtés. J'ai souvenir que pendant plusieurs années, les personnes dans le besoin dussent se présenter chez Edmond à Félix Richard pour obtenir un bon d'achat. Et "personne dans le besoin" signifiait chef de famille physiquement

incapable de travailler, avec personnes à charge en bas âge. Je ne sais trop comment cela fonctionnait pour les autres qui sans emploi pouvaient quand même travailler. Je garde encore en mémoire les immenses piles de bois - du moins, elles l'étaient pour un enfant de mon âge - entassées dans le champ des Maloney, en face de l'église, à l'ouest de la voie ferrée, et cela avait quelque chose à voir avec les hommes capables de travailler, mais qui avaient absolument besoin d'assistance pour nourrir leurs familles. Les Maloney ont sûrement dû faire fortune avec ce bois très demandé dès le début de la guerre en 1939. Ce ne fut certes pas ceux qui y avaient travaillé pour quelques sous par jour qui se sont enrichis.

C'était vers la fin de l'époque où les pauvres sans aucun moyen de subsistance pouvaient se voir logés dans "la maison des pauvres " et pour le comté de Northumberland, cette maison était située sur la route conduisant de Chatham Head à Chatham. Cet édifice a été rasé vers le début des années 60, je crois. La simple mention de cette maison avait quelque chose de sinistre. J'y ai souvent passé devant au cours des années 50 et je ne me souviens pas y avoir constaté quelque activité que ce soit. Je ne connais personne qui ait dû y séjourner. À peu près toutes les familles avaient leur petit jardin, quelques sillons de patates, plusieurs avaient une vache, un porc, quelques poules, de quoi survivre! Et, comme le répétait souvent Flora Thibodeau lorsqu'elle était interviewée après avoir célébré son centenaire, les gens en avaient moins, se contentaient du peu qu'ils avaient, et ne cherchaient pas comme on le fait aujourd'hui à posséder pour le simple plaisir de posséder plus que son voisin. Et si le voisin avait moins que le nécessaire, on s'empressait de partager les nécessités de la vie. Les gens de Rogersville, tout comme ceux des autres villages acadiens, étaient reconnus pour leur générosité envers leurs voisins. L'entraide était une qualité innée chez les moins nantis. Encore aujourd'hui Rogersville mériterait le titre de capitale des levées de fonds pour des voisins ou familles soudainement confrontées à des dépenses imprévues surtout à cause de maladie.

Il y a de cela quelques années, j'ai découvert un document daté des années quarante dans lequel une veuve avait réussi à emprunter dix dollars de la Banque Provinciale à l'époque où Richard Cormier était le banquier. Elle assurait le banquier du remboursement dès qu'elle recevrait une allocation de veuve si je me souviens bien. Il fallait être mal pris pour emprunter une somme comme celle-là de la banque, et ce geste atteste de la valeur que pouvait avoir à cette époque un billet de dix dollars.

C'était aussi pendant cette Grande Dépression l'époque des "*bums*", ces infortunés en recherche de travail qui parcouraient le pays en se cachant dans les trains de marchandises. Il n'était pas rare d'arriver de l'école à la maison et de se trouver en présence de l'un deux, noir de charbon, assis à la table et dévorant le repas que maman lui servait en attendant que le train reprenne sa course vers Montréal ou Halifax. À peu près tous les jeunes qui vivaient le long de la voie ferrée ont eu cette expérience, et je suis sûr que tous s'en souviennent vivement.

Plus tard, après la guerre et avant que le gouvernement de Louis Robichaud ne vienne égaliser les chances pour tous les citoyens du Nouveau-Brunswick, le même système d'assistance sociale géré par les conseillers du comté, continua d'exister, et si je le mentionne c'est que je garde un souvenir très net d'un incident d'une certaine violence impliquant papa qui, pourtant, n'était pas du tout un homme violent. La scène se passait à son magasin général. Il s'était adressé au représentant de Rogersville au sein du conseil du comté pour exiger qu'une famille qui lui était apparentée et des plus démunies soit aidée. Soit dit en passant que papa avait déjà aidé cette famille à plusieurs reprises et à ses frais. Le conseiller répliqua sur le ton cavalier qu'on lui connaissait:

"*Aide-le toi-même, tu en as les moyens*". Le malheureux lui tourna alors le dos - considérant ce qui se produit peut-être avait-il bien fait de tourner le dos - et reçu un puissant coup de pied au derrière qui le propulsa dehors sur le trottoir. Si je n'en avais été témoin, personne ne l'aurait su; papa n'était pas vantard, et notre conseiller n'avait rien à gagner en ébruitant cet incident. Je ne doute pas que ce ne fût pas le premier coup de pied au derrière que Willie recevait, mais à voir l'expression sur son visage, il n'en avait pas eu de plus puissant. Qu'il soit dit que papa n'était pas le seul à fournir de l'aide. Je ne doute aucunement que plusieurs se souviendront que des enseignants et enseignantes dans les petites écoles ont fourni à même leur maigre salaire, des bottes ou mocassins pour éviter que des enfants abandonnent l'école en hiver faute de chaussures.

Dans les années trente, le village même de Rogersville s'étendait principalement sur trois rues, et avant que Dominique Doiron ne commence à poser les noms de rues qu'on connaît maintenant, les noms de rues étaient très simples et surtout très descriptifs quoique pas tellement imaginatifs; il y avait la *rue d'en avant*, la *rue d'en arrière* et *l'autre bord de la 'track'*. On ne pouvait s'y tromper. Aucune n'était asphaltée. Je me souviens très bien du premier pavage de la rue d'en avant vers la fin des années 40. Il s'agissait d'une couche d'huile recouverte de sable. Au moins, ça éliminait la poussière. Mais, notre ami Willie, le politicien qui avait obtenu ce revêtement de la rue principale, n'avait aucunement apprécié notre geste lorsque nous avons pris le camion de papa et étendu une ligne de chaux au centre de la rue, histoire de se moquer un peu du fait qu'ailleurs dans le comté on posait de l'asphalte plutôt que du sable huilé. À cette époque, il n'y avait pas de conseil du village, et la responsabilité des services locaux était en quelque sorte partagée par le gouvernement provincial et le conseil du comté qui siégeait alors à Newcastle.

Seule la *rue d'en avant* avait un trottoir de ciment allant de chez Mick Haché (maintenant l'établissement de Raymond Gallant) à la route de Shédiac Ridge. Ce trottoir figure parmi mes bons souvenirs. Il n'y avait aucun entretien du trottoir pendant l'hiver et rendu au printemps, il était recouvert de plusieurs pouces de glace. Dès que le soleil du printemps commençait à chauffer cette glace, on sortait haches, piques et pelles et la compétition démarrait; qui, le côté sud de l'église ou le côté nord, serait le premier à pouvoir se rendre à l'église en souliers. Notre groupe au sud était avantagé par le nombre de jeunes qui demeuraient le long du trottoir, mais par contre nous avons le plus long bout à faire. De l'autre côté de l'église, les jeunes demeuraient plus loin du trottoir et manifestaient moins d'intérêt pour ce travail. On réussissait à découper cette épaisse couche de glace sans laisser trop de marques de piques ou de haches sur le ciment. C'était plutôt rare que le travail ne fût pas complété pour Pâque. Il faut reconnaître que l'inexistence alors de téléviseurs et de jeux électroniques laissait plus de temps aux jeunes pour ce genre d'activités.

Je me souviens d'un hiver qu'il y avait eu beaucoup de neige et au moins une tempête majeure. Entre chez nous et les Maloney il y avait un banc de neige de plusieurs mètres de hauteur, suffisamment haut pour qu'un tunnel d'une trentaine de pieds de long soit aménagé dans ce banc de neige et sur le trottoir, de sorte qu'une personne adulte pouvait facilement y circuler entre les deux résidences. La route n'était pas dégagée et cet hiver-là, et je me souviens que pendant quelques semaines nous nous glissions en traîneaux dans la rue à partir de ce qu'on nommait *la butte de l'église*. Cette pente douce nous permettait de glisser de l'église jusque devant le magasin Melanson. Ce n'est qu'au début du printemps qu'une charrue était arrivée de Newcastle pour dégager les routes du village.

Rogersville a été incorporé en 1966, l'année pendant laquelle a été abolie la *poll tax*, cette taxe que devaient payer les résidents non-proprétaires qui désiraient voter aux élections

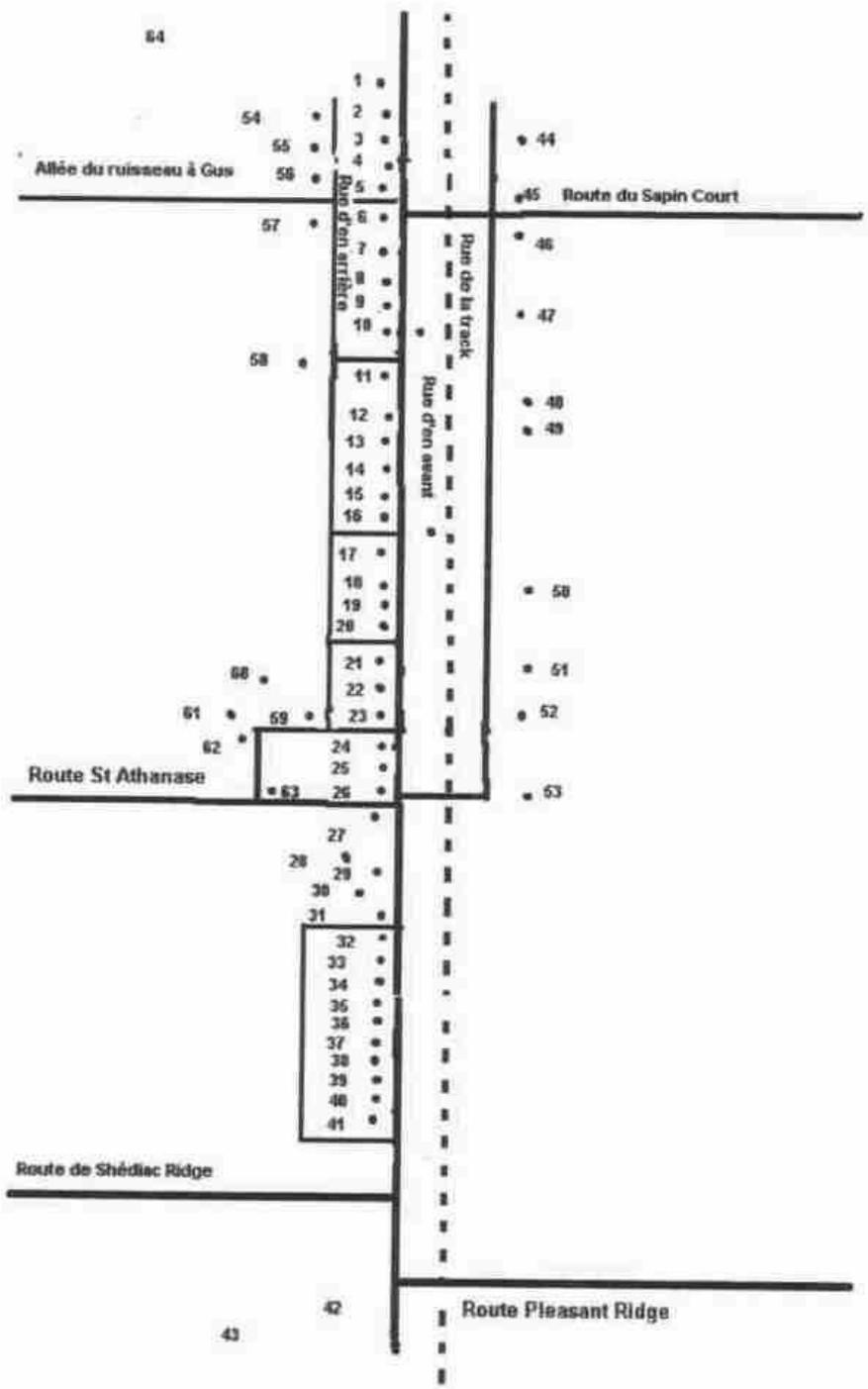
municipales et provinciales. Je me souviens qu'il y eut un temps avant 1966 où cette taxe pouvait être acquittée sous forme de travaux, et les personnes soumises à cette taxe pouvaient engager d'autres personnes pour faire le travail en leurs noms. J'ai souvenir d'avoir travaillé au moins une fois pour le compte du Père Noé Bourgeois, curé de la paroisse. Cette année-là le travail consistait dans le creusage au pique et la pelle d'un fossé et l'installation de ponceaux le long du côté ouest de la rue d'en avant. Cette opération était connue sous le nom de *la corvée*.

Il y eut aussi des travaux pour lesquels les employés étaient rémunérés par la municipalité du comté et non directement par le contribuable comme il en était de *la corvée*. En 1949, juste avant que l'administration du comté entreprenne un projet de ce genre à Rogersville, et où nous étions plusieurs jeunes à compter sur le projet pour un emploi d'été, un incendie en forêt s'était déclaré dans la région de Semiwagon Ridge. Le député provincial, Willie Gallant, celui qui décidait qui allait être employé sur le projet municipal, nous informa que seulement ceux qui se porteraient volontaires pour combattre l'incendie, seraient par après considérés pour un emploi au village. Une vingtaine d'entre nous se portèrent volontaires et furent transportés par hélicoptère au site de l'incendie à une dizaine de milles en forêt.

On fut transporté au site de l'incendie par hélicoptère. Au terme d'une longue semaine au feu et après avoir éteint l'incendie, on du revenir à pied jusqu'à Barnaby d'où on était retourné au village à bord du camion des services forestiers. À notre retour, on s'attendait au respect de la promesse d'être engagé sur le projet municipal, mais on trouva plutôt les travaux en cours et les autres jeunes qui ne s'étaient pas portés volontaires pour combattre l'incendie avaient été engagés. Le soir de notre retour, on aperçut Willie qui se baladait dans sa nouvelle Morris Minor, une petite auto de fabrication britannique. On l'arrêta sur la rue devant le pool room (N° 16) pour qu'il nous justifie son attitude, et au début il refusa tout simplement de nous écouter, encore bien moins de respecter son engagement et de nous fournir du travail. Il voulut quitter les lieux, mais on l'en empêcha en soulevant son auto pas tellement pesante et en menaçant de les renverser lui et l'auto dans le fossé qui avait été creusé la journée même. Willie réalisa rapidement que la menace était sérieuse, jugea alors plus prudent de nous dire de nous présenter au travail le lendemain matin. Je ne me souviens aucunement de la durée de ces travaux.

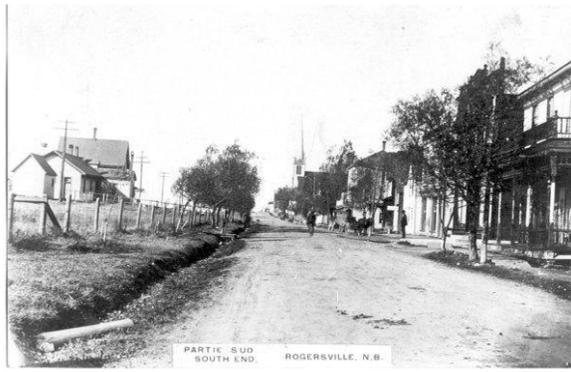
Cherchant à mettre un peu d'ordre dans ces souvenirs qui se basculent - un en attire deux autres - je me suis dit que ce serait peut-être plus ordonné de parcourir le village d'un bout à l'autre, maison par maison, en me rappelant les personnes qui les habitaient. Dans un village comme Rogersville, tous se connaissaient et il y avait peu de maisons où nous n'avions pas l'occasion d'entrer un jour ou l'autre. Et c'est surtout de cela que viennent mes souvenirs. Voici donc une carte très sommaire de ce que je me souviens de Rogersville vers 1940.

Note: les maisons de la *rue d'en arrière* et de *la rue de la traque* ne sont pas toutes indiquées.



- | | |
|--|--|
| 1 Mick (Michel) Haché | 43 1 ^{er} terrain de baseball |
| 2 Salle des scouts | 44 Marie Jane Pitre |
| 3 Osée Collette | 45 Forge à Jaddus Babineau |
| 4 Rés. Fidèle Richard | 46 Shop à Jude Boudreau |
| 5 Garage à Fidèle | 47 Rés. Jude Boudreau |
| 6 MacDonald | 48 Elmer McKinnon |
| 7 Marie Chiasson | 49 Pierre Gallant |
| 8 Dominique Thibodeau | 50 Agronome Bourgeois |
| 9 Maxime Caissie | 51 Fred Arseneau |
| 10 Rés. Maloney | 52 André Pineau |
| 11 Magasin Maloney | 53 Res. O'Brien |
| 12 Bureau de Poste | 54 François Johnson |
| 13 Jaddus Babineau | 55 Philorome Babineau |
| 14 Marie Louise Gallant | 56 Edmond (Félix) Richard |
| 15 Magasin à Florine | 57 Marcin (Marcelin) Léger |
| 16 Gus Thibodeau/Pool room | 58 Dolphé Léger |
| 17 Magasin O'Brien | 59 Salle à Melanson |
| 18 Ben Gould/Doiron | 60 3 ^{ième} terrain de baseball |
| 19 Hôtel Cameron | 61 Verger du Père Babineau |
| 20 François Richard (postes) et Docteur Comeau | 62 Res. Auguste Melanson |
| 21 Magasin & rés. Richard Cormier | 63 Guilmond Savoie |
| 22 Hidulphe Savoie/Hôtel Haché | |
| 23 Magasin Melanson | |
| 24 Placide Chiasson | |
| 25 Caroline Aucoin | |
| 26 Restaurant Santorine | |
| 27 Fred Gallant | |
| 28 Presbytère | |
| 29 Eglise | |
| 30 Couvent des F. de J. | |
| 31 Salle paroissiale | |
| 32 Francis Lavoie | |
| 33 Gérard Gallant & cinéma | |
| 34 Antoine Barrieau | |
| 35 Magasin John LeBlanc | |
| 36 Arsène Chiasson & Dr. E. Daigle | |
| 37 Léon Thibodeau | |
| 38 Pat LeBlanc | |
| 39 Restaurant/dépanneur David Arseneau | |
| 40 Ben Lavoie | |
| 41 Alex Aubé | |
| 42 Cyrille Ouellet | |

Mais avant d'entreprendre la tournée des maisons, je veux reproduire deux anciennes photos. Celle de gauche semble avoir été prise à peu près devant notre résidence et magasin. La première maison à droite serait celle de la famille Maloney et on aperçoit la gare du CN à gauche. Notez le fossé du côté gauche de la rue. Il a été question antérieurement des travaux de creusage et d'installation d'un ponceau pour éliminer ce fossé. Cette photo montre le village à une époque qui précède ma mémoire et probablement mon existence. De mon temps, la gare avait été remplacée par celle que l'on voit dans la photo de droite qui aurait été prise du haut du réservoir à eau du CN, probablement au cours des années 30 si j'en juge par la taille des arbres le long de la rue d'en avant. La première maison que l'on distingue dans cette deuxième photo est celle de trois étages appartenant à la famille Doiron. On remarque aussi que les arbres entre la rue et le trottoir dans la photo de gauche n'y sont plus lors de la prise de la photo de droite.



1 – Mick (Michel) Haché

Pour nous, les plus jeunes, le village commençait chez Mick Haché. La maison, la grange, le poulailler, tout a disparu pour faire place au restaurant de Raymond Gallant. Je me souviens de Mick pour deux raisons. Le plaisir bruyant qu'il prenait à couper les as de mon oncle Urbain - on y reviendra - et son cheval. Ce cheval était assez spécial. D'abord, c'était le dernier dans le village (ça ne comprend pas les concessions) ayant survécu à ceux de Tom Gaynor, du Père Babineau et d'Edgar Blakey. Et puis, Mick et sa jument avaient des points de similitude; ils avaient tous deux des gestes saccadés et, comme on dirait, n'étaient pas bâtis pour le travail dur. C'était deux types nerveux. La jument servait un peu à des travaux légers de ferme, mais elle était surtout utilisée dans le transport. Les routes conduisant du village aux maisons et fermes plus éloignées des concessions étaient peu entretenues en été et pas du tout en hiver. Les déplacements se faisaient à pied ou à cheval, et c'est là que la jument de Mick, toujours fringante, prenait de l'importance. Elle était là pour conduire le docteur ou la garde-malade, parfois les deux. Je me souviens aussi que Wilfred, le plus jeune des garçons à Mick avait un certain jour enfilé la rue d'en avant à toute vitesse sur le dos de la jument; on se serait cru au Far West.

L'épouse de Mick présentait un peu de mystère pour un jeune. Je ne me souviens pas de l'avoir entendu rire, elle avait un sourire très discret, mais elle ne laissait pas l'impression d'être mécontente; au contraire. De ma souvenance, on la voyait surtout au magasin et à l'église, rarement en compagnie des autres femmes du village. Elle n'était définitivement pas une commère. Sa réputation de grande dévote envers Saint Antoine amenait beaucoup de gens à lui donner vingt-cinq cents pour qu'elle lui adresse une oraison spéciale afin de trouver un objet perdu. Ça ne

lui a cependant pas permis de trouver la poule qui lui avait été prise une de ces nuits d'arrosage de patinoire extérieure, alors que les gars avaient besoin de se réchauffer. Une contribution plus ou moins volontaire à l'aménagement d'une patinoire communautaire. Rien de mieux qu'un bon fricot, cuit sur la truie dans la cabane de la patinoire.

2 – La salle des scouts

Voisin de Mick, il y avait la salle des scouts. Je ne connais aucunement l'histoire de cette bâtisse, sauf qu'elle abritait les scouts et les louveteaux jusqu'au début de la guerre en 1939 alors que les dirigeants du mouvement, particulièrement Wilfred Melanson, s'enrôlèrent. Je me souviens spécialement de Wilfred parce qu'il était Akéla (chef) de la meute de louveteaux dont je faisais partie. Il était assisté de Willie Boisvert. Cette salle fut ensuite convertie en résidence, occupée d'abord par Freddie Colette, et plus récemment déplacée vers la rue d'en arrière et occupée par Raymond Gallant.

Je n'ai pas de souvenirs de la troupe scoutie et qui en était responsable. Voici une photo d'un campement de Louveteaux dont je me souviens. À en juger par les jeunes dans ces photos, ce campement doit avoir eu lieu vers 1937. Le site du campement était au bout d'un chemin que l'on retrouve aujourd'hui sous le nom de



Chemin Saint-Michel. Il est difficile d'identifier tous les participants au campement. Il y avait debout en arrière les deux responsables soit Wilfred Melanson et Willie Boisvert. Le premier des louveteaux à gauche était Gérard Doiron, suivi de mon frère Paul, de Charlie Boisvert, et de Patrick Doiron je crois, le frère de Gérard. Assis, devant la hutte de branches, je ne réussis pas à identifier le premier, mais celui du centre est Léo LeBlanc, suivi de Louis Richard. Les quatre derniers, devant Willie Boisvert, sont Roger Richard, un non identifié, Eugène Hébert et le dernier est moi-même.

En 1939, le roi Georges VI et la reine firent une visite au Canada, et Newcastle était inclus sur la liste des villes qui recevraient les visiteurs royaux. Toutes les troupes scouties et meutes louveteaux du comté étaient invitées à se rendre à Newcastle pour voir le roi et la reine. Nous y étions allés par le train, un premier voyage par train pour moi, et sur place, nous avons été désignés pour former une haie le long de la route. On devait tous se tenir la main et empêcher les gens de s'avancer sur le parcours de la procession royale. Après une longue attente, la décapotable dans laquelle prenait place le couple royal se pointa le nez et enfila la rue à une vitesse qui permit de voir les visiteurs quelques secondes tout au plus. On reprit le train pour Rogersville et je vécus alors des moments de stress. Je ne retrouvais pas mon billet de retour et je m'imaginai que le conducteur allait arrêter le train pour me faire débarquer. À mon grand soulagement, lorsque le conducteur entra dans le wagon, Akéla – Wilfred Melanson – nous retourna nos billets qu'il avait conservés justement par crainte que quelqu'un de nous le perde. Dans l'excitation du moment, j'avais complètement oublié cela.

Les activités des scouts et louveteaux cessèrent en 1939 je crois, pour ne reprendre que beaucoup plus tard. Ce n'est que vers 1953 que trois ou quatre d'entre nous, dirigés par Ulysse Bérubé, organisèrent une nouvelle troupe scout. Ma mémoire est un peu défectueuse à ce sujet, mais je crois que la troupe continua d'exister pour un temps après mon départ de Rogersville en 1956, et cessa ses activités au départ d'Ulysse quelques années plus tard. Ulysse était un ex-militaire américain qui avait passé quelques années chez les Trappistes avant de quitter la trappe. Il était devenu gérant local de la compagnie québécoise Arco Stone qui opérait la carrière de pierres que les Trappistes avaient ouverte et opérée pendant quelques années avant de s'en départir. En 1956, il avait épousé Maria (à Fidèle) Richard et quelque temps par après, ils déménagèrent aux États-Unis où Ulysse qui était comptable de profession, termina sa carrière comme employé civil des forces armées américaines.

3 – Osée Colette

La maison suivant était celle d'Osée Colette. Les parents ne parlaient peu ou pas le français, mais les enfants étaient tous très à l'aise dans cette langue. Le père travaillait au C.N., sur la route si ma mémoire est fidèle. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les trains de marchandises se succédaient aux vingt minutes, traversant le village à grande vitesse. Le ravitaillement militaire se faisait surtout par le port de Halifax, et tout le matériel de guerre fabriqué au centre du pays était transporté par voie ferrée. Nous étions très habitués au vacarme causé par ces trains et personne ne perdait de sommeil pour cela. Lorsque l'ingénieur d'un train qui attendait dans la voie d'évitement, vers les cinq heures du matin, voulut alerter le village que la maison de Colette était en feu, il fallut plusieurs minutes de son sifflet avant que quelqu'un ne se lève pour aller voir ce qui se passait. C'était le 8 mars 1941, selon le journal de papa. Le feu fut rapidement maîtrisé.

Ces chers trains à moins de cent pieds des maisons et commerces de la rue d'en avant! Des Américains en promenade avaient passé la nuit chez nous. Leur chambre donnait sur la rue. Absolument impossible de les garder plus longtemps; ils avaient passé une nuit d'enfer et se demandaient comment nous arrivions à dormir à travers ce vacarme qui faisait même trembler la maison. Aujourd'hui encore, quoique beaucoup moins souvent, je remarque que ce sifflet de train en approchant de la traverse des rails près de l'église dont les portes sont ouvertes en été, oblige le prédicateur de la neuvaine de l'Assomption à prendre une pause.

4 – Fidèle Richard

La maison suivante était celle de Fidèle Richard. Son épouse, Ludivine, que tous appelaient Dévine, et maman étaient cousines, toutes deux des Goguen d'Acadieville, et des liens d'amitié un peu plus forts unissaient les deux familles. Une anecdote au sujet de Dévine. Les Richard opéraient un garage, je crois le premier à Rogersville, et les jeunes étaient souvent pompistes. Un client qui demandait à l'un d'eux quel était le nom de sa mère avait traité le 'p'tit Richard' de polisson parce qu'il persistait à répondre 'Dévine' alors que le client n'était aucunement intéressé à un jeu de devinette.

Deux drames frappèrent cette famille. D'abord, ce fut l'annonce que le bombardier dans lequel prenait place leur fils le Sergent Fernand Richard, RCAF, avait été abattu le 20 février 1944,

lors d'un raid sur l'Allemagne, et qu'il était porté disparu. Il avait fêté 29 ans, la veille. Il a été inhumé dans un cimetière de guerre près de la ville de Berlin. Ironie du sort, la légende veut qu'il ait ce soir-là remplacé un camarade, et il aurait dû être en congé. Ludivine ne s'est jamais remise de ce malheur, et il me semble encore la voir assise devant la fenêtre donnant sur la rue, comme si elle attendait toujours le retour de son Fernand. Le second drame eut lieu en juillet 1952, alors que Ludivine et Fidèle perdaient leur petit fils de quatre ans Paul Daniel, le fils d'Yvon, qui fut écrasé sous les roues d'un camion dans la rue qui longeait le garage. Dans un village où tous se connaissent, tous sont touchés par un malheur semblable.

Mais je n'ai pas que des souvenirs macabres de cette famille. Fidèle était un homme assez 'malpatient' et son juron favori était '*Jesus flame*' - prononcé à l'anglaise. Sur *la rue d'en arrière*, il y avait un voisin André pour lequel Fidèle avait peu de respect, et qui, je ne sais trop comment (certainement pas par compétence) avait obtenu du gouvernement provincial le poste de conducteur de la niveleuse, la '*pétrôle*' comme on la nommait. Puisque la plupart des routes étaient de terre, il fallait bien les entretenir un peu après l'arrivée des automobiles, et si ma mémoire ne fait pas trop défaut la *pétrôle* aurait été mise en service à la fin des années '40 début des années '50. Et c'est uniquement à ce travail que la niveleuse était employée. Or, un certain jour qu'il revenait chez lui en passant par la petite rue qui longeait le garage de Fidèle, André baissa la tête - il dira que son pantalon s'était accroché dans les pédales - et au lieu de demeurer dans la rue il entra directement dans le garage par la porte grande ouverte. Avant qu'André ne réussisse à appliquer les freins, la niveleuse avait repoussé le mur arrière du garage de quelques pouces. Heureusement qu'il était vide d'auto à ce moment-là. On n'a jamais entendu autant de *Jesus flame*...et d'autres mots choisis... dans un laps de temps aussi court. Et je vous assure que l'invocation des saints n'était pas sous forme de prière.

C'est dans ce garage que mon frère Paul, moi-même et un des Richard devions faire fortune. Parmi les items que l'on pouvait se procurer à notre magasin, il y avait la vitre. Elle nous arrivait en pièces d'environ un mètre carré, et était taillée sur mesure pour le client. Il en résultait pas mal de débris qui allaient aux vidanges. Après avoir appris que le verre fondait à grande chaleur, nous avons eu l'idée enfantine d'utiliser ces morceaux pour fabriquer des verres que l'on pourrait vendre. Paul et moi-même allions fournir la vitre et Louis Richard devait fournir l'acétylène de son père pour chauffer la vitre. '*Jesus flame*' a rapidement mis un terme à notre rêve de millionnaire.

Le 23 juillet 1942, selon les notes de papa, le feu qui avait commencé dans le garage (No 5) rasa et le garage et la maison. Malgré qu'il n'y ait pas eu encore de pompiers au village, les volontaires réussirent à sauver la maison des MacDonald (N° 6) sur le même coin de rue. La maison MacDonald avait été sérieusement menacée au moment d'une explosion à l'intérieur du garage en flammes, et un pompier volontaire qui était alors sur le toit de cette maison avait subi des brûlures aux mains en touchant le goudron fondu qui s'écoulait des bardeaux d'asphalte surchauffés du toit. Le garage fut reconstruit, la maison remplacée, et plus tard, ce nouveau garage sera démoli.

6 – Robert McDonald

Suivait alors la première rue transversale qui rejoignait la rue d'en arrière et qui séparait les Richard de celle de la famille de Robert MacDonald. Il s'agissait des parents du Père Angus qui a été longtemps curé à Rexton et dans une paroisse de la ville de Moncton. Je me souviens lorsqu'il étudiait au séminaire et qu'il était chez lui en vacances, il prenait plaisir à m'appeler '*bonhomme couèche*' mais je ne sais ce que ça signifie. Bien des années plus tard, je le lui avais rappelé, mais il

ne se souvenait pas pourquoi ce sobriquet. Robert MacDonald étaient arrivés à Rogersville de Harcourt et je ne sais en quelles circonstances. Je me souviens du père seulement les dernières années de sa vie, alors qu'il était gravement atteint et qu'on le voyait en de rares occasions assis dans la cour arrière. Son certificat de décès à 64 ans en 1937 indique qu'il était à la retraite et avait été *tankman* pour le compte du C.N. Je présume que c'était lui le responsable du gros réservoir d'eau pour alimenter les trains à vapeur. Je me souviens surtout de la mère (née Morton) qui ne cachait pas son mépris pour les francophones, au point de sortir de l'église lorsque le curé commençait son prône en français. Par respect pour les quelques anglophones de la paroisse, le curé Alphée Babineau faisait une partie de son sermon en anglais, mais un nouveau curé qui n'appréciait aucunement le geste de Madame MacDonald mit fin à cette pratique. Lorsque le Père Angus devint curé de Rexton elle y déménagea et elle est décédée là en 1951.

Après le déménagement de madame MacDonald, la maison devint la propriété de la famille de Fidèle Richard qui, pendant un certain temps, opéra une usine de fabrication de meubles de salon. À une certaine époque, l'entreprise rencontra des difficultés financières et Jack Cyr, mari de Flore (à Fidèle) la remise sur pieds, mais juste assez longtemps pour payer les dettes après quoi l'usine fut fermée. J'avais une de leurs chaises pivotantes, qui même après plus de trente ans d'usage demeurait très solide. Suite à cette fermeture, la maison fut occupée tour à tour par le premier magasin légal des alcools - il y en avait plusieurs illégaux - et ensuite par une boulangerie. J'ignore qui était le propriétaire original de cette maison.

Les deux photos qui suivent montrent la rue d'en avant et furent prises en 1945 du haut du réservoir d'eau du CN. On reconnaît facilement le toit de la tour dans la photo de droite. Dans cette photo, on voit quelques maisons de la rue d'en arrière. La première maison à droite sur la rue d'en avant est celle des MacDonald, puis celle de Marie Chiasson (N° 7); celle de Dominique Thibodeau (N° 8) peu visible en arrière des arbres, et suivi de notre magasin (N° 9). Le gros arbre à gauche cache le petit parc qu'il y avait entre notre maison et celle des Maloney. Dans la photo de gauche, tout à fait à la droite on aperçoit à peine à travers un gros arbre la résidence des Maloney. On distingue facilement le magasin Maloney et le nouveau bureau de poste (N° 12)



7 – Marie (Vve Philippe) Chiasson

La maison suivante fut occupée pendant les années cinquante par la veuve Marie Chiasson et quatre de ses enfants. Son mari Philippe, cultivateur, était originaire de Chéticamp, et, selon son certificat de décès, demeurait à Rogersville depuis 16 ans lors de son décès en 1931. La famille Chiasson occupait alors la maison devenue plus tard résidence de la famille de Télex Richard, plus au sud du village et sur la route qui conduit à Acadieville Siding. Cette maison, le N° 7, avait été

occupée avant la famille Chiasson par une famille McCaie qui avait quitté le village vers la fin des années 40 pour s'installer à Moncton. De vague mémoire, avant les McCaie je crois, cette maison avait été occupée par une famille Poirier et il y avait un lien avec le Père Poirier qui exerça son ministère dans une paroisse de la région de Fredericton.

8 – Dominique Thibodeau

On me dit que c'était la maison d'une dame Léonie Gallant, originaire de Cap-Pelé, qui, devenue veuve, avait épousé à Rogersville en 1939 Dominique Thibodeau, lui-même veuf de Joséphine Blanchard depuis 1932. Il est intéressant de noter que les témoins à ce dernier mariage étaient Léon Thibodeau, le fils de Dominique, et son épouse Flora. J'ai seulement un vague souvenir de Dominique, mais un bon souvenir de son frère Joseph qui demeurait avec Dominique et Léonie. Mon souvenir de Joseph, célibataire retraité du CN, décédé en 1941, se rapporte à son opération annuelle bois de chauffage, et même si je tente de forcer ma mémoire, c'est la seule image que je retiens de lui. L'électricité n'avait pas encore fait son apparition au village et toutes les maisons étaient chauffées au bois. Or, le plus économique à l'époque était les croûtes - la '*slab*' - que les moulins des alentours vendaient pour aussi peu que deux dollars le chargement de camion. Toutes les années, Dominique, comme bien d'autres, en achetait quelques 'voyages' et alors commençait le rituel de Joseph. Le bois arrivait en longueurs variables de huit pieds et plus et devait être coupé en longueur pour le poêle. Il y avait de petits moulins portatifs actionnés par un moteur à un piston – la scie à chaîne n'avait pas encore fait son apparition – mais Joseph choisissait de faire ce travail à la scie (*bucksaw*). Pour lui, tous les morceaux devaient être exactement de même longueur; pas même une petite fraction d'un pouce était acceptable. Le débitage terminé, c'était l'opération 'empilage' où pas un seul morceau ne devait être hors d'alignement, et où chaque pièce devait être choisie pour laisser le moins d'espace possible entre les morceaux. Mon oncle André Caissie, charpentier à l'occasion, réussissait moins bien à aligner les poutres de granges qu'il avait construites que Jos le faisait en alignant sa corde de bois... mais André montait la grange plus vite que Jos montait sa pile de bois de chauffage.

Après le décès des Thibodeau, la maison passa aux mains de Joséphine (à P'tit Gilbert dit Carabite) Caissie. Joséphine arrivait des États lorsqu'elle acheta cette maison. Le salon devint un magasin où elle vendait des 'coupons' de tissu et autres articles de couture. Elle était célibataire et devint l'objet d'une attention toute particulière de Charles Daigle, lui aussi célibataire. Il était commis au magasin de papa, voisin de celui de Joséphine, et les amoureux n'avaient pas loin à aller pour se voir. Tous dans le village prenaient plaisir à taquiner Charles jusqu'à ce qu'ils décident de se marier en 1946. Charles avait alors 56 ans et Joséphine en avait 48. Les nouveaux mariés avaient fait leur voyage de noces en train, et à leur retour par le train de nuit, ils avaient retrouvé la maison décorée et la porte éclairée par un fanal. Lloyd Richard, neveu de Joséphine, avait orchestré cette réception et nous étions cachés tout près pour observer leur réaction. La maison était vieille et demandait plus d'entretien qu'elle en valait la peine. C'est pourquoi Charles et Joséphine décidèrent de construire à neuf. Je ne me souviens pas qui avait fait les travaux, mais j'ai souvenir qu'il eût souvent à défaire ce qu'il avait fait la veille parce qu'au cours de la nuit Charles avait modifié les plans. C'est la maison qui sera occupée plus tard par Aurèle Caissie qui en résulta. Construite de blocs de ciment fabriqués chez les Trappistes, elle a depuis subi quelques transformations, et est présentement la propriété de Kenneth et Pauline Caissie.

9 – Maxime Caissie

La maison suivante était celle de notre famille. Au départ ce n'était que cela, et maman, Léocadie Goguen, veuve de Livain Daigle décédé à Acadieville en 1918, exploitait à l'époque un magasin dans la pièce qui deviendra plus tard le salon familial. En 1922, papa Maxime, veuf de Julie Savoie décédée à Rogersville en 1918 à 21 ans, épousait Léocadie. Un nouveau magasin, rattaché à la maison, fut construit, mais c'était bien avant mon temps. De ma souvenance, il y avait la maison à laquelle était rattaché le magasin du côté sud, et du côté est, en arrière, il y avait le hangar à bois, la glacière, l'étable et bien entendu la 'bécosse'. Non seulement il n'existait pas de système de collecteur d'égouts, mais personne n'avait l'eau courante, de sorte que la toilette extérieure était obligatoire. Chez nous on était choyé parce qu'on avait accès à la bécosse en passant par l'étable des vaches, ce qui était certes moins difficile que ce ne l'était pour ceux qui devaient aller dehors pour s'y rendre. Le '*potte chambre*' était d'usage courant dans ces cas-là. Habituellement, les vieux journaux, les catalogues d'Eaton et de Dupuis Frères servaient de papier de toilette. Le recyclage existait bien avant que les écologistes en fassent une science.

La maison comptait sept chambres à coucher, toutes à l'étage supérieur, trois d'entre elles situées au-dessus du magasin. Pendant plusieurs années j'en ai occupé une avec au moins deux de mes frères soit Paul et Gérard. Elle était meublée de deux lits doubles. Et sur ces lits, il y avait des paillasses. Rendu au printemps, le contenu de paille de ces paillasses était tellement écrasé qu'il ne mesurait plus que quelques pouces d'épaisseur et on avait bien hâte à la récolte pour pouvoir bourrer de nouveau les paillasses d'un pied et plus de paille fraîche. L'une des chambres était occupée par l'oncle Urbain Goguen, célibataire, infirme et incapable de travailler, et qui était revenu au Canada après plusieurs années dans l'état du Maine où il avait travaillé dans une usine de pâte papier. Il y en avait une autre occupée par une demi-sœur, Élodie Daigle qui avait pendant un certain temps enseigné à l'école de Rogersville. Elle avait enseigné une année à au moins trois de la famille et pour éviter de se faire accuser de parti-pris, elle nous punissait pour le moindre accroc à la discipline, alors que ses autres élèves ne l'étaient pas. Une troisième chambre était réservée à la servante. Je devais avoir 20 ans quand j'eus droit à une chambre pour moi seul.

J'ai un souvenir particulier d'une soirée alors qu'on avait été bien averti par Élodie de se tenir tranquille. C'est que ce soir-là, Nelson Eddy un chanteur américain, l'idole d'Élodie, passait à la radio, et si on savait ce qui était bon pour nous, on était mieux de se tenir tranquille. 'Pas de chicane dans la cabane!' comme on disait à l'époque. Comble de malheur pour Élodie et comble de joie pour nous, le programme avait à peine commencé quand il y eut une panne de courant. On s'était amusé à passer devant sa porte de chambre en chantant à tue-tête, question de se venger un peu du traitement sévère qu'on recevait d'elle à l'école.

Tous à Rogersville connaissaient l'oncle Urbain. Le frère de maman, il était arrivé chez nous vers la fin des années 30 et y était demeuré plusieurs années avant de s'établir dans sa propre maison en face de l'église d'Acadieville. Ayant été victime d'une paralysie infantile, il en était au stage où il se déplaçait difficilement avec une canne. Pour lui permettre de se promener dans le village il s'était procuré un énorme chien Saint Bernard qu'il nommait Prince et qu'il attelait à un sulky. Je ne crois pas avoir connu un chien aussi doux avec tout le monde et surtout avec les enfants. Lorsqu'il était attelé au sulky, rien ne le dérangeait. Je me souviens d'un jour que le petit chien des MacDonald jappait et sautait devant lui de façon agressive alors que Prince était au sulky. Prince, imperturbable, cependant agacé par ces gestes du chien MacDonald l'avait saisi au

cou et après deux ou trois coups de tête, avait lancé le petit chien de l'autre côté de la rue, aux rires de tous les témoins.

Dans la photo de gauche on aperçoit ce chien en avant du sulky tiré par Edmond Caissie, notre sœur Fernande et demie-sœur Élodie Daigle. En arrière-plan, une amie Blanche LeBlanc, Jeanne Caissie et maman Léocadie, sœur d'Urbain. Quand Prince devint trop vieux, Urbain se procura un poney à peu près de la même taille que le Saint Bernard et on l'aperçoit dans cette photo. Urbain est appuyé sur une canne, et dans la porte, il y a Normand Thibodeau et devant lui Charles Daigle, commis au magasin. Cette photo a été prise devant le magasin soit tard en automne



ou très tôt au printemps, car le tambour d'hiver qui est installé devant la porte principale n'y était que pendant les mois de neige et de froid. La plupart des maisons étaient équipées de cette structure, un genre de portique démontable d'à peu près cinq pieds par cinq pieds, avec porte sur ressort, et qui était placé devant la porte d'entrée avant l'arrivée du froid et les tempêtes hivernales, afin de minimiser le refroidissement de la maison à chaque fois que la porte était ouverte.

J'ai mentionné Prince le chien d'oncle Urbain. Avant celui-ci, il y eut un autre chien auquel nous étions très attachés. Sport, c'était son nom, de race mixte, n'était pas tellement gros, très actif et toujours prêt à jouer avec tous les jeunes de notre bout du village. Je devais avoir quatre ou cinq ans lorsque dans un accident dont je ne me souviens pas des détails, Sport s'était fait casser une patte. Quelqu'un lui avait ramaché la patte, mais au lieu de le voir sautiller sur trois pattes, on prenait plaisir à le promener dans une poussette d'enfant. Ici, mon souvenir de sa mort est vague, sauf que je me souviens très bien qu'on lui avait fait une cérémonie d'enterrement digne de n'importe quel chien. On l'avait enterré près du chemin du Sapin Court en présence de plusieurs enfants de notre bout du village et Wilfred (à Mick) Haché avait présidé la cérémonie en baragouinant des *dies irae* et autres mots latins... du moins, c'était l'intention. C'était tout à fait naturel puisque le *célébrant* du jour et ses acolytes étaient des enfants de chœur habitués aux rituels des funérailles.

Rattachée à la maison familiale, il y avait l'étable parce que papa et maman gardaient quelques vaches, dont le lait servait à la famille, le surplus à la vente, et la crème à faire du beurre. Je me souviens d'avoir souvent eu à tourner la manivelle pour écrémer le lait, et opérer la baratte pour fabriquer le beurre. En été, les vaches étaient gardées en pâturage sur une terre que papa possédait en arrière de la forge à Jaddus, à la croisée de la *rue de la track* et du chemin du Sapin Court, et ce, jusqu'à ce qu'il fasse construire une grange sur ce terrain. Au début on ramenait les vaches du pâturage à la maison pour la traite, et après la construction de la deuxième grange on allait y faire la traite pour ramener le lait à la maison. Il n'était pas rare qu'un train soit arrêté dans la voie d'évitement et bloque la route du Sapin Court pendant de longs moments. Il fallait alors se

faufiler entre deux wagons avec notre sceau de lait, au risque d'en perdre la moitié si le train bougeait. J'allais oublier que le lait servait aussi à nourrir le porc du printemps à l'automne. Comment oublier le spectacle de ce porc qui était abattu à l'automne, dans la cour arrière. Cet événement se reproduisait dans plusieurs des cours arrière des maisons du village.

Je ne peux passer sous silence une autre expérience que les jeunes d'aujourd'hui ont, sans le réaliser, le plaisir de ne pas la vivre. Au nombre des choses de fabrication artisanale, il y avait le vêtement. Rien qui vaille la peine d'en faire allusion, sauf pour le sous-vêtement d'hiver, communément nommé *union suit*. Ouch! Maman, comme bien d'autres mamans du village, achetait la laine brute, l'envoyait chez les trappistes pour y être cardée avant de revenir à la maison où elle était filée. Je vois encore maman assise à son rouet (celui que je conserve) et passant de longues soirées à filer et mettre cette laine en écheveaux. Et de cette laine surgissait le sous-vêtement d'hiver. Maman tricotait des panneaux qu'elle assemblait par la suite. Vint un moment où elle s'équipa d'une tricoteuse mécanique qui facilitait le travail. En automne, il était facile de savoir qui avait endossé le *union suit* pour la première fois. On n'avait qu'à l'observer se gratter pour atténuer cette démangeaison diabolique causée par la *laine du pays*.

La glacière existait parce que l'électricité n'était pas disponible à Rogersville. Ce n'est qu'à la toute fin des années trente que le village fut électrifié, et il fallut un autre dix ans environ avant que le service soit rendu disponible dans les concessions. J'ai travaillé quelques jours (en 1950 je crois me souvenir) à creuser des trous avec une longue barre d'acier et une braoule pour l'installation des poteaux afin d'alimenter la Pleasant Ridge en électricité. Avant la venue de l'électricité, nos travaux scolaires à la maison se faisaient sous la lumière d'une lampe à kérosène. Quand cela était possible, nous les faisions au comptoir du magasin parce qu'il était éclairé d'une lampe Aladin suspendue au plafond et alimentée au gaz naphta sous pression. L'éclairage fourni par cette lampe était bien l'égal de celui d'une lampe halogène.

Pas de courant électrique, donc pas de réfrigérateur électrique, et il était nécessaire de conserver les aliments tant pour la maison que pour la vente au magasin. La glacière de cette époque, passée à l'histoire et une chose que nous ne reverrons plus, mérite qu'on s'y arrête un peu. Chez nous cette pièce devait mesurer à peu près cinq mètres par cinq mètres, et à peu près deux mètres plus bas que le niveau du sol de sorte que la hauteur au plafond était d'environ quatre mètres. Les murs, le plafond et l'épaisse porte étaient isolés de sciure de bois. Vers février, la glace arrivait en blocs d'à peu près huit pieds cubes, livrés en bobsleigh. Je ne me souviens plus qui en faisait la livraison et je ne puis donc dire d'où elle provenait. On utilisait des tenailles pour traîner ces blocs sur une piste de madriers jusque dans la glacière. Essayez donc de soulever un pareil morceau de glace! Une fois à l'intérieur ces blocs étaient empilés les uns sur les autres, et recouverts de sciure de bois. À mesure du besoin, on cassait le bloc en morceaux pour les placer dans un compartiment du meuble qui servait de glacière dans la maison et de celui plus gros du magasin.

Cette grosse glacière servait à autre chose aussi. Pendant quelques années, surtout la période de la Grande Dépression, papa achetait les lièvres piégés au collet et les expédiait par train à des éleveurs de renards, je crois. Je me souviens de bobsleighs remplis de ces lièvres congelés que les gens des concessions livraient chez nous pour en tirer cinq cents la pièce. Pour certains d'entre eux, c'était le seul revenu liquide dont ils disposaient. C'était notre tâche aux garçons, de préparer les lièvres pour l'expédition en leur coupant les quatre pattes au premier joint. Nous utilisions pour

cette tâche une bûche et une hache. J'ai dû passer bien des heures de congé d'école à ce travail. Encore aujourd'hui personne ne me fera manger du lièvre si j'en suis informé à l'avance.

Le lièvre avait été tellement présent dans la vie des gens du village, que jusque vers les années cinquante les candidats du Parti Conservateur se faisaient encore chahuter dans des réunions publiques avec des cris de "*Lapin*" et "*Vas-tu nous faire manger du lapin?*", une référence au gouvernement conservateur de Bennet au pouvoir à Ottawa, et qu'on accusait d'avoir causé la Grande Dépression. Pour les personnes qui vivaient à Rogersville dans les années trente, le lièvre a une signification toute particulière.

Tous ces bâtiments décrits précédemment étaient rattachés à la maison. Il y en avait un qui l'était au début, et qui fut rasé et remplacé vers 1945, par un autre qui ne fut pas rattaché aux autres bâtisses, permettant ainsi d'accéder en voiture à la *rue d'en arrière*. Auparavant la cour arrière était presque entièrement encadrée de bâtiments dont l'un servait de '*tet à cochon*' et aussi d'entrepôt du fumier de l'étable accumulé en hiver et qui servait d'engrais au printemps. C'est la disparition de cet entrepôt qui permit d'accéder à la *rue d'en arrière*. Le bâtiment qui fut remplacé était la "*shed à farine*", un hangar où on stockait la farine et les moulées pour la vente. Celles-ci nous parvenaient par train de l'Ouest canadien, habituellement en sacs de 98 livres (environ 45 kilos) et dans un wagon en contenant de six à huit cents sacs. À l'occasion, les religieuses Trappistines qui opéraient une boulangerie commerciale sur une petite échelle commandaient en même temps et nous allions en faire la livraison au monastère. La règle monastique était beaucoup plus stricte qu'elle ne semble l'être maintenant et il n'était pas permis à un homme de franchir la haute clôture de planches qui entourait la cour du monastère. Mis à part le Père aumônier, seul Gérard Boisvert qui s'occupait des travaux que les religieuses ne pouvaient faire avait ce droit. Je me souviens avoir livré de la farine un jour avec mon frère Paul, en petit camion, et pour un certain temps on a cru que nous n'aurions pas la permission de franchir la clôture. Aucune des religieuses ne savait conduire, et Gérard était absent. Après une quinzaine de minutes d'attente, on nous a permis d'entrer, mais on ne devait pas descendre du camion et on ne devait pas non plus tourner la tête pour regarder les religieuses faire le déchargement. On a quand même osé regarder dans le rétroviseur pour voir deux sœurs transporter les sacs de 98 livres avec plus de facilité que bien des hommes le faisaient au magasin de papa. Lors de la construction du présent monastère en 1950, projet sur lequel j'avais travaillé quelques jours, je garde un vague souvenir de deux religieuses qui mettaient sur une table dehors des sandwiches de tête fromagée destinés à ceux qui ne pouvaient arrêter pour le repas pendant les coulées de béton. Je me souviens d'une seule autre occasion où j'avais traversé la clôture et c'était comme enfant de chœur à l'occasion de funérailles. J'avais été frappé par le fait que la dépouille était enterrée sans cercueil et simplement recouverte d'un voile.

Lorsque nous déchargions les wagons de train de farine et moulées, c'était presque toujours avec Marcel (à Alphonse) Richard, un homme d'une force peu commune. Et pour nous démontrer cette puissance, il acceptait qu'on le charge d'un sac sur chaque épaule et deux ou trois autres dans les bras. La distance à parcourir n'était pas longue, mais il s'agissait quand même d'un chargement de près de 500 livres (environ 230 kg). Tous les contenants étaient des sacs de coton ou de jute, et quand le travail était terminé, nous étions recouverts d'une couche de poussière de farine et de son. Papa n'avait alors aucune hésitation à nous prêter son petit camion pour qu'on aille se laver soit au *Trou des Trappistines* ou au Lac Després après que le premier eut été condamné par le Service de santé. Le *Trou des Trappistines* était le seul lieu de baignade assez près du village pour être accessible à pied et était donc très populaire chez les garçons. Il se situait à une centaine de pieds à l'est du pont de la route 126, et était caché par les arbres. Il fut condamné parce que le monastère

déversait ses égouts dans le ruisseau à moins d'un kilomètre en amont du lieu de baignade. Aujourd'hui, le site n'est plus reconnaissable avec l'aménagement qui en a été fait.

Cette référence à Marcel Richard attire un autre souvenir et je me permets une digression. Marcel avait un frère chez les Trappistes dont la force physique était supérieure à celle de Marcel. Il s'occupait des travaux de la ferme. Et sur cette ferme, il y avait ce qu'on appelait le *bœuf de la Société*, un organisme qui avait précédé la fondation de la Coopérative de Rogersville. Ce taureau était de taille énorme, et je me souviens de son arrivée à Rogersville. Il avait été expédié par train, et débarqué à l'entrepôt du fret en face du garage de la famille de Fidèle Richard, il avait enfilé la *rue d'en avant*, retenu par deux hommes à l'aide de perches qui étaient rattachées à un anneau de métal fixé aux naseaux de l'animal. Ce taureau était gardé dans un enclos chez les Trappistes. Lorsque les gens visitaient la ferme, le frère de Marcel ne manquait pas de les conduire près de la stalle du taureau, et il leur gageait qu'il pouvait le coucher d'un doigt. J'ignore s'il avait la permission du Père Abbé pour mettre vingt-cinq sous au jeu quoiqu'il ne risquait pas de le perdre. À travers les tiges de métal qui le protégeaient du taureau, il entraînait un seul doigt dans l'anneau et avec un mouvement de torsion obligeait l'animal à se coucher sur le flanc.

Poursuivons la visite des habitations de la *rue d'en avant*. Après la retraite de papa, mon frère Gérard a pris le magasin, mais après quelques années d'opération seulement il l'a vendu à Gérard Richard d'Acadieville. À la retraite de celui-ci, un autre frère, Edmond, l'a acheté. Après un certain temps, il a transformé la maison en appartements et le magasin en taverne. Au terme de quelques années d'opération seulement la taverne fut fermée et tout le bâtiment converti en appartements pour location. Aujourd'hui, il appartient à un propriétaire absent. Toutes les fois que je passe devant, je suis très peiné de voir la condition délabrée du bâtiment, compte tenu de tous les efforts faits par papa pour le garder toujours propre et attrayant. Aux trois ou quatre ans, le revêtement extérieur de bardeaux de cèdre était repeint, toujours de couleur *battleship gray* parce que c'était celle qui résistait le mieux à la saleté dégagée par les locomotives du CN alimentées au charbon, saleté dont étaient affectés tous les édifices des rues longeant la voie ferrée. Je me souviens d'un été que Paul, moi-même et le cousin Moïse Arseneau avions été confiés cette tâche de repeindre. Moïse portait un vieux chapeau de feutre que l'usure avait percé, et étant placé au-dessus de lui sur l'échafaudage, j'avais fait égoutter de la peinture sur le chapeau et Moïse ne s'en était aperçu que lorsque la peinture lui avait coulé dans les cheveux. Mais, il s'était bien vengé en démontant l'échafaud déjà chambranlant avant que j'aie le temps d'en descendre et j'avais dû sauter d'une hauteur de deux à trois mètres.

Je reviendrai sur le magasin plus tard, mais avant de le laisser, je voudrais signaler qu'une pièce à l'étage supérieur a servi de bibliothèque à un groupe d'hommes qui s'y rencontrait pour jaser de différentes choses. Je ne me souviens pas d'avoir vu des personnes la fréquenter, mais j'en ai entendu parler. Une cellule de «*La Patente*»? C'est possible! L'Ordre de Jacques-Cartier (OJC) était une société secrète qui a été fondée en 1926 en Ontario et qui était également connue sous le nom «*La Patente*». Son but était de faire avancer les intérêts des francophones catholiques au Canada autant dans l'administration publique que dans l'industrie privée. Au début des années quarante j'avais récupéré des étagères abandonnées de cette pièce, cinq volumes d'histoire de l'Acadie (trois par Richard et deux par Lauvrière) et les avais fait relié avant de les retourner au Père Alphée Babineau, qui, papa me l'avait dit, en était le propriétaire. Mais plutôt que de les reprendre, il m'en a fait cadeau, et ces volumes ornent ma bibliothèque encore aujourd'hui.

Bâtisses du Canadien National

Les bâtisses du C.N. (pas indiquées sur la carte) la gare, l'entrepôt, et le réservoir pour alimenter les trains à vapeur en eau, étaient construites sur le côté ouest de *la rue d'en avant*. Tous les autres maisons et commerces sur cette rue étaient situés à l'est, sauf pour une structure construite directement en face du magasin. Il s'agissait du garage pour loger le camion à incendie que des résidents du village avaient fabriqué au début des années cinquante. Ce site avait été choisi parce qu'il était tout près du gros réservoir du C.N. et nous avons été autorisés à brancher directement sur la source d'eau qui l'alimentait. Ce réservoir rond, d'une quarantaine de pieds de hauteur, servait de test de bravoure aux jeunes. Seulement les plus braves risquaient de gravir la longue échelle extérieure qui menait au toit conique recouvert de métal, et seulement les braves des braves osaient gravir ce toit jusqu'à la petite cheminée ronde qui se trouvait en plein centre. Je ne me suis jamais rendu au haut de l'échelle, mais j'ai quand même deux photos incluses dans ce volume qui ont été prises du plus haut point de la tour.

Tout près de ce réservoir il y avait le «*shanty*» un petit hangar devant lequel se rassemblaient tous les matins les *section men*, ces employés du Canadien National dont la responsabilité était l'entretien de la voie ferrée. Ils chargeaient leur *trolley* du matériel et des outils



nécessaires pour leur journée de travail avant de le placer sur les rails pour se rendre au lieu de travail désigné pour cette journée. Il leur fallait toujours être prêts à l'enlever rapidement des rails pour éviter la collision avec les trains qui roulaient à toutes vitesses surtout pendant les années de la Deuxième Guerre. Il s'agissait d'un emploi exigeant, parfois éreintant, mais très attrayant pour les hommes du village, et plusieurs y firent de longues carrières. Au début, ce trolley n'était pas motorisé, et on le déplaçait à l'aide d'un mécanisme actionné à bout de bras. Ce n'est que plus

tard que ce mécanisme fut remplacé par un moteur, et c'est ce modèle que l'on voit dans la photo. Je ne peux reconnaître les visages, sauf ceux de Guilmond Savoie, le premier à droite et, si ma mémoire m'est fidèle le chef d'équipe. Le suivant semble être Ben Gould et le quatrième, assurément Malcolm Caissie. Parmi les autres, il y aurait eu Luc Maillet, Joe Landry, Joe Boivert, Cécime Richard et Expédie Savoie, le frère de Guilmond qui, tout comme Jos Landry, ne demeura à Rogersville que quelques années. La famille de Joe Landry était arrivée vers le début des années 40. Ce sont tous des hommes qui, à un moment ou un autre, je me souviens ont été des *section men*.

Au cours d'une des années de guerre, j'ai souvenir qu'un train transportant des prisonniers allemands vers un camp d'internement quelque part au Canada se fût arrêté sur la voie d'évitement. Nos enseignantes avaient eu vent de la chose et avaient organisé une petite réception. Nous, les écoliers, étions regroupés près de la gare et lorsque le train s'y arrêta, l'enseignante responsable du groupe nous fit chanter à l'intention de ces prisonniers une chanson patriotique très en vogue à l'époque:

Ther'll always be an England

*And England shall be free
If England means as much to you
As England means to me.*

10 – Résidence Maloney

Les voisins au nord des Caissie étaient les Maloney. Entre les deux résidences, la nôtre et celle des Maloney, il y avait de notre côté une majestueuse haie de lilas et entre cette haie et la résidence Maloney un joli parc gazonné où l'on retrouvait au centre un puits fait de roches de champs et encadré par deux érables. Le puits n'était plus que décoratif à cette époque et j'ignore quand il avait cessé son utilité. Plus tard, il avait été rempli de terre avant de finalement disparaître du décor. Tout jeune, nous prenions grand plaisir à jouer dans ce parc. Marianne ne nous dérangeait pas dans nos ébats pourvu que nous ne grimptions pas dans ses érables. Je ne me souviens pas qu'il y ait eu d'autres maisons au village où il y avait une tondeuse pour gazon. J'ai souvenir d'un été, Paul et moi-même, à six ou sept ans, ayant accompagné papa un après-midi à des courses de chevaux à Bouctouche, étions revenus enchantés du spectacle, et nous avons organisé notre propre compétition sur le gazon de Marianne. La course se faisait pieds nus autour des érables et du puits.

J'ai un autre souvenir se rattachant à ce parc. Pendant bon nombre d'années, le passe-temps favori des jeunes adultes en été était la marche d'un bout à l'autre du trottoir, soit de chez Mick Haché au chemin de la Shédiac Ridge. De petits groupes d'amis, trois ou quatre ensembles, pouvaient enfile le trottoir deux ou trois fois au cours de la soirée, saluant les autres groupes ils rencontraient, et s'arrêtant parfois aux restaurants – le Santorine et chez David Arseneau – pour une pointe de tarte et un verre de lait. À partir du début des années 50, l'automobile mit fin à cette pratique. L'incident dont je me souviens avait eu lieu justement sur le trottoir le long du parc des Maloney. Trois ou quatre de nous, on avait alors aux environ de huit à dix ans, avions capturé quelques douzaines de petites couleuvres. On en retrouvait sous presque toutes les roches. On les avait mises dans une boîte de carton, et nous allions nous amuser en donnant la frousse aux petits groupes qui se promèneraient et que nous croiserions sur la rue. L'un d'entre nous, je ne me souviens pas lequel, avait la main sous le fond de la boîte pour éviter que les couleuvres ne s'échappent trop tôt. Je vois encore le visage de ma cousine Yvonne Richard qui, voulant voir ce qu'il y avait dans la boîte, se pencha au-dessus de la boîte alors que celui qui tenait le fond fermé relâcha le couvercle et toutes ces couleuvres tombèrent sur les pieds d'Yvonne. Jene me souviens pas si nous avons réussi à jouer ce tour à d'autres groupes de promeneurs ou promeneuses. Le cri d'Yvonne avait probablement été suffisant pour les alerter. Et cela venant de ces mêmes petits anges, innocents que nous étions le dimanche, vêtus de nos soutanes, les mains jointes, entourant le curé pendant la messe dominicale. Diablotins en semaine, et angelots le dimanche!

Chez les Maloney, il y avait d'abord la maison assez imposante, occupée par Marianne, célibataire, et par sa sœur Irene qui avait épousé Edgar Blakey. Il n'y avait pas d'enfants. Et en arrière on y retrouvait les hangars et la grange habituelle. C'est là que Blakey gardait le cheval dont j'ai fait mention plus tôt. Une des pièces de la maison était utilisée par la Banque Provinciale (aujourd'hui la Banque Nationale), et Philippe LeBlanc en était le gérant. À la fin des années quarante, cette succursale fut fermée à la faveur d'un simple comptoir bancaire dans le magasin de Richard Cormier (N° 21). Suite à la nomination de Blakey au poste de Surintendant d'agence indienne (Indian Agent), l'espace qui avait été occupé par la banque chez les Maloney devint alors le bureau de l'agence indienne responsable de la gestion des réserves autochtones situées sur le

côté est du Nouveau-Brunswick, de Bathurst au nord jusqu'à Dorchester au sud. La réserve d'Eel River, près de Charlo, relevait alors de l'agence de Restigouche, au Québec.

Je reviendrai aux Maloney. La mention de l'agence indienne m'amène à ouvrir une parenthèse. Les postes permanents à Rogersville n'étaient pas nombreux. Il y avait celui de maître de poste longtemps occupé par France Richard, le poste de chef de gare du CN longtemps occupé par un O'Brien anglophone bilingue, le poste de préposé aux bagages et aux colis longtemps occupé par Fred Graham, unilingue anglophone de Newcastle, le poste de surintendant de l'agence indienne occupé par Blakey, unilingue anglophone originaire de Kingston, Ontario, le poste de commis de l'agence occupé par Joe Herbert, unilingue anglophone de Newcastle. Au départ de Herbert, je l'ai remplacé et j'ai occupé ce poste pendant trois ans avant d'accepter une promotion à Ottawa. À mon départ, un dénommé Sterling Hambrook, unilingue anglophone de la région de Newcastle prenait la relève. Incidemment, lorsque j'ai obtenu le poste en permanence - je faisais le travail depuis six mois à titre de commis temporaire - c'était à l'encontre d'une lettre du député fédéral McWilliam qui recommandait l'embauche d'un unilingue anglophone de Chatham. Je n'ai absolument rien contre les personnes que j'ai nommées. Il existait cependant une attitude qui ne s'explique pas par le seul fait que le niveau scolaire des gens de Rogersville était généralement plus bas que dans les villes où il était plus facile et moins onéreux de poursuivre des études au niveau secondaire. À ma sortie de l'université avec un bac en poche, je m'étais présenté au bureau du personnel d'une usine de papier qui cherchait des employés de laboratoire à Newcastle. La seule instruction que l'on me reconnaissait c'était une neuvième année à l'école de Rogersville; le bac obtenu chez les Eudistes à Bathurst suite à cinq années d'étude ne comptait pas pour cet employeur. Quand j'entends aujourd'hui les anglophones qui s'offusquent parce que les gouvernements osent favoriser un peu les personnes bilingues, j'ai de la difficulté à ne pas riposter.

11 – Magasin Maloney

Une ruelle séparait la résidence et le magasin des Maloney géré par Marianne. Tout comme le nôtre, c'était un magasin général. Le magasin et la maison faisaient parties de la succession que le fils et les quatre filles ne semblaient pas d'accord à régler, de sorte que deux d'entre elles occupaient la maison, et pas toujours en harmonie. Les autres membres de cette famille demeuraient à Newcastle et en Ontario. Il était très évident que l'aînée, Marianne prenait les décisions quant à la marche du commerce. Les Maloney possédaient aussi une deuxième grange de *l'autre côté de la track*, en face de l'église et voisine des O'Brien. Cette grange servait d'entrepôt, et c'est en allant de là à la maison que Blakey me donna les cordeaux une première et dernière fois. J'avais dirigé le cheval trop près d'un gros tremble situé devant les Cameron, de l'autre côté de la rue, et j'avais endommagé le "*truck wagon*". Après le règne de Marianne, le magasin fut acheté par Jos. Pineau qui arrivait d'Acadieville et plus tard par Cyrille Collette.

Marianne avait la réputation, méritée d'ailleurs, d'être très près de ses sous. Quelques incidents illustrent bien ce trait. Elle avait demandé à Arthur Richard de nettoyer le "*tet*" à cochons en offrant de lui donner cinquante cents. Une fois le travail terminé, elle ne lui en avait donné que vingt-cinq. Quelque temps plus tard, elle lui demanda de faire de nouveau ce travail. Après un temps raisonnable passé à la grange, et profitant du fait que Marianne était occupée avec des clients, Arthur se présenta pour son paiement. Ce fut le même scénario; vingt-cinq cents au lieu des cinquante cents promis. Mais lorsque, le lendemain Marianne réalisa qu'Arthur n'avait pas fait le travail, elle l'accosta sur la rue devant le magasin. Arthur lui dit alors, "*Là.chu payé pour la première fois. Asteure ça sera cinquante cents payés d'avance.*" En une autre occasion, elle avait

intercepté Guillaume Chiasson pour lui demander un travail, et son frère David qui était à la gare du CN, à une centaine de pieds plus loin, lui avait crié, aux éclats de rire de tous ceux qui attendaient le train du midi, "*Guillaume, vas-y pas; elle te paiera rien qu'avec avec du Corn Flakes.*"

L'étage supérieur du magasin servait d'entrepôt et aussi de logement aux propriétaires du magasin, mais du temps des Maloney fut longtemps été occupé par la famille du banquier Philippe LeBlanc. Deux des garçons étaient de notre '*gang*' et nous visitions souvent cette maison. Peut-être devrais-je dire cercle d'amis; *gang* n'avait pas alors le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Mons. LeBlanc avait sa façon bien à lui de découvrir si ses enfants fumaient. Il leur fournissait chaque jour de la gomme à mâcher, et après le coucher, à leur insu, il vérifiait si elle dégageait une odeur de tabac. Ils furent longtemps à se demander comment leur père faisait pour découvrir qu'ils fumaient en cachette et bien entendu, sans la permission des parents.

12 – Le futur bureau de poste

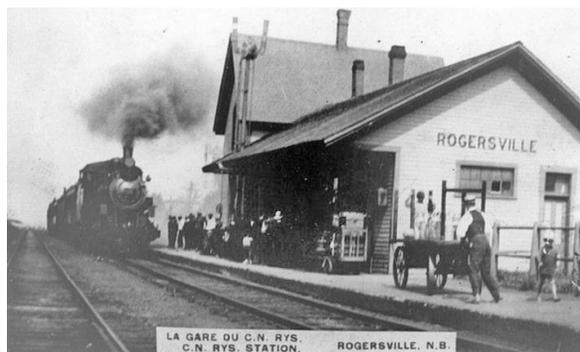
Ma mémoire la plus lointaine de la bâtisse voisine des Maloney était d'une structure de deux étages, portes et fenêtre barricadées, qui avait servi de magasin de la Société d'agriculture, ou quelque nom du genre, et qui avait du fermer ses portes pendant la Grande Dépression parce que peu de gens pouvaient payer comptant. Le magasin refusait d'accorder du crédit à ses membres et clients.

Lorsque la Deuxième Guerre apporta un changement à la situation économique et qu'il fut de nouveau possible d'ouvrir une coopérative, un curé monta en chaire un dimanche pour exhorter les fidèles à supporter leur magasin plutôt que les "*capitalistes du village*" - ce sont les mots du curé - ne donnant aucun crédit à ces marchands qui avaient accordé beaucoup de crédit pendant la Grande Dépression et sans lesquels plusieurs familles auraient eu beaucoup plus de misère à survivre. J'ai souvent entendu dire que Maxime Caissie était riche. Il l'aurait peut-être été si tous ses créanciers avaient honoré leurs dettes, mais il refusait d'exercer des pressions auprès de ceux-ci même lorsqu'ils eurent plus tard les moyens de payer. Un souvenir illustre bien ce caractère de papa. Une certaine dame dont personne ne voulait le beurre, pas même la coopérative où elle magasinait, venait le vendre chez nous. Elle demandait d'être payée comptant en admettant naïvement que les gens de la Coop lui disaient de faire ainsi et de retourner faire ses achats à la coopérative. Dès qu'elle était sortie, le beurre était jeté aux vidanges, et quand on suggérait à papa de ne plus en acheter il nous répondait que ce n'était qu'une pauvre vieille qui lui faisait pitié. Le discours qu'avait tenu le curé ce dimanche-là m'avait profondément choqué.

Au début des années quarante, cette vieille bâtisse fut démolie pour faire place à un nouveau bureau de poste. La démolition avait mis à jour des douzaines de bouteilles vides de *Pure Lemon Extract* cachées dans les murs. Un certain alcoolique du village était réputé pour son utilisation de ce substitut au *moonshine* et avait été employé par ce magasin avant sa fermeture. Avant cela le bureau des postes était localisé dans la résidence privée de Fidèle Richard (N° 20). Ce nouveau bâtiment occupe une grande place dans ma mémoire et j'en suis certain, dans celle de tous les gens de mon époque. Pendant plusieurs années il y avait un train local communément appelé le "*scoot*", parfois aussi "*la peanut à Bennet*" en référence au premier ministre du Canada, lorsque ce train fut mis en service. Il faisait le trajet aller-retour Campbellton-Moncton, du lundi au vendredi s'arrêtant maintes fois durant le parcours - à toutes les bécosses comme on disait - pour débarquer et prendre

à bord colis, courrier et passagers. Il nous est arrivé de prendre ce train jusqu'à Acadieville Siding pour revenir en patins par la route lorsqu'elle était couverte de glace. Il nous en coûtait dix cents.

À cette époque tout le courrier était acheminé par train, et c'était habituellement le *scoot* qui en livrait la plus grande part à Rogersville. Le premier de ces deux petits trains, en route vers Moncton, passait vers 11 heures de l'avant-midi, presque inaperçu, et le second vers 12:45 en route vers Campbellton. Beaucoup de gens du village se rendaient à la gare pour l'arrivée du deuxième train, et descendaient ensuite au bureau de poste pour attendre le courrier, avant de retourner à leurs occupations. C'est de là que David avait ordonné à son frère Guillaume de ne pas travailler pour Marianne. La photo à droite montre l'ancienne gare, et la scène des personnes qui attendent l'arrivée du train n'est pas différente de celle que j'ai vécue beaucoup plus tard, du temps de la



nouvelle gare, et que l'on peut voir dans la photo à gauche. Dans cette dernière photo de g à d Hervé Maillet, Moïse Arseneau, Normand Thibodeau, Paul Caissie, Yvon Barrieau, Guy Savoie et Jeannine Roy. À noter que la photo a été prise devant la porte de la salle d'attente des dames. Celle des hommes était à gauche et n'apparaît pas dans la photo. À en juger par les vêtements de Paul, Yvon et Guy, c'était jour de retour au collège de Bathurst, probablement en octobre 1945.

L'importance de ces rencontres à la gare et au bureau de poste par la suite, pour échanger des nouvelles et bien sûr des potins était presque aussi grande que celle de la rencontre du dimanche matin devant l'église en attendant que les cloches annoncent le début de la messe. J'ai souvenir d'un incident un peu cocasse qui s'était produit alors qu'un groupe d'hommes était rassemblé devant le bureau de poste en attente du courrier. À cette époque, il était mal vu qu'une femme se présente en public en pantalon. Robe ou jupe était obligatoire. Une jeune femme, autrefois de Rogersville, mais qui habitait alors Montréal où le port du pantalon était récemment devenu la mode féminine, était en visite chez ses parents et ce midi-là profitait de l'assemblée devant le bureau de poste pour revoir des amis et amies. Elle portait le pantalon. Le curé de l'époque qui venait chercher son courrier l'avait aperçu et l'avait apostrophé et lui disant quelque chose comme '*Va enlever tes culottes!*' Et du tac au tac cette fille qui n'avait pas froid aux yeux avait répliqué, '*Je peux les enlever icitte si tu veux.*' C'est un curé en furie qui sans autre réplique — on doit admirer sa maîtrise de soi — entra au bureau de poste et en sortit en trombe quelques minutes plus tard pour filer vers le presbytère avec son courrier.

13 – Jaddus Babineau

La maison voisine du bureau de poste était, de ma plus lointaine souvenance, occupée par des Richard dit Trouchu. Au début des années quarante, je crois, cette maison est devenue la propriété et résidence du forgeron, Jaddus Babineau. La forge était de l'autre côté du chemin de fer,

à la croisée de la rue 'de la track' et de la route du Sapin Court. J'étais ami avec un des fils du forgeron et j'allais très souvent à la forge. Je me souviens particulièrement du ferrage des chevaux à Armand à Pierrot Richard. De temps en temps, celui-ci importait de l'Ouest canadien des chevaux sauvages pour les revendre, mais il fallait qu'ils soient d'abord ferrés. Nous essayions de ne pas manquer cet événement, mais il fallait le faire à l'insu de Jaddus. On faisait notre possible pour qu'il ne nous aperçoive pas près de la porte. Puisque ces bêtes n'avaient jamais été ferrées et n'entendaient pas se laisser faire; le spectacle en valait la peine. Le forgeron devait faire entrer ces chevaux rétifs dans une cage faite de poutres et leur ligoter solidement la patte pour éviter qu'il ne se retrouve lui-même les quatre fers en l'air. C'était pour nous la partie la plus effrayante du spectacle... et nous adorions cela.

14 – Marie Louise Gallant et Florine Roy

Il y avait très peu de distance entre la maison des Babineau et la suivante où résidait le parfait exemple d'une mère poule. Du matin au soir elle faisait tout pour que sa fille et un petit-fils qui demeuraient avec elle n'aient rien à faire. Son fils demeurait à quelques maisons de la sienne et elle s'y rendait souvent tôt le matin pour allumer le poêle afin de réchauffer la maison avant que la famille se lève. C'eut été pénible à observer si ce n'est qu'elle semblait prendre plaisir à ce genre de vie. Je me souviens d'elle à cause d'un incident d'enfants. Le fils du forgeron et moi-même avions lancé des boules de neige au petit-fils à peu près du même âge que nous. Ce dernier avait fait une scène de colère lorsqu'un de nos projectiles l'avait atteint et il criait: "*mes petits goddam*". Un mot comme celui-là sortant de la bouche d'un adulte était déjà très mal perçu, et combien plus lorsqu'il venait d'un enfant. Entendant ses cris, la grand-mère était sortie et ayant saisi son petit-fils lui plaçait sa main sur la bouche, mais juste assez longtemps pour bloquer la première partie de l'invective; le juron "*goddam*" sortait clairement. Plus tard, une partie de cette maison devint un magasin de chapeaux opéré par une dénommée Florine Roy dont je ne connais pas les antécédents, sauf pour le fait que papa aurait accepté d'assurer les autorités civiles que Florine n'aurait pas recours aux services sociaux canadiens pendant une période de deux ans, je crois, lorsqu'elle voulut revenir des États-Unis après une très longue absence du Canada.

16 – Gus Thibodeau/Pool Room

On retrouve le certificat de décès d'Augustin Thibodeau à 82 ans à Rogersville, en 1932. Il est indiqué que sa profession avait été celle de marchand et il vendait vêtements et épicerie. Je ne garde aucun souvenir du magasin, et je ne me souviens que de deux personnages associés à cette maison pendant qu'elle était la propriété des Thibodeau. Il y avait Mérita (Mélita) qui, selon le recensement de 1901, était née en 1898, et que nous ne voyions que très rarement, toujours à travers la fenêtre de l'étage supérieur. C'était une aliénée mentale qui ne sortait jamais, et nous, jeunes enfants, en avions très peur. Elle n'a pourtant fait de mal à personne, mais les fausses impressions que nous avons encore aujourd'hui de ces personnes étaient beaucoup plus ancrées à cette époque et rien n'aurait pu nous forcer à entrer dans cette maison habitée par le diable en personne.

Le second personnage était Cyrille le frère de Mérita, un célibataire bien sympathique qui aimait prendre un p'tit coup de temps à autre, et qui avait aussi un certain talent de musicien. Je me rappelle d'une nuit qu'il s'était introduit chez nous. Le dernier entré devait verrouiller la porte, mais on ne savait jamais si on était le dernier à rentrer et la porte restait ainsi débarrée presque toutes les nuits. À cette époque, on ne risquait rien, si ce n'est des incidents comme celui-ci. Cette nuit-là, un Cyrille un peu éméché s'était installé à l'harmonium qui était dans notre salon. C'est une musique

endiablée qui a sorti papa du lit au beau milieu de la nuit. Cyrille fut mis à la porte sans aucune cérémonie, et nul besoin d'ajouter que les garçons à Maxime reçurent des instructions très claires quant au verrouillage futur de la porte avant.

Après les Thibodeau, il me semble que ce fut Édouard Belliveau et sa famille qui habita cette maison. Une grande partie du rez-de-chaussée, celle qui donnait sur la rue principale, qui dans un lointain passé servi de magasin, a longuement servi de cordonnerie, de salle de billard et de lieu de rassemblement des hommes et garçons du village. Il aurait été très mal vu qu'une fille se présente dans une salle de billard. De ma souvenance, il y a eu trois propriétaires, mais je n'en mentionnerai qu'un. Il s'agit d'un certain Johnson qui était arrivé un jour je ne sais d'où - il n'était pas originaire de Rogersville - et qui se disait cordonnier. On pouvait certainement douter de sa compétence; Firmin O'Brien lui avait demandé de réparer une chambre à air de pneu de camion et il avait cousu le patch afin d'assurer qu'il ne décollerait pas. Les souliers de femmes ouverts à l'orteil venaient de faire leur apparition et lorsqu'une dame du village lui en avait amené un pour réparer le talon, il avait décidé de réparer en même temps ce trou qu'il y avait à l'orteil. On l'avait aussi surpris un jour à fabriquer des boules de billard avec de vieux disques de vinyle rigide qu'il faisait fondre. Nul besoin d'ajouter que ce ne fut pas un succès. Il voulait remplacer les vieilles boules et disait ne pas avoir les moyens d'en acheter des neuves. J'ai bien indiqué qu'il n'était pas originaire de Rogersville; il est seulement devenu un original de Rogersville.

Pendant plusieurs années le propriétaire de la salle de billard était aussi propriétaire d'un poste de cirage de chaussures installé dehors près du trottoir et qu'il louait, je ne sais trop sous quelles conditions. En début de soirée, les bons soirs, car ce n'était pas tous les soirs de la semaine qu'il était permis d'aller voir sa blonde, le jeune cireur réussissait à se ramasser suffisamment d'argent pour se payer quelques parties de billard. Même que l'un deux, en avait ramassé assez pour ouvrir une cantine à l'autre bout du village. Aujourd'hui, avec la popularité des espadrilles, le cireur de chaussures ne ferait même pas ses frais, mais à l'époque...

17 – Magasin O'Brien

À la suite du "*pool room*" il y avait une seconde rue donnant accès à la rue d'en arrière, et au nord de cette ruelle c'était le magasin des O'Brien. De ma souvenance c'était une bâtisse un peu délabrée, sombre et poussiéreuse à l'intérieur. Je me rappelle y être entré à quelques reprises quand j'étais tout jeune alors que le vieux Michael se présentait encore au magasin de temps en temps, et pour 'un cent noir' nous donnait autant d'arachides en écales que pouvaient en contenir nos mains d'enfants.

Quoique ses deux garçons qui passèrent toute leur vie à Rogersville parlaient et comprenaient le français, le père Michael ne le pouvait pas et, dans un village où plusieurs personnes ne parlaient aucunement l'anglais, ceci donnait lieu à des situations un peu amusantes. On raconte qu'un client qui voulait acheter une planche à laver et, disant ne pas savoir le terme anglais, attendait l'arrivée d'un des fils, soit Firmin ou Rudolph. Michael était le seul au magasin et puisque le retour du fils tardait, il avait persuadé le client de lui dire le terme français et qu'il comprendrait peut-être. Le client lui avait alors dit: "*Je voudrais une washboard*". Il y avait aussi cette anecdote, dont j'ignore la véracité, d'une dame qui avait voulu lui vendre des pommes de pré:

"Mister O'Brien will you buy my pommes de prés? I travaille all the day dans la mousse jusqu'à la fourche; fifty cents du scieau."

18 – Ben Gould (Doiron)

Cette maison en était une où j'entrais très souvent. Mon frère Paul et moi-même, de même que les garçons du banquier Philippe LeBlanc, étions très amis avec les frères Doiron. Fait un peu cocasse Ben était connu sous le nom de Gould et tous les enfants sous celui de Doiron. C'était à l'époque une maison de trois étages, et l'étage supérieur n'était pas utilisé, sauf pour notre repaire et pour un semblant d'atelier où leur père, Ben Gould, *section man*, fabriquait un violon; je ne me souviens pas en avoir vu plus qu'un à la fois en cours de fabrication. Ce n'était pas facile d'occuper cet étage, car il nous fallait être juste assez bruyants; si nous l'étions trop, madame Doiron venait nous faire sortir, et si nous ne l'étions pas assez, elle s'imaginait que l'on préparait quelque mauvais coup et le résultat était le même. Plus tard on s'y cachait pour fumer et pour éviter de se faire surprendre, un des Doiron avait organisé un système d'alarme. Une marche au bas de l'escalier était connectée à un fil électrique et une clochette sonnait quand on y mettait le pied. Seuls les membres du clan connaissaient le code et quand une présence non autorisée, en l'occurrence la mère Doiron, sonnait l'alarme si elle ne nous trouvait pas sagement en conversation, elle nous rencontrait alors que nous descendions tout aussi sagement.

Une des pièces en avant a servi de salon de barbier pendant de nombreuses années, et Éloi Richard y exerçait son métier. Plus tard, un petit salon de barbier fut construit séparément sur le terrain des Doiron, entre leur maison et le magasin O'Brien.

19 – Hôtel Cameron

À quelques pieds seulement au nord des Doiron, il y avait l'hôtel Cameron. De ma souvenance, il était vide de client et n'opérait plus comme hôtel. Il y avait un comptoir-lunch. En été, l'activité principale de la famille semblait être l'achat de bleuets pour le compte d'un certain Reidpath de Richibouctou. J'ai souvenir d'y avoir vendu des bleuets à trois sous le casseau (à peu près trois tasses). C'était à peu près la seule façon pour les jeunes de ramasser un peu d'argent pour s'amuser au pique-nique annuel tenu sur le terrain de l'église pendant la fin de semaine de la célébration de la fête de l'Assomption (15 août).

Pendant trois ou quatre semaines, le commerce des bleuets était assez important. Il s'organisait des voyages d'une journée complète aux différents *mocauques* que l'on retrouvait à quelques milles du village et dont les mieux cotés étaient celui du Sapin Court et celui du haut de la Pleasant Ridge. Selon la distance à parcourir, le trajet se faisait en camion ou à cheval. Chacun amenait son lunch, car l'expédition, partie très tôt le matin, ne revenait qu'en fin d'après-midi. Une personne, celle qui organisait le voyage, achetait les bleuets sur les lieux et, de retour au village, les revendait chez Cameron. Après avoir payé le transport, il restait peu aux cueilleurs, surtout si l'acheteur insistait pour que les casseaux soient emplis à déborder. Il ne faisait qu'appliquer le même traitement qu'il recevait à son tour chez Cameron. Je ne me souviens pas d'y être allé plus d'une fois et je n'avais aucunement augmenté ma fortune. Marie à Philorome Babineau avait organisé ce voyage et acheté nos bleuets. J'avais à peine réussi à faire les frais du voyage. J'y étais beaucoup plus par goût de l'aventure et l'expérience d'une journée au *mocauque* que l'attrait de la fortune.

Rendus chez Cameron, dans l'ancienne salle d'exposition de l'hôtel (le *sample room*) tous ces bleuets étaient préparés pour expédition par train à Montréal le même soir, de sorte qu'ils se retrouvaient sur le marché au lendemain de la cueillette. Cette préparation exigeait que les bleuets soient vannés, versés au besoin dans des casseaux propres qui étaient ensuite recouverts d'une pellicule de cellophane. Si la récolte de la journée avait été bonne quelques-uns d'entre nous trouvaient du travail à "*cellophaner*" les casseaux à raison de quelques sous la caisse de vingt-quatre. Le tout devait être à la gare avant l'Express, le train Halifax-Montréal qui passait en fin de soirée.

Pendant quelques années les Cameron exploitèrent aussi un petit magasin de friandises, avec un comptoir-lunch et au moins une machine à boules. C'était aussi un lieu de rassemblement pour les jeunes. Je me souviens un jour y être quand un jeune enfant se présenta avec une pièce de cinq sous. Tous les prix de bonbons avaient été majorés. À tous les items que l'enfant demandait, Donald Cameron qui était commis répondait, *C'est six cents*. Ne pouvant rien obtenir l'enfant se dirigea vers la porte laissant sa pièce de cinq sous sur le comptoir. Donald le rappela pour lui remettre son argent, et l'enfant lui répondit '*Tu peux le garder; je ne peux rien acheter avec ça*'.

À l'époque où nous jouions aux "cowboys", la cour arrière des Cameron était le point de rassemblement avant de prendre la direction du champ de Firmin O'Brien situé en face et de l'autre côté de la *track*. Du point de rassemblement jusqu'à la lisière de la forêt au fond du champ, c'était la course, car l'ordre d'arrivée déterminait l'ordre du choix du nom pour la période de jeu : Randolph Scott, Hopalong Cassidy, Roy Rogers et j'oublie les autres. Ça me rappelle bien des années plus tard quand je dirigeais une équipe de baseball à Ste-Foy, les jeunes joueurs entre six et huit ans se désignaient entre eux, selon leur position en défensive des noms des joueurs des Expos de Montréal. Les mieux nantis de notre groupe de cowboys avaient des pistolets '*à cap*' et les autres se contentaient d'une silhouette de revolver découpée dans un morceau de bois, le plus souvent dans un bardeau de cèdre. Cette cour était aussi le site préféré pour le jeu de "*tin can*" parce qu'elle offrait plusieurs endroits pour se cacher. Ce jeu que garçons et filles pratiquaient ensemble n'avait aucun règlement compliqué. Tous, sauf celui qui était désigné *It*, se cachaient et celui-ci devait les retrouver et tout en criant leur nom les éliminer du jeu en touchant à la canette installée sur une bûche au centre de la cour. Ça ressemble à cache-cache, mais avec une différence majeure. Chaque joueur était muni d'un bâton et si un de ceux-ci qui n'avait pas encore été retrouvé réussissait à déloger la canette avant que *It* ne l'élimine du jeu, il rachetait tous les autres qui courraient se cacher de nouveau, et le jeu se poursuivait. On jouait ce jeu surtout l'automne alors que la brunante arrivait tôt et qu'il était plus facile de se cacher.

20 – Fidèle Richard/Dr Comeau

Cette maison était celle de Fidèle Richard, le vieux Fidèle pour le distinguer du garagiste. C'était aussi le bureau de poste du village, avant la construction de celui dont j'ai fait mention plus tôt. Je me souviens d'un midi où j'avais failli y rester emprisonné. Papa était abonné au journal Le Soleil de Québec, et le midi au sortir de l'école, c'était la course vers le bureau de poste. Ne vous méprenez pas; ce n'est pas à cet âge que l'éditorial ou les nouvelles pouvaient nous intéresser. Nous étions simplement anxieux de connaître le sort de nos héros des bandes dessinées, surtout Buck Rogers, Dick Tracy et Mandrake. Cette journée-là j'avais réussi à rentrer au moment même où Fidèle fermait pour aller à son dîner. Il m'a tout simplement ignoré et retiré la clef de la serrure avant de se diriger vers la cuisine. Il m'avait laissé comme cela quelques instants avant de revenir

m'ouvrir la porte. Et cette journée-là j'ai dû attendre la fin de l'après-midi avant de savoir comment Mandrake avait échappé au piège qui l'attendait. "Ni la pluie, ni la grêle..." mais le dîner, ce n'est pas pareil; la livraison du courrier peut attendre. Cette maison avait aussi été occupée par François le fils de Fidèle, au cours des années trente et quarante, avant d'accepter du CN, son employeur, un transfert à Campbellton. Devenu veuf, il épousa en 1950 à Rogersville notre demi-sœur Élodie Daigle.

Après la construction d'un nouveau bureau de poste et le décès de Fidèle, la maison fut achetée par le docteur Comeau qui pratiqua la médecine pendant plusieurs années au village. Un ami m'a raconté qu'il avait été invité à un party de fête du fils aîné chez le docteur. Il avait trouvé cette invitation un peu étrange puisqu'il n'était pas du groupe des amis du fils du docteur - il était un peu plus âgé - mais il avait quand même accepté. Le docteur était amateur de cinéma et possédait une caméra. Pendant le party il devait montrer ses dernières bobines et c'est ce qui avait attiré mon ami. Quelle fut sa surprise de se voir à l'écran en train de se choisir un beau concombre dans le jardin même du docteur! Le docteur s'était amusé comme un enfant et avait du même coup assuré son jardin contre les larcins par les jeunes visiteurs aventureux et amateurs de concombres et de carottes fraîchement cueillies.

Je me souviens d'un hiver pendant lequel le docteur permit aux jeunes d'attacher leurs traîneaux en arrière de son automobile, et il prenait plaisir à les promener d'un bout à l'autre du village. Et quand le chien se mettait de la partie et pourchassait les traîneaux, cela devenait un peu plus hasardeux. Imaginez cela aujourd'hui! Le docteur aurait certainement été arrêté pour conduite dangereuse, mais le village n'avait pas de corps policier.

Après l'incendie de 1950 (voir paragraphe suivant) la résidence du docteur Comeau fut réparée et il continua de l'occuper jusqu'à son décès en mars 1953. Par la suite, la maison fut occupée par Ulysse Bérubé qui était alors l'administrateur de Arco Stone, une compagnie de Montréal qui exploitait les carrières de pierres chez les Trappistes et à Quarryville. Au nombre des projets dans lesquels on retrouve les pierres façonnées par les artisans de Rogersville qui travaillaient à cette usine, il y eut les églises de Notre-Dame-de-Grâce à Moncton, et celle de Bouctouche, et la nouvelle aile à l'édifice fédéral, rue Main à Moncton. Les pierres pour ce dernier projet provenaient d'immenses blocs (10 à 15 tonnes) importés de Kingston, Ontario par train, et qui étaient transformés à l'usine tout près du monastère. Cette maison fut par la suite achetée par René Haché et plus tard par Ernest Gallant.

21 – Richard Cormier



En 1950 un incendie majeur qui avait débuté dans l'hôtel (N° 22) à deux édifices plus au nord, avait détruit deux commerces et pour un temps menacé les maisons au sud. Le vent soufflait du nord, et il n'y avait que la distance d'une rue étroite entre la maison Comeau (N° 20) et celle de Richard Cormier. C'était avant la création de la brigade d'incendie et nous ne disposions que de "*bucket brigade*" pour combattre les flammes. C'est dans la maison du docteur que les pompiers volontaires réussirent à maîtriser les flammes, mais pas avant que la chaleur, la fumée et l'eau n'y aient causé beaucoup de dommage. Dans la photo de droite, on constate que les flammes frôlaient l'arrière de la maison Comeau. Un de ces pompiers volontaires me racontait récemment comment deux hommes étaient installés dans l'entre toit, malgré une épaisse fumée, pour recevoir les seaux d'eau qu'une chaîne d'hommes leur acheminait à partir de la cuisine afin d'arroser les flammes qui perçaient le toit. Cette action avait permis de prendre le contrôle de la situation. C'était un matin froid de décembre - le 17 je crois - en pleine tempête. Quelqu'un avait téléphoné pour demander l'aide des pompiers de Newcastle, en disant que le village allait y passer, et cette nouvelle passa sur les ondes de la radio à tous les bulletins de nouvelles de la journée. Vu l'état de la route, les pompiers de Newcastle n'auraient pu se rendre à Rogersville, même s'ils l'avaient voulu.

C'est ainsi que les collégiens revenant dans leurs familles pour les vacances de Noël me dirent qu'ils s'attendaient à ne voir que ruines et fumées en descendant du train ce soir-là. L'hôtel en flamme apparaît dans la photo de gauche, et celle de droite est du magasin et résidence de Richard Cormier. On y voit à droite la maison du docteur Comeau où l'on réussit à maîtriser les flammes. Dans la photo de droite, on remarque en arrière des décombres de l'hôtel une bâtisse qui ne fut pas atteinte par les flammes. Il s'agit d'un entrepôt et glacière qui n'était plus ou peu utilisé, propriété de Richard Cormier. Au pire de l'incendie, on craignait pour un temps que les flammes s'y attaquent et mettent en péril quelques maisons de *la rue d'en arrière*. On voulut la dynamiter pour établir un coupe-feu, mais Richard Cormier s'y opposa de crainte que ce geste invalide la couverture d'assurance.

Le feu qui avait débuté vers les huit heures du matin était encore un brasier en fin de journée étant donné la grande quantité de bois de chauffage dans le sous-sol de la maison Cormier, et c'est pourquoi une dizaine de nous décidèrent de le surveiller toute la nuit. Nous avons établi notre base d'opérations dans la cabane de la patinoire et régulièrement nous allions jeter de la neige sur le feu. Heureusement que nous avons pris cette initiative, car vers les deux heures du matin la patrouille aperçut une lueur dans la maison Comeau et s'empressa d'y entrer pour découvrir une chandelle qui brûlait sur un tas de papiers. De toute évidence, quelqu'un avait tenté de rallumer l'incendie. Le village n'avait pas de service policier à cette époque et il n'y eut pas d'enquête. On en fut quitte pour une bonne peur et on s'assura que la maison fut gardée étroitement pendant le reste de la nuit.

Lorsque le feu s'était déclaré dans l'hôtel (N° 22), il était rapidement devenu incontrôlable et nous savions déjà que le commerce de Richard Cormier ne serait pas épargné puisqu'une distance de seulement trois ou quatre pieds séparait les deux édifices. Cette bâtisse abritait le magasin et un comptoir de la Banque Provinciale au rez-de-chaussée, et les appartements du propriétaire à l'étage supérieur. Les volontaires réussirent à le vider complètement de son contenu, y compris le bol de toilette que quelqu'un avait dévissé du plancher. Puisque nous étions à quelques jours de Noël, le magasin contenait des cadeaux que les acheteurs avaient fait remiser et se proposaient d'aller chercher en venant à la Messe de minuit. Ce serait mentir de dire que tout avait été remis plus tard à Richard Cormier et certains se sont vantés d'avoir longtemps fumé à ses frais. Mais de façon générale, il avait retrouvé presque tout son bien au lendemain de l'incendie, dans la salle paroissiale où nous l'avions mis à l'abri.

Je garde un autre souvenir de la maison Cormier détruite par l'incendie. Je me souviens d'un automne où mon frère Paul, entre autres, avait accepté de rentrer le bois de chauffage dans le sous-sol et je me souviens que Cormier avait promis de payer cinquante sous à chacun d'eux. Ça peut paraître insignifiant, mais c'était du temps où nous allions voir un film dans la salle à Gérard Gallant (N° 33) pour la modique somme de dix sous. Malheureusement, cette fois ils n'avaient pu collecter leur dû. Or, il existait au village une pratique dite "*soir des tours*". Au temps de l'Halloween il était presque permis de s'amuser à jouer des tours, mais rien d'aussi destructeur que ce qui se passe aujourd'hui dans certaines localités. Ce n'était pas du vandalisme et la plupart des victimes préféraient en rire. Cette année-là c'est Cormier qui fut visé à cause de son refus de payer la somme convenue. Tard dans la soirée et sans aucun bruit, le tambour installé devant la porte d'entrée du magasin avait été complètement rempli de bois de chauffage de sorte que lorsque Cormier ouvrit la porte du magasin et de la banque le lendemain, il n'y vit que du bois.

Après l'incendie, Richard Cormier se construisit une nouvelle demeure et y aménagea le comptoir bancaire, mais il ne remplaça pas le magasin. Cette maison devint plus tard la propriété d'Anna et Ida Arseneau, filles d'Alphée Arseneau, et est aujourd'hui la demeure de Jean-Eudes Ouellette et de son épouse Marielle à Aurèle Caissie.

22 – Hydulphe Savoie/Hôtel Haché

À côté des Cormier, il y avait l'hôtel où l'incendie avait débuté. Là, ma mémoire me fait défaut. Je ne me souviens aucunement de sa construction ou du réaménagement de la maison qui occupait ce site auparavant. Je crois me souvenir cependant qu'avant l'hôtel il y avait la maison d'Hydulphe Savoie. On le disait oncle Hydulphe parce que la première épouse de papa était sa nièce; il n'y avait pas de lien de parenté réel avec nous. Il fut le député provincial pendant plusieurs années. Je me souviens très vaguement qu'il aurait été marchand. Comme bien d'autres au village, il possédait aussi une grange. Je me rappelle d'une année en particulier qu'il y avait un veau et mon frère Paul et moi-même avions hérité de la tâche de s'en occuper pendant que Hydulphe siégeait à Fredericton et que son épouse, 'la vieille Hydulphe' - elle devait bien avoir une cinquantaine d'années - demeurait seule à la maison. C'en était trop pour elle de s'occuper d'une vache récemment vêlé et de son veau.

Le premier propriétaire de l'hôtel était Auguste Haché. Au moment de son incendie, le propriétaire en était Maxime Wedge. Après l'incendie, elle ne fut jamais reconstruite. Sur le site de l'hôtel sera plus tard construite la résidence de Thérèse (Melanson) Caissie.

23 – Magasin Melanson

Au nord de l'hôtel, il y avait le magasin Melanson. Au début, comme presque tous les autres magasins du village, il s'agissait d'un magasin général. Je me souviens d'Auguste Melanson comme un homme toujours '*checké*'; chemise blanche à col empesé, cravate et veston. Après sa mort en 1942, la famille exploita le commerce jusqu'au retour du service militaire de son fils Wilfred, mon ancien Akéla chez les Louveteaux, qui s'en chargea alors, le spécialisa en quincaillerie et en y ajoutant un service de vente d'assurances générales. L'édifice n'existe plus depuis 1996, et c'est avec nostalgie que j'ai observé un tracteur niveler le terrain pour faire place à un Tim Horton, me dit-on, un restaurant qui ne fut jamais construit.

Pour une raison que j'ignore, le sobriquet des Melanson était *Storbine*. À la façon des Acadiens à l'époque, plusieurs familles étaient affublées de sobriquets que, généralement, il fallait éviter d'utiliser en présence de ses membres. Ainsi, les Caissie étaient des *Cainches* et ce nom a été à l'origine de plus d'une bataille entre enfants. Je me souviens en avoir poursuivi une jusque dans la cuisine des Cameron un certain jour que l'un d'eux marchant sur la *rue d'en avant* m'avait crié "*Cainche*". Je l'avais poursuivi jusque dans la cuisine chez lui où il s'était accroché au tablier de sa mère. Les Belliveau étaient des *Torteaux*. Le plus notable était Édouard Belliveau qui, par un matin très froid, était entré au magasin en disant à papa: "*Quoi ça mange des Cainches quand y fait fret de même*". Il n'avait malheureusement pas vu Poléon Caissie, qui avait la réputation de la repartie facile et qui était en arrière de la porte. Du tic au tac il répliqua: "*Des Torteaux quand ils ne sont pas gelés trop durs*". J'ose croire qu'Édouard, lui-même marié à une Caissie, n'a plus essayé de faire de l'humour aux frais des Caissie, sans au moins s'assurer auparavant que Poléon n'était pas dans les alentours.

Pourquoi ne pas ajouter une autre anecdote à ce sujet? Le Père Émile Gallant, longtemps curé à Rogersville avait demandé à Alex à André Caissie avec un sourire narquois, quel était l'origine du terme. Ce dernier lui avait répondu que dans le passé un Caissie avait tenté de voler en sautant en bas de sa grange, équipé d'une paire d'ailes qu'il s'était fabriquée, et tout en criant "*Cainche*". Et avant que Père Gallant n'eût arrêté de rire aux éclats, Alex ajouta: "*Y'a aussi un Gallant qui a essayé la même chose, mais il n'avait pas crié Cainche*." À ce qu'Alex m'a raconté, la température dans la pièce chuta de plusieurs degrés!

La résidence des Melanson (N° 62) était située à quelque cent pieds en arrière du magasin, près du verger de pommes (N° 61) du Père Babineau, le premier curé de qui j'ai souvenir. Ce verger produisait de belles pommes pendant les années trente et quarante. Aujourd'hui, c'est le site de l'aréna. J'ai un agréable souvenir de ce verger. Le Père Babineau nous avait demandé de l'aider à faire la cueillette. Je devais avoir environ neuf ans et comme tous les autres garçons je portais des culottes courtes. Celle que j'avais ce jour-là était doublée et les deux poches étaient défoncées de sorte que tout ce que j'y mettais se retrouvait dans la doublure. Le Père Babineau nous avait offert en guise de paiement autant de pommes que nous pourrions mettre dans nos poches. J'entends encore le rire du bon père en me voyant partir avec une bonne douzaine d'*alexandres* en marchant à la manière d'un enfant qui n'a pu se rendre à temps à la toilette. Maman me les avait prises en échange du prix d'entrée au cinéma, soit dix sous. L'*alexandre* était une pomme de la grosseur d'un pamplemousse et qui se conservait très bien en hiver, mais une variété de pommes qui semble avoir disparu dans les transformations des produits de verger.

De retour aux Melanson. Il y eut une année, à l'occasion du *soir des tours*, où Wilfred passa quelque temps à courir du magasin à la maison et vice-versa. Un groupe de jeunes faisait du bruit près du magasin et lorsque Wilfred arrivait en courant pour voir ce qui se passait, un autre groupe près de la maison faisait de même et Wilfred revenait à la maison, toujours en courant.

La vieille Melanson jouissait d'un certain statut auprès du Père Gallant et ceci soulevait parfois l'ire des autres. Elle ne manquait jamais le whist du dimanche soir, mais tous devaient l'attendre, car à la manière impolie des gens qui se croient importants, elle était toujours au moins une dizaine de minutes en retard et le Père Gallant ne permettait tout simplement pas que le jeu commence avant qu'elle n'arrive. De temps en temps il y avait aussi des soirées de poutines râpées à la salle paroissiale et je me souviens d'une de ces occasions où la vieille Melanson avait fourni six poutines. Les autres femmes du village y allaient chacune de quelques douzaines. Le Père

Gallant était venu manger à la salle et avait demandé qu'on lui en serve une, mais pas n'importe laquelle; ce devait en être une de celles de madame Melanson. Maman n'avait pas du tout prisé cette demande, quasiment une insulte aux autres femmes qui se démenaient dans la cuisine, et elle avait mis dans l'assiette du bon père la poutine la moins attrayante qu'elle avait pu trouver. La serveuse l'a placée devant lui en disant, "*La poutine de madame Melanson*" et malgré que ce ne fût évidemment pas le cas, il n'a pas osé dire un mot. Il a mangé sa poutine.

24 – Placide Chiasson

La rue qui allait du magasin Melanson à la maison familiale séparait aussi le magasin de son voisin au nord. C'est un coin du village qui a beaucoup changé. De ma première souvenance la maison qui y était alors était celle du vieux Placide Chiasson. Il était le frère de Monseigneur Patrice Alexandre Chiasson qui a été évêque du diocèse de Bathurst de 1920 à 1942. Placide est décédé en 1944, à l'âge de 90 ans, et ma seule souvenance de lui, c'est de le voir et surtout de l'entendre prier dans l'église. Sa vue n'était plus tellement bonne, et il utilisait un livre de prières à gros caractères. C'était la belle époque où le curé pouvait laisser l'église ouverte à journée longue sans crainte des voleurs. Le vénérable vieillard demeurant près de l'église s'y rendait souvent, et assistait presque toujours à la messe du matin. Étant régulièrement servant de messe, je le voyais et il me semble l'entendre encore chuchoter ses prières avec une piété édifiante. En passant le Prions en l'Église que l'on retrouve aujourd'hui n'existait pas à l'époque et plusieurs paroissiens possédaient leur propre missel. On ne les retrouve aujourd'hui que chez les collectionneurs et comme pièces de musée.

Cette maison était aussi habitée par Éric Fournier et son épouse Éva Boucher, fille de Joseph Boucher et Catherine LeBlanc, et qui, avant son mariage en 1935, demeurait chez les Chiasson. Celle-ci faisait partie de la première classe des diplômées à l'école des gardes-malades de l'Hôtel-Dieu de Moncton, et pendant de très nombreuses années s'est dépensée à prodiguer des soins de santé à la population du village, souvent privée de médecin résident. Il y a très peu de familles qui n'ont pas, un jour ou l'autre, eu à remercier le ciel de la présence dans le milieu d'une personne aussi disponible pour soulager les petits bobos - parfois des plus gros - et prodiguer des conseils sans en attendre, et encore moins exiger de paiement en retour. Elle mériterait sûrement que son nom soit donné à un édifice, une clinique peut-être, à Rogersville.

Éric était cordonnier et, sauf erreur, il poursuivait le même métier que le vieux Placide. La cordonnerie était située sur le même lot, tout près de la maison voisine. Plus tard, l'école Gérard-Raymond sera aménagée sur le site de la résidence Chiasson. Cette école deviendra par la suite le premier bureau municipal. Je n'en suis pas certain, mais je crois que cette bâtisse était au début la maison provinciale des Pères Eudistes de 1902 à 1914.

25 – Caroline Aucoin

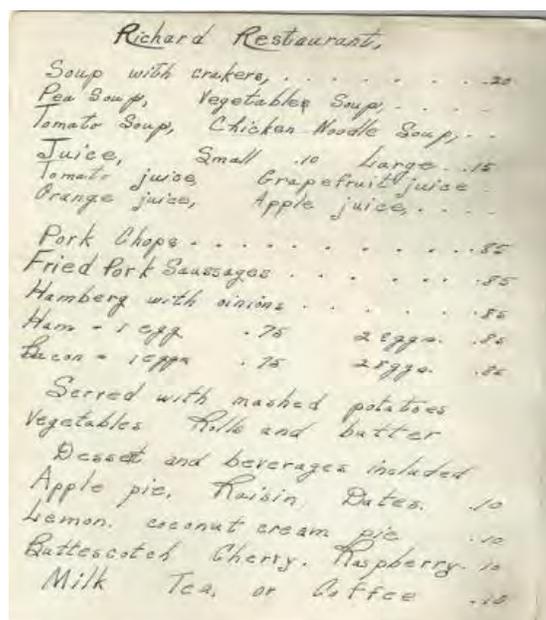
Ici ma mémoire fait un peu défaut. Je crois que la maison suivante (N° 25) était la propriété de Caroline Aucoin (Wedge). Son mari Onézime est décédé à Fredericton en 1945. Son fils, Fernand était probablement le meilleur receveur de baseball que Rogersville ait connu, et je ne suis pas le seul à le croire. On parlera de baseball plus tard. Cette maison aurait été construite après l'incendie qui, en 1938, avait détruit le vieux presbytère et trois ou quatre autres maisons qui étaient sur ce coin de rue, c'est-à-dire, la *rue d'en avant* et le *chemin du Saint-Athanase*.

26 – Restaurant Santorine

Sur le côté sud de la rue qui mène au village St-Athanase, il y eut le restaurant de John Vlachos, mais je ne me souviens pas s'il y avait auparavant une autre bâtisse sur ce site qui avait été rasé lors de l'incendie de 1938. John était d'origine grecque et avait marié Alexina à Alexis Goguen de Rogersville. Le restaurant avait été nommé *Santorine*, l'île grecque d'où John était originaire. Bon cuisinier, il était revenu de Saint-Jean avec son épouse et s'était lancé à son compte. Ce restaurant devint rapidement le lieu de rassemblement surtout le soir de la jeunesse du village, pas toujours pour le plaisir de John qui avait un caractère passablement bouillant et ne se gênait pas au besoin pour vider la place.

On raconte qu'un de ces fêtards éméchés du samedi soir avait reçu un coup à l'œil et il allait sûrement afficher un œil au beurre noir le lendemain. Après un certain temps, il revint au restaurant trouver John et lui dire le plus calmement du monde: "*Tu devrais fesser aussi sur l'autre œil pour que les deux yeux sayent pareils demain*". Et sans autre invitation, c'est précisément ce que fit John. Après quelques années, il se débarrassa du commerce en le vendant à Camille à Armand Richard, et il alla pratiquer son art dans un restaurant de la rue St-Jean à Québec. Je me souviens avoir visité ce restaurant de Québec, et à une occasion j'étais passé le saluer à la cuisine avant de commander un sandwich qui m'arriva sous forme d'un steak juteux qui me fut servi au prix du sandwich. Pendant deux ans à Québec sa famille et la mienne ont occupé des logements contigus dans le même immeuble sur la rue Calixa-Lavallée.

C'est dans ce restaurant de Camille Richard's Lunch que j'ai rencontré ma future épouse et parmi ses souvenirs, elle a conservé le menu de l'époque que je reproduis ici. Il est de la main d'écriture de Louina. Un repas complet pour moins d'un dollar! Mais, même à ce prix, je ne me souviens pas d'y avoir pris un seul repas. C'était plutôt en soirée que nous fréquentions le comptoir-lunch du restaurant pour un sandwich, ou une pointe de tarte ou un banana split. Il devait y avoir un second menu affiché sur le mur pour les clients du comptoir. Le repas complet, c'était surtout pour les commis voyageurs, les personnes de passage à l'heure du repas et ils n'étaient pas tellement nombreux. Les gens du village ne prenaient tout simplement pas un repas dans un restaurant local. N'eût été la clientèle locale en soirée, le restaurant aurait probablement dû déclarer faillite.



John recevait un journal de langue grecque et je me souviens d'un jour qu'il l'avait laissé sur le comptoir. Ayant étudié le grec pendant deux ans à Bathurst, je lisais un article de ce journal sans rien comprendre de ce grec moderne quand John s'approcha de moi. Il me demanda si je pouvais lire ce texte, et moi, tout fier de mes connaissances, je répondis dans l'affirmative. John me demande alors de le lui prouver en lisant le texte tout haut. Il avait bien ri de mon accent, plus en fait que moi j'aurais osé rire de son accent anglais qui était atroce, - il ne parlait pas le français - mais gare à celui qui aurait osé le lui faire remarquer. Il aurait eu le même plaisir si le lecteur avait été mon professeur de grec au collège.

J'ai une anecdote savoureuse à vous raconter à propos de ce John Vlachos. Si ce qui précède peut vous faire croire à un personnage difficile, détrompez-vous. John était ami avec tout le monde, et était généralement de nature enjouée, pourvu qu'on n'aille pas le déranger dans sa cuisine. Un jour, il voulait faire une partie de chasse à l'ours et des amis l'invitèrent à un camp sur la rivière Française, où la présence d'ours avait été signalée. Les trois chasseurs partirent chacun de leur côté. Après un certain temps, deux revinrent au chalet pour y retrouver John barricadé à l'intérieur et grimpé dans les combles, pointant sa carabine 303 vers le moindre bruit. Il semble que très tôt après avoir laissé ses compagnons, il était arrivé nez à nez avec un ours, et ce fut la panique. Je suppose que l'ours ne resta pas plus longtemps que John sur les lieux. Vous pouvez croire que l'histoire ne resta pas là. Chaque année, papa commandait des calendriers publicitaires pour ses clients du magasin, et il ne manqua jamais par la suite d'en trouver un pour John montrant des chasseurs grimpés dans un arbre pendant que l'ours dévaste le campement.

Le chalet dont il est question avait été construit par oncle Urbain et nous nous y rendions de temps en temps pour pêcher. Je me souviens très bien d'une de ces parties de pêche. Urbain avait voulu descendre la rivière en canot à partir du pont de Kent Junction sur la route 126, sur une distance d'une dizaine de milles. Nous étions trois dans le canot, soit oncle Urbain, Edmond Blanchard qui était alors bedeau à Rogersville, et moi-même. Le Père Noé Bourgeois, curé, avait prévu venir pêcher au chalet et il nous ramènerait au village en fin de journée. Le voyage en canot avait été un peu difficile parce que le niveau de l'eau de la rivière était bas et nous devions traîner le canot et oncle Urbain dans quelques rapides où il n'y avait pas suffisamment d'eau pour flotter le canot. Au cours d'une de ces opérations, j'étais glissé sur une roche, tombé et non sans peine, avais évité de rouler sous le canot. Rendu au chalet où le Père Bourgeois nous attendait, j'avais enlevé mes bottes de pêche, et pieds nus, faisais le transport de notre équipement jusqu'à l'auto du Père Bourgeois qui était stationnée en haut de la côte à quelques centaines de mètres du chalet. J'arrivais à l'auto lorsque le petit chien du curé poursuivi par un ours se présenta devant moi. J'aurais pu gagner une médaille olympique pour la vitesse à laquelle je dévalai la côte pour revenir au chalet.

En retournant plus tard à l'auto, le Père Bourgeois s'était bien amusé à mes dépens lorsqu'il n'avait aperçu qu'une seule impression d'orteils au milieu d'une section détrempeée du chemin du chalet. Une fois bien installé dans l'auto et en route, le Père Bourgeois continua à me taquiner et dans un moment d'inattention, perdit la maîtrise de son auto et nous voilà dans le fossé. Impossible de s'en sortir. Il fut alors décidé qu'Edmond Blanchard, qui lui était toujours chaussé, irait à pied sur une distance d'à peu près un mille pour demander à un Gould (Frank ou Edmond) qui demeurait sur le chemin Desherbiers de venir avec son cheval pour remettre l'auto sur la route. Il commençait à se faire tard. À peine avait-il pris la route qu'on l'entendit revenir en courant. Il avait aperçu un ours couché au milieu de la route. On n'allait quand même pas passer la nuit sur place, et Edmond allait reprendre la route et toujours pieds nus, j'allais l'accompagner pourvu que le chien reste emprisonné dans l'auto. Après quelques pas seulement, Edmond se retourna et insista pour que le Père Bourgeois nous accompagne. Il avait hésité, mais finalement accepté une fois qu'Edmond l'avait assuré que le chemin était sec. Nous n'avions pas été bien loin avant d'arriver à une mare d'eau qui recouvrait complètement le chemin. On voulut renvoyer le Père Bourgeois à l'auto puisqu'il n'était chaussé que de souliers, mais il refusa de crainte de rencontrer l'ours. À ce stade, je crois que le Père Bourgeois avait encore plus peur de l'ours qu'Edmond et moi-même. On décida donc de transporter le curé de l'autre côté du trou d'eau, et rendu au milieu je m'arrêtai un instant et demandai à Edmond, «Que dirais-tu qu'on l'échappe dans la vase? Il ne mériterait que cela après avoir ri de nous». Il ne nous aurait jamais pardonné si on l'avait fait. Finalement, on

arriva chez M Gould qui s'empressa d'atteler et venir nous sortir du fossé. Une partie de pêche que je n'oublierai jamais.

27 – Fred Gallant

De retour à la visite paroissiale. Sur l'autre côté de la route du St-Athanase, sur ce qui est aujourd'hui le site du monument aux soldats tués au combat, il y avait la résidence de Fred Gallant. On me dit que c'était l'ancien presbytère. Il y avait le rassemblement habituel de grange et de hangars. Je n'ai aucun souvenir de l'incendie qui aurait détruit cette bâtisse et quelques autres en 1938. À une époque éloignée, il devait y avoir eu la ferme du curé. Il y avait la grange du cheval du Père Alphée Babineau, le seul moyen de transport avant l'avènement de l'automobile. Il devait y avoir aussi des moutons puisqu'un jour Léandre, le fils de Fred s'était constitué barbier avec la tondeuse à brebis et avait fait les cheveux de quelques jeunes, au désespoir des mères. Le barbier avait dû se cacher pendant quelques jours, le temps que s'apaise la colère des parents des tonsurés. Mon frère Paul était du nombre.

Fred, de ma souvenance, a toujours été le bedeau. Il avait certes bien des tâches à accomplir, mais pour nous les jeunes, la plus importante et la seule de ma mémoire, était de sonner les cloches pour toutes les messes, pour l'Angélus le midi et le soir, et les glas pour annoncer les décès. Et si ma mémoire est aussi nette à ce sujet, c'est qu'il y avait beaucoup de plaisir à aider Fred dans cette tâche. C'était à qui reviendrait la joie de s'occuper de la grosse cloche. Avant l'ère de l'électronique, les cloches étaient sonnées à l'aide d'une corde et, une fois la grosse cloche en branle, elle nous soulevait facilement de quelques pieds quand on s'accrochait fermement à la corde. Les moins lourds avaient souvent besoin de Fred pour mettre fin à l'opération.

En ville, on entend moins les cloches de l'église, et je ne sais pas si la coutume de sonner le glas pour annoncer un décès existe encore. Dans un village regroupé autour d'une église, il était impossible de ne pas l'entendre; on l'entendait même à quelques milles à la ronde. Il y avait des règles pour le glas. En particulier, il devait être sonné le plus tôt possible après le décès, soit pendant l'avant-midi ou l'après-midi et à des heures qui ne coïncideraient pas avec celles de la messe, de l'Angélus ou des autres offices religieux, ou du Mercredi Saint au midi du Samedi Saint. Pendant la Semaine Sainte, la crécelle remplaçait les cloches qui demeuraient silencieuses. Pour ce qui est du glas, le nombre de coups lors du tintement avant la volée de cloches déterminait aussi s'il s'agissait du décès d'un homme, d'une femme ou d'un enfant; neuf, huit et sept coups respectivement si ma mémoire ne fait pas défaut. C'est d'ailleurs en entendant les cloches et en comptant les coups que j'ai conclu que grand-père Clovis Caissie, que je savais être à l'article de la mort, était décédé en 1942.

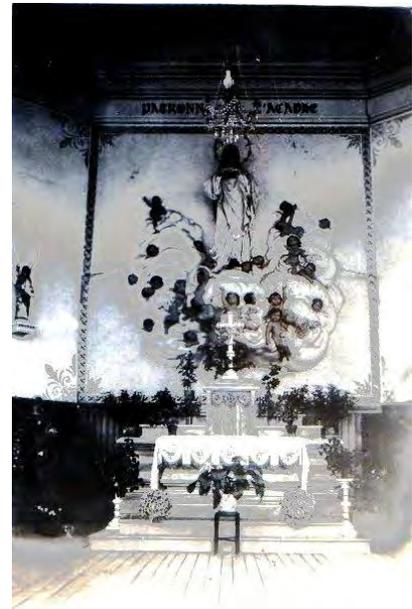
Il y avait, chez Fred Gallant, son frère André, mieux connu du nom de "*André le blind*". Récemment, je lisais un volume d'anecdotes de l'Île du Prince-Édouard, dans lequel il y en avait une concernant André. Il semblerait qu'il exploitait un petit commerce et se fiait entièrement aux clients pour lui dire la valeur du billet qui lui était offert en paiement des articles qu'il leur vendait. Même s'il était aveugle, il était moins handicapé que bien d'autres, ayant aiguisé ses autres sens. Il reconnaissait plusieurs personnes en leur touchant le visage seulement et il était inutile de tenter de le déjouer en changeant la voix. Il fallait aussi être très bon joueur de dames pour gagner contre lui; il suffisait qu'on lui dise où on avait placé notre dame chaque fois qu'on on déplaçait une. Et inutile d'essayer de le perdre dans le village; même s'il ne l'avait jamais vu, il en connaissait toutes les maisons et dans ses randonnées à pied, était toujours capable de nous dire devant laquelle il était rendu. De mémoire, une seule fois on avait presque réussi à l'égarer. On l'avait fait monter dans

notre petit camion sur le chemin du retour chez lui - il résidait alors à la Fourche à Castule sur la route de Shédiac Ridge - et suite à toutes sortes de manœuvres, incluant celle de traverser le fossé peu profond, on l'avait déposé chez lui en disant qu'on était rendu à notre travail et qu'il devait nous aider à charger le camion de bois de chauffage. Mais en explorant le sol avec sa canne blanche, il avait immédiatement su qu'il était chez lui et non en forêt. Et quand il était temps de chanter un Ave Maris Stella, ou tout autre cantique dans l'église la voix forte d'André dominait même celles du chœur de chant.

Le Monument

L'étendue de terrain entre le vieux presbytère et le nouveau était connue sous le nom de *terrain du pique-nique*. Il était utilisé presque exclusivement à cette fin. Cet événement tenu en fin de semaine coïncidait avec la fête du 15 août et il y avait cet aspect religieux que l'on retrouve encore aujourd'hui, soit la messe au Monument et la procession avec la statue de la Vierge. Il y eut une occasion, le centenaire en 1947 de la naissance de M^{gr} Richard, je crois, où l'importance du pique-nique céda la place à une cérémonie entourant le dévoilement de la statue de Monseigneur Richard. On avait estimé la foule à cette occasion à dix mille personnes.

Avant de poursuivre avec le pique-nique, je m'arrête au Monument. D'abord un peu d'histoire. Lors du Congrès eucharistique à Montréal en 1910, une statue de l'Assomption de Marie faisait partie du décor. M^{gr} Richard qui avait assisté à ce congrès demanda aux organisateurs de lui donner cette statue de la patronne des Acadiens, en promettant qu'il érigerait un temple permanent en honneur de la Vierge de l'Assomption à Rogersville, en plus d'en faire un centre de rassemblement pour les Acadiens, et qu'il y organiserait des fêtes annuelles. Sa demande fut acceptée et dès son retour à Rogersville M^{gr} Richard mit le projet en branle. Papa m'a raconté qu'il avait travaillé à la construction de ce Monument malheureusement détruit dans un incendie en 1969. Ce que l'on réalise moins c'est que la perte du Monument n'était peut-être pas aussi dramatique que la perte de cette statue. Mes recherches ne m'ont pas permis de découvrir qui en était l'artiste. Comme on peut le constater dans cette photo, cette statue de la Vierge emportée au ciel par les anges, était de très grande dimension et devait être attachée à un mur puisqu'elle n'avait pas de piédestal.



J'ignore combien longtemps ont duré les activités au Monument après le décès de M^{gr} Richard. Mes plus lointains souvenirs sont d'un édifice presque abandonné où on accédait par une porte pratiquée dans la fondation à l'arrière du Monument, au sous-sol sombre et humide dans lequel se trouvait le tombeau de M^{gr} Richard. Le terrain n'était aucunement entretenu et servait de pâturage. Les vaches du curé et du bedeau se réfugiaient parfois dans le sous-sol dans les journées de grande chaleur. Je me souviens avoir ramassé des bleuets sur la partie du terrain maintenant occupé par le chemin de croix. Cet état de choses persista jusqu'au tout début des années quarante, alors qu'un groupe de laïcs, dont papa, Armand à Pierrot Richard, Fidèle Richard et Auguste Melanson (ce sont ceux dont je me souviens) créèrent le Comité du Monument afin d'en faire ce que M^{gr} Richard avait toujours voulu qu'il soit, un lieu de rassemblement, de pèlerinage et de prières.

Le comité ne ménagea aucun effort au cours des quelques années qui ont suivi pour atteindre leur but. Entre autres choses Lily Richard (sœur d'Armand) de New York avait fait don du chemin de croix et, pendant un été, l'on passa une bonne partie de nos vacances à parcourir les champs des fermiers des alentours pour ramasser les roches nécessaires à la construction des abris



pour les stations de ce chemin de croix. On utilisait le pick-up de papa, et on a du faire de nombreux voyages aux fermes environnantes. Si ma mémoire m'est fidèle, Mélas Boucher était le maître d'œuvre assisté d'Ernest à Henri Caissie. Une association de Franco-américains ajouta ses efforts et surtout son financement à la réalisation des différents projets d'amélioration et fournit le chapelet et les anges qui ornent encore aujourd'hui la façade du Monument. En 1955, pour commémorer la Dispersion des Acadiens en 1755, la fête du 15 août fut célébrée de façon toute spéciale et sur la

photo de droit, on aperçoit de nombreuses filles du village qui, pour l'occasion, portait le costume d'Évangéline.

Je ne me souviens pas de l'année exacte que fut érigée la statue de M^{gr} Richard. Ce devait être en 1947, année centenaire de sa naissance. Je me souviens que papa et d'autres membres du comité s'étaient rendus à Montréal pour voir la statue avant son coulage dans le bronze, et je me rappelle de la construction du socle qui devait la recevoir, et surtout de son installation. Pour faire cette installation, Yvon (à Docité) Richard avait au cours de la journée aménagé un lourd trépied fait de grosses poutres et y avait rattaché un *chain block* emprunté du garage de Fidèle Richard. La statue avait été soulevée et était prête à mettre en place, mais il y avait surgi un problème d'équipement alors que la statue était hissée sur son socle. Étant le moins lourd de ceux qui travaillaient à cette tâche, Yvon m'avait fait monter en haut du trépied et, assis sur les épaules de M^{gr} Richard, j'actionnais délicatement la chaîne pour poser la statue sur les boulons fixés au socle. J'ai un vague souvenir qu'il y avait eu cette année-là de 1955, en après-midi, une série de discours



patriotiques prononcés devant une foule de plusieurs milliers de personnes venues de partout en Acadie et je crois que la photo de gauche a été prise à l'occasion de la messe de cette journée-là. On remarquera qu'il n'y a pas d'estrade devant le Monument et à l'époque la messe était célébrée à l'intérieur.

Je me souviens qu'après sa journée de travail à la maison, maman et d'autres femmes du village se rendaient sur les lieux pour aménager et entretenir les couches de fleurs. À peu près tout ce travail se faisait bénévolement. Rogersville doit la survie du Monument à ce groupe d'hommes et de femmes qui au cours de la première moitié de la décennie quarante ne compta ni les heures ni les sous qu'il contribua à le relever et lui rendre la vocation que M^{gr} Richard lui avait toujours voulue. C'est en reconnaissance de ce travail, il y a quelques années de cela, qu'une plaque en l'honneur de ce premier comité de laïcs a été placée dans le Monument.

Le pique-nique

Le pique-nique annuel était une importante source de financement de la paroisse et plusieurs personnes contribuaient à son succès. Au cours des quelques semaines précédentes, les quatre ou cinq kiosques permanents du côté de la route du Saint-Athanase étaient remis en état et électrifiés. Ceux-ci étaient occupés surtout par les vendeurs de 'hot dogs', de crème glacée et choses du genre. À différents endroits sur le terrain, on aménageait aussi des kiosques temporaires, recouverts de branches feuillées pour faire un peu d'ombre, afin d'accommoder les différents jeux de chance tels le bingo, la roue de fortune, et quelques autres. Les sections de l'allée de quilles construites dans l'atelier de Judes Boudreau (N° 46) étaient assemblées sur le site, et on ancrant solidement la cloche que tous les hommes forts et moins forts tentaient de faire sonner à l'aide d'une grosse masse fabriquée de bois.

Au cours de la semaine qui précédait le pique-nique, nous parcourions les concessions pour recueillir les dons de nourritures (légumes et volaille) qui étaient remis aux cuisiniers(es) à la salle paroissiale. Je me souviens d'une année qu'on avait ramassé une vingtaine de poules vivantes que l'on avait gardées dans la grange rattachée à notre maison en attendant l'abatage la journée précédant le souper à la salle. Nous étions quelques-uns à faire l'abatage, le plumage, et l'évidement de ces poules dans la cour arrière. Quoiqu'une bonne partie de la cuisson du repas se faisait dans la cuisine aménagée dans la salle paroissiale, des femmes de la paroisse s'organisaient en petits groupes et adoptaient pour ainsi dire une table à laquelle elles assuraient le service, le dessert, le breuvage, etc. Il y avait des personnes qui se présentaient à la salle pour manger et demandaient d'être assises à la table de

Madame Unetelle parce qu'elle était reconnue pour ses desserts savoureux. J'ai souvenir d'une époque où il y avait la table de 25 cents qui offrait le mets principal, et la table de 50 cents où le repas incluait le dessert.

Je ne me souviens pas des sommes ramassées au cours de ces pique-niques, mais elles étaient très importantes pour la paroisse. Il y eut au moins une année où on me confia la responsabilité de visiter régulièrement tous les kiosques et de ramener dans un lieu sûr les argents excédants les besoins opérationnels des kiosques. J'ai mémoire de cette année en particulier parce qu'au cours d'une de mes rondes j'avais été suivi par deux étrangers. Sans leur attribuer de mauvais dessins, je m'étais fait accompagner par la suite par deux amis. Pour éviter le risque de vol, il y eut une année où aucun des kiosques de vente n'eut à manipuler de l'argent. Un point central avait été aménagé où les visiteurs pouvaient se procurer une série de billets et tous les achats ou participations aux différents jeux se payaient avec ces billets. Si ma mémoire m'est fidèle, ce système n'a duré qu'une année, et j'avais passé plusieurs heures à cette billetterie que l'on voit sur la photo à droite.



Je ne me souviens pas de l'année exacte que l'on m'avait confié la responsabilité d'un jeu de dés, dont le nom m'échappe. Je me souviens que les joueurs pouvaient miser sur une des trois cases : plus sept, sept et moins sept (+7; 7 et -7) et l'animateur roulait deux dés pour déterminer le gagnant et perdant. On avait oublié de me dire qu'il y avait une limite et la mise ne devait pas dépasser deux dollars. Deux anglophones se présentèrent au jeu. Ils étaient de Newcastle et étaient venus au pique-nique pour faire une livraison de boissons gazeuses. L'un des deux plaça une mise de cinquante dollars sur plus 7 et pendant que je m'assurais que j'avais suffisamment d'argent pour couvrir sa mise si je perdais, le second misa le même montant sur moins 7. Ainsi, je ne pouvais plus perdre puisqu'une mise couvrait l'autre. Je lançai les dés et au déplaisir des deux joueurs, je roulai un 7. Un coup de dés, et la paroisse s'était enrichie de cent dollars. Je fermai temporairement le kiosque pour rapporter au Père Noël Bourgeois, curé, ce qui venait de m'arriver. La décision fut prise immédiatement de fermer ce jeu, et je ne me souviens pas s'il fut utilisé dans les pique-niques subséquents.

Je n'ai pas fait que travailler à ces pique-niques annuels. Je me souviens que je tentais souvent ma chance à la roue de fortune où j'étais très chanceux. Pour cinq sous, on achetait une palette de bois sur laquelle il y avait quatre chiffres et le gagnant empochait cinquante sous. Si ma mémoire ne fait pas défaut, la roue comptait cent numéros et l'animateur ne faisait tourner la roue que lorsque tous les chiffres étaient pris, assurant ainsi un profit de soixante-quinze cents à chaque jeu. Loin des cent dollars réalisés d'un coup de dés au jeu que j'avais opéré. Beaucoup plus tard, je prenais plaisir à un jeu dans lequel on lançait une balle pour faire tomber six bouteilles (fabriquées de bois à l'atelier de Judes Boudreau) et ainsi gagner un cigare. Mon frère Paul et moi-même occupions beaucoup de nos loisirs à nous lancer une balle, et j'étais aussi lanceur pour l'équipe de Rogersville et celle du Collège de Bathurst. Ce jeu n'était vraiment pas un défi pour nous. Je me souviens d'une année où nous avons été demandés d'éviter ce jeu parce que nous gagnions trop souvent; des amis nous demandaient même de jouer pour eux pour s'assurer de gagner un cigare.

29 – L'église

Sans aucun doute, le centre du village, c'était l'église. Que de souvenirs! Tous les jeunes garçons devenaient tôt ou tard enfants de chœur. Il n'était aucunement question de filles dans ce rôle à cette époque. C'est au service au sanctuaire que tous les jeunes garçons ou presque goûtèrent une première fois au vin de messe fabriqué chez les Trappistines. Lorsqu'on vidait le vin dans le calice pendant la messe, on tentait de recouvrir entièrement de notre main la burette de vin pour cacher au curé qu'elle n'était pas complètement vide, car ce qui y demeurerait après la messe ne retournait certes pas dans la cruche. On s'en tirait passablement bien avec le Père Babineau, même si je suis convaincu qu'il savait ce qui se passait, mais il en était autrement avec les autres prêtres. Son successeur, le Père Noé Bourgeois mis rapidement fin à cette pratique. Par contre, il fut le premier à nous payer pour servir la messe. Deux fois par an, il nous réunissait pour la paie; dix sous pour chaque messe et on se trouvait bien payé. C'est pourquoi lorsque je reçus tout un dollar au mariage de Hazel Maloney, je flottais sur les nuages. Imaginez donc! Une fortune! Suffisamment pour dix billets d'entrée au cinéma de Gérard Gallant! En passant, question d'éviter les regards des curieux, je suppose, ce mariage d'une dame haute gomme du village avait été célébré dans la chapelle du couvent au lieu de l'église paroissiale. Plus tard, j'avais alors l'habitude de cette richesse, au moins à deux reprises mes services furent retenus à raison d'un dollar chaque fois pour assister dans le sanctuaire à des messes de mariage. Les futurs mariés, en d'autres circonstances, avaient l'habitude à la messe de faire comme les autres en avant d'eux, mais là c'étaient eux qui étaient en avant. J'étais donc payé pour me lever, m'agenouiller et m'asseoir aux moments établis par le rituel et les mariés et suivants n'avaient qu'à m'observer et faire de même.

En semaine, il était rare qu'il n'y eût plus qu'un servent de messe, mais le dimanche c'était la grande procession à partir de la sacristie, tous en soutanes noires et surplis blancs. On pouvait bien être une trentaine de jeunes qui, les mains jointes pointées vers le ciel, - les diabolins de la semaine transformés en angelots le dimanche - entraient au sanctuaire en deux rangs par les portes situées une de chaque côté de l'autel, pour se rejoindre au pied de l'autel pour la gèneflexion protocolaire avant de se diriger vers les bancs qui leur étaient réservés de chaque côté de l'autel. Le prêtre, les servants qui portaient chandeliers et encensoir, fermaient la procession.

Puisque chacune des familles devait fournir la soutane et le surplis, il n'y avait pas de modèle commun. Pour le jeune qui avait hérité de son grand frère, la soutane pouvait traîner sur le plancher, et pour le plus vieux, elle pouvait lui passer aux genoux. Le surplis pouvait être fabriqué de tulle, de coton, et parfois même de sac à farine blanchi. Je me souviens d'un dimanche matin, en préparation pour la messe, j'avais reculé contre un lampion allumé, et mon surplis fait de tulle avait rapidement pris feu. Un paroissien tout près de moi s'était empressé d'éteindre les flammes, avant même que je réalise ce qui se passait. J'avais servi la messe ce dimanche-là avec un demi-surplis; Il ne restait que le col, les manches et le devant.

L'incident le plus drôle dont je me souviens s'était produit un jour de fête. À certaines occasions, les grandes fêtes de l'Église, le servent devait porter une soutane rouge. Ces soutanes étaient fournies par la paroisse, mais en nombre limité. Premier venu, premier servi et il n'y avait que deux grandeurs: trop longue et trop courte. Ce matin-là, celui qui agissait comme thuriféraire avait dû se contenter d'une soutane trop longue. Ça ne présentait aucun problème pour marcher, mais avant la lecture de l'Évangile que le prêtre faisait le dos tourné vers les fidèles, le servent devait gravir quatre marches, passer derrière le célébrant et lui présenter l'encensoir à sa droite. Après l'encensement le célébrant lui remettait l'encensoir et le servent descendait les marches pour se placer au bas de l'autel. C'était à prévoir; en gravissant les marches pour présenter

l'encensoir, le servant marcha sur sa soutane, perdit pied, et, dans sa chute, l'encensoir décrivit un arc et vint s'écraser avec fracas derrière le Père Alphée Babineau, qui ne put s'empêcher de sursauter. Et le voilà pris du fou rire, alors que nous nous empressions de ramasser les charbons brûlants qui s'étaient échappés de l'encensoir et menaçaient de brûler le tapis. À cette époque, quoique le prêtre célébrait la messe le dos tourné vers les fidèles, à certains moments il se tournait vers les fidèles pour les inviter à la prière en chantant Dominus vobis cum. Pendant le reste de la messe, les Dominus vobis cum du bon Père Babineau se chantaient de peine et misère.

Il faut dire que le Père Babineau, un saint prêtre s'il en fut un, pouvait difficilement contrôler ses rires dans des situations du genre. Lors d'une première confession qui avait lieu à cette époque avant la première communion, vers l'âge de six ans, un incident l'avait obligé de laisser le confessionnal et se réfugier au presbytère quelques instants, histoire de reprendre son sérieux. Pour nous, les jeunes, il s'agissait de notre première confession qui se faisait alors dans le confessionnal. Le confessionnal avait trois compartiments; celui du centre pour le prêtre, et un de chaque côté pour les pénitents. Une fenêtre coulissante permettait au curé de fermer un compartiment pendant qu'il entendait la confession de l'autre côté. Une fille du type nerveux - on disait qu'elle était *r'sauteuse* - attendait son tour lorsque soudainement la fenêtre s'ouvrit de son côté. Elle échappa un "*Moses, tu m'as fait peur!*", à l'adresse du Père Babineau. Ceux qui n'avaient pas encore passé à confesse - la confession, ça voulait dire passer à confesse - ont du attendre un peu plus longtemps ce jour-là, histoire de permettre au Père Babineau de reprendre son sérieux.

À l'occasion de la Bénédiction du Saint-Sacrement, tous les dimanches après-midi, j'ai été témoin d'un autre de ces incidents où le Père Babineau avait été pris du fou rire. Pour les servants, la navette, le vaisseau qui contenait l'encens, c'était '*le coq*', baptisé ainsi à cause de sa forme. Le prêtre et les deux servants - un de chaque côté - étaient agenouillés au bas de l'autel. À un moment de la célébration, le célébrant ajoutait un peu d'encens à l'encensoir avant d'encenser le Saint-Sacrement exposé. Un certain dimanche, le bon Père Babineau eut à célébrer avec Arthur à Edmond à Flix comme servant et ce dernier ne savait pas de quoi le célébrant parlait lorsqu'il lui chuchotait de présenter la navette. Le Père Babineau répéta la demande au servant à sa gauche, toujours sans réaction, et à ce moment moi-même, le servant à la droite, me tournai vers Arthur et lui dit "*Amène le coq!*" Il n'en fallait pas plus...même l'ample et lourd vêtement sacerdotal ne pouvait camoufler le rire du bon père qui avait à peine repris son sérieux pour la bénédiction solennelle.

Le Père Babineau était à Rogersville pendant la Grande Dépression, et son état de pauvreté était égal à celui des paroissiens les moins fortunés. Il n'insistait pas sur le paiement de la dîme, et plusieurs chez ceux qui pouvaient la payer, profitaient un peu de la situation. J'ai souvenir d'un jour que papa était revenu du presbytère en nous ordonnant de charger sa camionnette de bois et de le livrer immédiatement au presbytère, où le Père Babineau et sa servante, en l'occurrence sa sœur Jutule (Gudule), emmitouflés dans tout ce qu'ils avaient de vêtements, grelottaient dans la cuisine, la seule pièce qu'ils essayaient de chauffer avec le poêle de cuisine.

En 1939, M^{gr} Melanson, évêque de Moncton vint à Rogersville nous annoncer officiellement que la paroisse ferait dorénavant partie de son diocèse. Jusqu'alors, nous étions du diocèse de Chatham devenu plus tard le diocèse de Bathurst. Ce doit être en cette occasion que je fus choisi pour porter la '*queue*' de l'évêque, cette traîne longue de quelques mètres qui faisait partie des vêtements sacerdotaux. M^{gr} Melanson, en costume d'apparat qu'il revêtait au presbytère, se rendait dehors en procession solennelle jusqu'à la porte centrale de l'église et je devais soulever cette traîne pour éviter qu'elle ne se salisse sur le sol. J'en avais à peu près deux mètres drapés sur les

épaules et en tenais une autre partie dans mes mains, à la façon du laboureur qui tient les manches de la charrue et se passe les cordeaux autour du cou. Le vent soufflait fort cette journée-là et c'est à peine si mes trente kilos suffisaient pour éviter que j'aie l'allure d'une queue de cerf-volant en arrière de l'évêque.

Quand j'entends la Sagouine dans le monologue de la vente des bancs d'église je ne peux faire autrement que de me rappeler la même pratique à Rogersville. Ce n'était pas aussi violent que ce que décrit Madame Maillet mais c'était quand même un encan présidé par le prêtre après la grande-messe une fois par année. '*Vendu à Jos Maillet pour deux piastres et demie*', et le plus ancien et débrouillard chez les enfants de chœur allait immédiatement collecter de l'acheteur. Habituellement, il n'y avait que très peu de bancs qui étaient ainsi mis en vente. Seulement ceux que le détenteur ne voulait plus ou ne pouvait simplement pas renouveler étaient mis à l'encan. Les paroisses n'avaient pas de comité de finances pour s'occuper de ces détails ou de toute autre question financière. Plusieurs familles n'avaient pas les moyens de se payer un banc - de toute façon, il n'y en avait pas en nombre suffisant - et le Père Noé Bourgeois, je crois, mit sagement fin à cette pratique. Par la suite pour remplacer ces revenus, il y eut pendant un certain temps deux quêtes le dimanche. Dans un cas, il s'agissait de ramasser dix sous de chaque personne adulte pour payer sa place. Cela avait au moins l'avantage d'éliminer des situations embarrassantes où des personnes étaient invitées par le propriétaire du banc à aller s'asseoir ailleurs... et très souvent à demeurer debout à l'arrière. Par un chaud dimanche alors que la porte de l'église avait été laissée ouverte, un chien s'avavançait lentement dans l'allée du côté et on entendit clairement une voix, '*Sors d'icitte, t'as pas ton dix cents!*' Il y eut aussi le cas d'un paroissien qui présentait toujours un billet de vingt dollars pour payer son banc et entendre le collecteur lui dire qu'il n'avait pas de change; le paroissien avait alors son banc gratuitement. Cela a fonctionné pour quelques dimanches, mais un matin le collecteur, sous les regards amusés de ses compagnons lui remit 19.90\$ en pièces de dix sous en lui disant, '*Gardes-en pour les prochains dimanches*'. Qu'aurait fait Jésus s'il était venu au monde en Acadie et qu'il lui eu été donné d'assister à une vente de bancs dans son temple!

Une fois l'an, une corvée était organisée et annoncée au prône. Il s'agissait du lavage du plancher de l'église. Je me souviens d'une année que j'avais participé à ce travail en faisant bouillir l'eau dans une grande marmite sur un feu entretenu dehors, entre l'église et la salle paroissiale. Nous étions quelques jeunes à maintenir le feu et charrier des seaux d'eau chaude pour les femmes qui, à genoux, et armées de leurs brosses à plancher s'évertuaient à enlever la crasse accumulée au cours des douze derniers mois. Ma mémoire me fait défaut, mais je crois que le plancher était de bois avant la transformation de l'église en 1955.

Avant le réaménagement complet de l'intérieur de l'église pendant le règne du Père Émile Gallant, il y avait un jubé le long des murs latéraux. On n'avait pas le droit d'y aller pour les offices parce que maman nous disait qu'on allait là pour s'amuser. C'est vrai que l'on pouvait observer tous les gestes des fidèles, mais il faut aussi reconnaître que la vue de l'autel dans les deux premières rangées de bancs du jubé était meilleure que celle que l'on pouvait avoir sur le parvis, assis derrière un chapeau; car à l'époque, aucune femme ne pouvait se présenter dans l'église sans avoir la tête recouverte, et certains de ces chapeaux devenaient des écrans pour les fidèles qui se trouvaient en arrière.

Nous avions cependant la permission d'aller au chœur de chant situé à l'arrière et à un niveau un peu supérieur à celui des jubés. L'orgue, je devrais dire l'harmonium, fonctionnait à l'aide d'un soufflet actionné par un levier de métal long d'à peu près un mètre. Un bénévole devait '*pomper l'orgue*' pendant que l'organiste jouait. Je me souviens d'une des premières fois que j'ai voulu faire ce travail. Agnès Cormier, la sœur de Richard, était au clavier et quand elle jouait je vous assure que le '*pompeur*' avait besoin de tous ses moyens. Dans mon cas, c'était nettement insuffisant et à peine commencé, sous le regard courroucé d'Agnès, j'avais du céder la place à plus fort que moi. Lorsque l'orgue électrique vint remplacer le vieil harmonium, et ce fut à l'occasion du réaménagement complet de l'intérieur de l'église, on a eu le plaisir d'un concert de musique religieuse donné par un ex-organiste de Notre-Dame de Paris. Eh, oui! Ce musicien, selon les dires d'un confrère Trappiste, avait abandonné la vie publique pour entrer chez les Trappistes et à cette époque-là il vivait à la Trappe de Rogersville.

Même si l'enseignement du catéchisme se faisait à l'école, les enfants devaient assister à '*l'école du catéchisme*' en pleines vacances d'été. Cela se passait dans la sacristie qui a été complètement changée avec la rénovation de l'église en 1955. Pendant deux semaines, comme pré requis à la Confirmation et à la Communion solennelle, nous devions suivre des cours de catéchisme qui nous étaient donnés par le prêtre. Dans une large mesure, cela se résumait à connaître par cœur les réponses aux questions contenues dans le *Petit Catéchisme*. Ernest Maillet pouvait réciter par cœur d'un trait toutes les questions et réponses en commençant par la dernière. Il faut dire qu'à l'école du village, les Filles de Jésus enseignaient le catéchisme à tous les étudiants et c'est là qu'Ernest l'avait appris par cœur. À cette époque il n'y avait pas de transport des élèves vers une école centrale et plusieurs écoles de rang existaient, de sorte que les jeunes des différents villages comme Shédiac Ridge, Pleasant Ridge, Young Ridge et les autres, ne se connaissaient à peu près pas. À l'école du catéchisme, tous ces jeunes se retrouvaient ensemble et chacun avait tendance à se tenir dans son groupe. Il en résultait des rivalités qui, parfois, tournaient à la chicane. Pour une seule fois dans ma vie, alors que deux groupes se chamaillaient, j'ai vu le Père Babineau sortir de ses gonds. Nous, les gars du village, on se croyait plus fin que ceux des Ridges, et je reconnais aujourd'hui qu'on devait être un peu moins qu'endurable.

Cette sagesse acquise au cours des années ne m'empêche pas cependant de prendre un malin plaisir à taquiner mon épouse en lui disant que le dimanche alors que tous attendaient que la cloche sonne avant d'entrer à l'église, on distinguait les enfants du village de ceux des Ridges parce que ces derniers ne pouvaient s'empêcher de courir à la *track* pour voir le train passer; ils en voyaient moins souvent que nous, les enfants blasés du village. Et de son côté, elle ne manque pas cependant de me rappeler que nous sommes trois de la famille à nous avoir trouvé un(e) conjoint(e) à la Pleasant Ridge.

J'ai aussi vaguement mémoire d'une bibliothèque qui était située dans la petite chapelle - la première église sur le site de l'église actuelle. Il y a eu au moins trois églises à Rogersville. La première qui était devenue cette chapelle après la construction de la seconde, qui elle, à la construction de l'église actuelle devint la grande chapelle et la sacristie qui existe encore aujourd'hui. Ces trois édifices n'étaient en fait que l'agrandissement de la petite chapelle. Si je ne me souviens de cette bibliothèque, je ne me rappelle pas avoir vu quelqu'un y emprunter des volumes. Récemment, j'ai eu l'occasion de monter dans le grenier du presbytère et j'y ai noté quelques boîtes de vieux volumes, très probablement des rescapés de cette bibliothèque.

Nous pouvons lire au registre de la paroisse en date du 11 septembre 1887 le compte rendu en anglais d'une visite de Confirmation par M^{gr} James Rogers et au cours de laquelle il donnait son approbation à la construction d'une plus grande église. M^{gr} Rogers ajoute qu'il a confirmé 144 enfants et adultes cette journée-là. Si l'église était alors cette structure que j'ai connue comme la chapelle, et je n'ai aucune raison de croire le contraire, j'ai de la difficulté à imaginer toutes ces personnes – il devait y avoir plus que les confirmés - entassées dans la chapelle. M^{gr} Rogers ne pouvait faire autre que d'approuver la construction d'une plus grande église.

Cette photo n'est pas insérée pour sa scène de hockey, mais pour illustrer un peu mieux la description des bâtisses entourant l'église, et l'église elle-même. Tout à fait à gauche on aperçoit un coin du presbytère. La petite structure près de la patinoire était le garage. Pendant le règne du Père Émile Gallant, elle avait été agrandie et le curé y avait aménagé son atelier de menuiserie.

Comme on le voit, l'église comprend trois édifices rattachés l'une à l'autre. Le plus petit des trois est disparu. Ce devait être la chapelle attenante à l'église au centre en 1887 quand M^{gr} Rogers autorisa la construction de l'édifice actuel. C'est dans cette petite chapelle que je me souviens avoir vu des volumes d'une bibliothèque. La dernière bâtisse à droite était l'école paroissiale rattachée au couvent des Filles de Jésus. Cette bâtisse cache la salle paroissiale. Le lecteur remarquera la hauteur des bandes de la patinoire; un simple madrier de quelques pouces.



Dans la photo reproduite ici de l'intérieur de l'église, on remarque en bas et à gauche la chaire où le curé montait pour prononcer l'homélie et faire les annonces. Étant donné qu'il n'y avait pas de micros à l'époque, il était nécessaire que le prêtre se rapproche le plus possible des fidèles afin d'être mieux entendu de tous. Chacun des bancs que l'on voit était la propriété d'une famille qui l'avait acquis lors d'un encan tenu dans l'église. Il en a été question précédemment. Notre famille en possédait deux, soit le premier en avant dans l'allée de gauche et un deuxième que la chaire cache dans cette photo. Je garde un vague souvenir que le décor fut changé vers la fin des années 30, début des années 40. Le nombre de statues fut réduit et l'intérieur repeint. Je me souviens que le peintre avait été Ned LeBlanc, un cousin de papa.



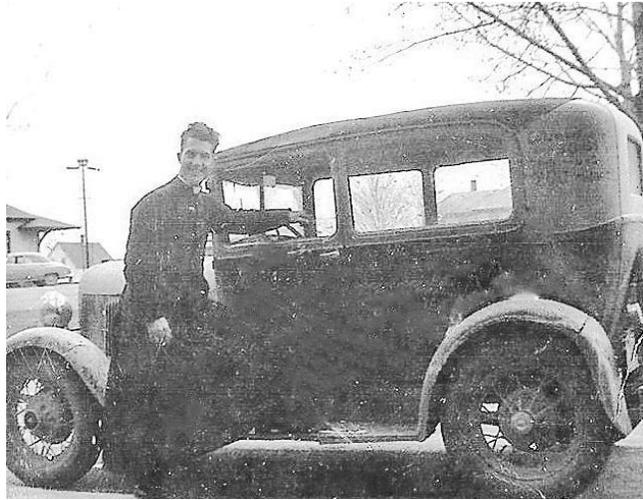
En 1954, le curé Émile Gallant convoqua une réunion de toute la paroisse pour discuter du renouvellement ou du remplacement de l'église actuelle. J'ignore de qui provenait l'estimation des coûts de réaménagement qui, selon le Père Gallant, seraient de soixante-quinze mille dollars. Quand j'ai voulu en savoir plus, Armand Richard (à Pierrot) qui favorisait nettement l'option renouvellement de l'édifice nous invita, nous les plus jeunes, à ne pas se mêler de cela. Je lui fis quand même remarquer que ce seront les jeunes qui auront finalement à payer la dette. Il était évident dès le début de la réunion que la majorité favorisait la réfection de l'intérieur de l'église plutôt que son

remplacement. Je mis le curé au défi de publier les coûts qui, je suggérai, seraient probablement le double de l'estimation. À l'époque, le curé était le seul à connaître l'état financier de la paroisse et aucun rapport annuel n'était fourni aux paroissiens. Les grands travaux furent entrepris en 1955 et l'on ne sut jamais combien ils avaient coûté. L'intérieur de l'église fut entièrement démoli, incluant les jubés qui ne seraient pas remplacés dans l'église rénovée. De nouveaux bancs seraient installés. Les travaux durèrent plusieurs mois, et pendant cette période l'étage supérieur de la salle paroissiale servait d'église. C'est dans cette salle que plusieurs mariages, dont le nôtre, furent célébrés.

Un peu hors sujet, puisque ceci ne concerne pas seulement Rogersville, les curés de paroisses, au moins dans notre diocèse, avaient le contrôle total des affaires économiques de la paroisse, et les paroissiens n'étaient nullement tenus au courant des états financiers. Les sommes contribuées dans les quêtes, les revenus des honoraires des messes, la distribution de ces honoraires entre la paroisse et le curé et plus tard les enfants de chœur, les dépenses d'entretien, les salaires versés, rien de tout cela n'était communiqué aux paroissiens. Cette situation existait aussi tard qu'au milieu des années 80. Après ma retraite, j'avais offert mes services au curé de notre paroisse pour le travail administratif au presbytère, incluant le comptage de la quête et l'émission des reçus aux fins d'impôt, et le regard qu'il m'adressa éliminait le besoin de me donner une réponse orale. Eut-il des pouvoirs d'excommunication, je me serais retrouvé hors de l'Église. Vers 1990, un nouveau curé accepta une offre semblable en plus de me nommer cosignataire des chèques de la paroisse, et il me disait qu'un confrère à qui il avait fait part de la situation l'avait sermonné pour son manque de jugement. Les paroisses du Nouveau-Brunswick étaient bien en retard des paroisses québécoises où existait le régime des marguilliers depuis belle lurette. À ma connaissance, seul le diocèse avait un conseil qui traitait des affaires économiques du diocèse pendant les années 60, et, à la demande du curé, j'avais eu l'occasion de participer activement à une présentation concernant la vente d'un terrain de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce. On avait préparé un plan de lotissement parce que nous voulions vendre les cinquante lots séparément afin de réaliser un plus grand profit. Le Père Clarence Léger, le grand argentier du diocèse et membre du comité diocésain refusait de l'approuver et il soutenait que les lots que nous propositions n'étaient pas assez grands même s'ils se conformaient aux exigences de la Ville. J'avais répliqué poliment que nous étions des jeunes familles qui ne pouvaient se payer le luxe dont jouissaient les curés qui occupaient un presbytère sur une acre de terrain gracieuseté des paroissiens. Notre plan avait finalement été accepté et après la réunion, M. MacLean du magasin d'objets de piété et membre du comité diocésain m'avait privément fait la remarque que le Père Clarence ne s'était jamais fait rabrouer de la sorte, et il m'en félicitait.

Les statues que l'on aperçoit dans la photo en page précédente et toutes les autres dans l'église étaient recouvertes d'un voile de couleur violette pendant la période du carême. Seules, celles du chemin de la croix avaient été découvertes pour les cérémonies du Vendredi Saint. Cela donnait un caractère un peu lugubre à l'église. Le Samedi Saint, dès que le Gloria in excelsis Deo était entonné, et que les cloches que l'on n'avait pas entendues pendant la Semaine Sainte se mettaient de nouveau à résonner, les enfants de chœur s'affairaient à enlever à l'aide de longues perches de bambou ces voiles partout dans l'église. Et c'est à qui de nous reviendrait l'honneur d'utiliser la très longue perche nécessaire pour ces statues dans les niches au-dessus et aux côtés de l'autel. On réalisait alors que le carême, et surtout le jeûne pris très au sérieux qui l'accompagnait, était terminé.

Il y eut beaucoup de vicaires à se succéder à Rogersville. Il y en eut des très sévères, surtout avec les enfants de chœur, et des moins sévères. Il y eut un Père Martin, originaire du Madawaska, qui ne ménageait pas les taloches si on avait le malheur de parler ou sourire pendant les cérémonies, et plusieurs enfants de chœur abandonnèrent pour cette raison. À l'été de 1950, le Père Yvon Bourgeois fut nommé à ce poste et devint rapidement l'ami de tous les jeunes de la paroisse. Le premier jour de son arrivée à Rogersville il s'était présenté au terrain de baseball où l'équipe avait une pratique, vêtu de jeans et d'un t-shirt. J'étais le seul à le connaître, l'ayant rencontré au collège où son frère était mon voisin de pupitre dans la salle d'étude. Quand je le présentai aux autres comme le nouveau vicaire, il fut immédiatement accueilli comme un de la gang. Son habillement y était certainement pour quelque chose dans cette réception, car on voyait rarement le prêtre sans le col romain et la soutane. Tôt après son arrivée dans la paroisse, il avait acheté d'un jeune paroissien un Ford Model T. C'était un véhicule commode pour rouler sur les routes enneigées, souvent vaseuses afin de se rendre aux églises de Marcelville et Rosaireville. Le propriétaire qui le lui avait vendu avait peinturé sur l'arrière *'Lady don't laugh, your daughter may be in here'* et voulait l'enlever, mais le Père Bourgeois avait refusé. Il avait aussi gardé l'inscription *'escape hatch'* peinte sur une porte.



À son départ en 1952, on voulut le fêter. Il avait été invité chez Fidèle Thibodeau pour une soirée spéciale qui rassemblait une vingtaine de jeunes du village. Comme il était la coutume, au départ d'un prêtre une adresse lui était lue publiquement. On ne voulut pas déroger à cette pratique même s'il s'agissait d'une réception dans une maison privée et non à l'église, et la tâche de composer l'adresse me fut confiée. Ces adresses toujours très ronflantes et élogieuses étaient normalement lues au terme de la dernière messe dominicale du prêtre avant son départ de la paroisse. Elles, du moins celles que j'avais entendues dans le passé débutaient toujours par ces mots: *'À notre cher et vénéré ...'* On voulait bien la nôtre élogieuse, mais pas ronflante. Je me souviens des premiers mots : *'À notre cher et vénéré (un court moment de silence) P'tit Père Bourgeois'*. (On l'appelait le petit Père Bourgeois pour le distinguer du Père Noé Bourgeois qui avait été curé de 1942 à 1948). À partir de ce moment un peu plus intime et léger que celui créé par l'adresse que lui avaient lue les paroissiens à la messe du dimanche précédent, on lui rappelait ces moments qui en avaient fait l'ami des jeunes. Ses mitaines de laine détrempees lors d'un arrosage de la patinoire, sa participation à nos soirées de patinage, aux parties de hockey, tout y fut inclus. La soirée se terminait par un fricot. Nous étions tous à table depuis un bon moment quand Fidèle vanta le fricot et en demanda une seconde fois. J'étais assis près du Père Bourgeois, et lui avait dit à l'oreille, *'Il a bien droit à une deuxième assiettée; c'est une de ses poules qu'on mange et il ne l'apprendra que demain'*. Le Père Yvon eut d'abord une expression de stupéfaction avant d'éclater de son rire communicatif qu'on lui connaissait. En fait, la poule avait été contribué par deux filles de Fidèle, les patates du jardin d'un autre paroissien, et de même pour les carottes. J'avais ajouté en riant que l'on n'était pas assez riche pour lui acheter un cadeau de départ et payer les frais d'un lunch, et on avait choisi le premier. Je ne me souviens aucunement du cadeau de départ qu'on lui avait présenté.

Revenons à Rogersville. Devant l'église, entre la rue et la voie ferrée, avait été érigé un monument à la mémoire des paroissiens tués au cours de la Seconde Guerre mondiale. Ce cénotaphe a été depuis déménagé sur le terrain voisin de l'église. Je suppose qu'il a été déplacé en raison de l'espace limité devant l'église pour y tenir des cérémonies commémoratives. Dans cette photo, on aperçoit Edmond Robichaud, qui lors d'une toute première cérémonie d'après-guerre déposait une couronne à la mémoire de son frère David, tué au combat le 10 août 1944. Il était le fils de Luc et Marie-Rose Robichaud de Val St-Patrice.



30 – Couvent des Filles-de-Jésus - École

Dans ce qui est aujourd'hui le stationnement de l'église et de la salle communautaire, il y avait le couvent des Filles de Jésus et l'école du village qui y était rattachée. Il y avait quatre salles de classe sur deux planchers pour accommoder les élèves de la première à la neuvième année. Je crois me rappeler que nous étions cent cinq enfants à fréquenter cette école en 1943-44 et nous étions seulement quatre en neuvième année. Les religieuses avaient aussi accepté d'enseigner bénévolement certaines matières de la dixième année à une élève de Shédiac Ridge qui avait très bien réussi en neuvième, mais dont les parents ne pouvaient payer pour l'envoyer poursuivre ses études ailleurs. C'était avant l'École Gérard-Raymond et l'École Assomption des Frères de l'Instruction Chrétienne plus tard aménagée dans ce qui est devenu par la suite le salon mortuaire de la paroisse, aujourd'hui disparu.

À cette époque-là, il n'y avait pas d'école secondaire; on ne savait même pas ce que c'était. On savait seulement qu'il existait des *High Schools* dans les villes. Même Moncton, avec sa forte population acadienne, n'avait pas d'école secondaire pour les enfants francophones. Les collèges classiques de Bathurst et St-Joseph revêtaient ainsi une importance capitale pour la survie des Acadiens. Combien de carrières possibles perdues parce que la plupart des jeunes de Rogersville ne pouvaient financer les coûts associés à un séjour de six ou sept années pensionnaires dans un collège! Si un jeune affichait des sentiments de piété extraordinaire, il pouvait peut-être espérer une aide financière du curé ou d'une autre âme charitable, avec l'espoir qu'il se ferait prêtre, mais pour la grande majorité ce n'était malheureusement pas le cas. Il est certain aussi que les parents qui n'avaient eux-mêmes trop souvent que peu d'instruction ne sentaient pas le besoin de pousser plus loin leurs enfants qui eux avaient appris les rudiments de la lecture et de l'arithmétique. Avaient-ils besoin de plus pour travailler la terre et en forêt! C'était l'attitude de bien des parents.

L'administration de l'école relevait de commissaires locaux. C'était avant l'époque de l'égalité des chances, ce pour quoi les Acadiens doivent une fière chandelle à l'ex-premier ministre Louis Robichaud que j'avais eu le plaisir de côtoyer alors qu'il était étudiant au Collège de Bathurst. Car avant que le P'tit Louis ne devienne premier ministre, la qualité de l'éducation dépendait de la capacité des villages de payer les services de professeurs qualifiés. Il n'était pas rare de voir des enseignants et enseignantes munis de licences locales émises par la Province, n'ayant qu'une huitième année et qui tentaient d'enseigner les niveaux un à huit à une trentaine d'élèves à la fois, dans une école d'une classe, où il y avait toujours un ou deux clowns pour que la discipline en classe devienne parfois totalement absente. Je me souviens en particulier d'une année où, à la séance de fin d'année, le président de la commission scolaire avait remis à une institutrice la totalité du salaire qui lui était dû. Elle avait remercié les parents présents en ajoutant que même si elle avait plusieurs années d'enseignement, c'était la première fois que cela lui arrivait. Pas de

quoi pour encourager les élèves présents à se lancer dans l'enseignement! Beaucoup des enseignantes étaient des religieuses, mais elles n'étaient pas toutes des enseignantes qualifiées. Il en résultait que les congrégations religieuses fournissaient les services de leurs membres les mieux qualifiés et qui commandaient ainsi de meilleurs salaires aux commissions scolaires les mieux nanties au détriment des commissions scolaires les plus pauvres. Malgré cela, les écoles opérées par les congrégations religieuses dans les villages acadiens étaient nettement supérieures aux écoles publiques.

La discipline à l'école était assurée de deux façons; il y avait la retenue et il y avait la *strappe*. J'ai goûté à la première dès ma première année d'école. Je m'étais aventuré à l'autre bout du village, territoire qui nous était défendu par maman, et j'étais arrivé à la maison avec quelques heures de retard, non sans avoir causé un désarroi à mes parents qui me cherchaient. Ma punition, établie par maman et la mère supérieure et principale de l'école, fut de rester après la classe pendant le reste de l'année scolaire. Au lieu de sortir plus tôt, je devais attendre les '*grands*'. Cette punition s'avéra un bienfait puisque la dernière heure se passait à suivre l'enseignement d'un niveau supérieur. Je me souviens aussi d'une retenue particulière qui avait duré quelques jours. En guise de préparation à la séance de fin d'année, on devait apprendre une chanson dans laquelle les mots '*j'aime mon école*' revenaient souvent. Quelques-uns des garçons se mirent en tête qu'ils ne chanteraient pas ces mots parce que les religieuses leur avaient toujours enseigné de ne pas mentir. Il fallait bien une excuse! La confrontation se poursuivit pendant quelques jours et tous les garçons - que nous croyions ou non à la démarche, nous demeurions solidaires - devaient rester après la classe. Pendant que la maîtresse faisait la surveillance du départ des autres élèves, les plus braves passaient par une fenêtre, sautaient sur le toit d'un tambour et disparaissaient dans le décor avant que la responsable ne revienne. Je ne me souviens pas comment le tout s'est terminé et si on a finalement chanté, '*J'aime mon école*'.

Le supplice de la *strappe* était administré par la mère supérieure, et à mes débuts à l'école la Mère Maria occupait ce poste. Elle avait la réputation d'être très sévère et on en avait tous un peu peur. Cette *strappe*, large d'environ deux pouces, était faite d'un bout de courroie de moulin. Je ne me souviens pas tellement avoir été témoin de son utilisation, sauf en une occasion où la victime était un Cameron. La mère Maria ne lui retenait pas le bras et lorsqu'elle voulu abattre la *strappe* sur sa main, il retira rapidement son bras de sorte que ce fut la révérende qui se donna elle-même un coup de *strappe* sur la cuisse, dois-je ajouter au plaisir des spectateurs, mais au grand regret du coupable.

31 – Salle paroissiale

Vers la fin des années 1940, on rattacha l'école des F.I.C. à la salle paroissiale À la construction de cette salle, bien avant mon temps, et jusqu'à ce qu'elle subisse des changements majeurs, l'accès principal donnait sur la rue et en entrant, à gauche, il y avait un grand escalier large le long du mur avant de la bâtisse. Cet escalier débouchait à l'étage supérieur à l'arrière de la grande salle aménagée pour des spectacles avec une scène surélevée à l'avant et un lourd rideau de toile - je ne me souviens plus du dessin qui l'ornait - actionné par des cordes reliées à un rouleau de bois et une manivelle située en coulisse. J'ai dit lourd pour expliquer le fait qu'à l'occasion le préposé à la manivelle ne réussissait pas à la contrôler et le rideau s'écrasait avec fracas sur l'avant-scène. Cette manivelle pouvait présenter presque autant de danger que celles de même forme qui étaient autrefois nécessaires pour faire démarrer les premières automobiles. Quelques fois, pendant l'été, nous recevions la visite de troupes de comédiens de Montréal. Qui, de ma génération, ne se souvient pas de Tizounne et de Manda! À l'époque, il n'y avait pas de télévision et l'annonce d'une

‘séance’ par Tizoune était toujours accueillie avec joie. De temps à autre, on pouvait assister à des soirées de musique présentées par des talents locaux.

Je me souviens d’une présentation qu’avait donnée la famille Baillargeon qui faisait des tournées pour faire la démonstration de leur force physique. À un moment dans leur spectacle un des frères demandait si quelqu’un dans la salle pouvait retirer d’une boîte (un cube) de bois carrée un poids sous forme de boule. Il n’y avait pas suffisamment d’espace pour placer les mains sous la boule, et pour réussir, il fallait exercer beaucoup de pression avec les deux mains tout en soulevant le poids. Des spectateurs encouragèrent oncle Bélonie Caissie à relever le défi. Aux encouragements de l’assistance, et sous les regards amusés des Baillargeon, Bélonie monta sur scène et, non sans peine, réussit l’exploit, ce qui, selon les Baillargeon, n’arrivait que très rarement au cours de leurs spectacles. Je me souviens aussi de ce spectacle parce qu’un des Baillargeon soulevait une plateforme sur laquelle de douze à quinze hommes étaient montés. Avant de tenter l’exploit, on avait invité une dernière personne à prendre place sur un coin libre de la plate-forme et j’avais été désigné pour y monter.

Étant le seul local assez grand pour accommoder élèves et parents, la salle servait aussi aux séances de fin d’année de l’école du couvent. La première fois que j’ai figuré dans ces séances, je n’allais pas encore à l’école. La séance de fin d’année présentait toujours un numéro de marche rythmée (le *drill* pour employer le terme qu’on utilisait pour décrire cette marche). Seulement les garçons portant chacun un petit drapeau y participaient, et le nombre de participants devait être pair. Or la première fois que j’y ai participé en 1934, c’est qu’il manquait quelqu’un pour marcher de pair avec Raymond Berger, et la religieuse responsable du numéro demanda à maman de fournir mes services, autrement Raymond devrait être laissé de côté. Quand on m’a demandé, je ne voulais pas y aller, mais je n’ai pu refuser l’offre d’une banane pour moi seul si j’y allais. Aujourd’hui, un jeu électronique ne serait probablement pas suffisant.

Juste en face de l’entrée principale de cette salle paroissiale, au pied du grand escalier, une porte donnait accès à une salle du rez-de-chaussée de moitié la grandeur de celle de spectacle. Elle était utilisée pour les parties de cartes, surtout le whist très populaire à l’époque, et aussi le bingo, une activité qui, pour un temps, fut condamnée par le clergé du diocèse. Je me souviens d’une année pendant laquelle, avec le concours du p’tit Père Yvon Bourgeois un groupe de jeunes adultes, Ulysse Bérubé, Ernest à Gustin Gallant, Moïse Arseneau, et j’oublie les autres, avaient organisé une salle pour les adolescents qui, autrement, n’avaient aucun lieu de rassemblement. Nous avions quelques tables de ping-pong, des tables pour les amateurs de cartes, des jeux de société, et tout était disponible gratuitement aux adolescents qui s’y présentaient. Malgré que nous exerçons un contrôle rigide des activités du centre, il se trouva quelques paroissiens adultes pour se plaindre que le premier usage de cette salle devait être la partie de cartes hebdomadaire que notre activité, selon certaines dames, dérangeait, ce que le curé de l’époque ne voulut pas contester. Les jeunes qui s’occupaient de la salle en avaient déjà assez de sacrifier plusieurs soirs par semaines à cette activité sans subir en plus les tracasseries de ces paroissiennes et fermèrent le centre.

Le whist était à l’époque le jeu de cartes le plus populaire et, chaque dimanche soir, rassemblait assez de multiples de quatre joueurs pour occuper une vingtaine de tables. Si ma mémoire ne fait pas défaut, le couple perdant de la partie demeurait à cette table, alors que les deux gagnants passaient à la table voisine, et tous changeaient de partenaires sauf à la table d’honneur où les gagnants demeuraient à cette table et demeuraient partenaires aussi longtemps qu’ils n’avaient pas subi la défaite. Le joueur qui avait accumulé le plus de points en fin de soirée remportait un

prix. Il y avait de ces vieux joueurs qui prenaient la partie très au sérieux et ne cachait pas toujours leur déplaisir quand un partenaire jouait la mauvaise carte. J'ai souvenir d'un soir en particulier; dès la toute première partie, Léo Babineau et moi-même étions opposés à deux joueurs d'expérience qui acceptaient à reculant de jouer contre deux jeunes débutants. Le sort voulut que je sois désigné donneur de cartes, et en les distribuant je fis une erreur. La règle voulait que dans un cas semblable, l'un du couple opposé recommence. Or, l'un des vieux joueurs me retourna le paquet et d'un ton bourru me dit de reprendre la distribution des cartes. C'est ce que je fis et cette fois, je m'assurai que les cartes le soient correctement. Cette deuxième distribution de cartes avait nettement favorisé Léo et moi-même et il en résulta un '*skunk*'. Avec ce besoin de faire deux distributions des cartes, on avait pris du retard sur les autres tablées, et tous les autres joueurs observaient notre table de sorte que ce '*skunk*' ne passa pas inaperçu. Il s'ensuivit les taquineries habituelles. L'un des perdants, Colas Johnson si je ne m'abuse, était tellement fâché de s'être fait avoir par deux jeunes qu'il quitta la salle et refusa de poursuivre la soirée de cartes. Son absence causa l'élimination d'une table et finalement Léo et moi-même en subîmes les conséquences, ayant été ainsi forcés d'abandonner la compétition de cette soirée.

La deuxième salle du rez-de-chaussée, en arrière de la salle de cartes, servait souvent de salle de cinéma. On y présentait, deux fois le samedi, des films français quand on pouvait s'en procurer, et autrement des films américains. France Richard fut l'opérateur de la machine pendant plusieurs années jusqu'à ce que je prenne la relève. Je me souviendrai toujours d'un film en particulier pendant l'époque de France. Malgré que le prix d'entrée ne fût que de dix cents, il y avait toujours quelqu'un qui réussissait à s'introduire dans la salle sans payer et qui se tapissait près de la porte. Ce soir-là, il y avait un film policier et la première image à l'écran était celle d'un revolver pointé vers les spectateurs. L'image avait d'abord apparu au centre de l'écran comme un point seulement, mais graduellement avait grandi au point de couvrir tout l'écran. Or, ce jour-là, il y avait un jeune qui avait souvent réussi à entrer sans payer, et cette fois il était assis au centre de la première rangée. Quand l'ouverture du canon du revolver pris des proportions gigantesques et qu'on pouvait même apercevoir la balle au fond du canon, le jeune, pris de peur, s'écria '*Tue-moi pas; à soir j'ai payé!*' et se sauva vers l'arrière de la salle dans un éclat de rire général.

Les films présentés étaient strictement choisis pour leur contenu entièrement inoffensif. L'opérateur passait la commande, mais devait auparavant faire approuver ses choix par le curé. Je me souviens un certain jour avoir inclus un film intitulé '*Skirts Ahoy*' sur ma liste. Je l'avais vu ailleurs et c'était un film musical qui aujourd'hui, ne ferait même pas rougir la mère supérieure du couvent. Mais le titre était suffisant pour que le curé l'enlève de ma commande. Quand j'étais au collège de Bathurst, on nous présentait aussi des films de temps en temps. À l'une de ces présentations, le Père Thomas se tenait près de l'appareil et quand une scène de baiser se présentait, il plaçait son chapeau devant le faisceau lumineux pour nous éviter le scandale. Le résultat c'est qu'on imaginait pire que ce qu'on aurait vu sur l'écran.

Ces deux salles que je viens de décrire devenaient les salles à manger pour les repas paroissiaux, particulièrement pour ceux qui étaient préparés à l'occasion du pique-nique et de la Fête de l'Assomption. Une cuisine permanente était aménagée dans un local attenant à la salle de cinéma, et pendant la semaine qui précédait la Fête, cette cuisine, maintenant disparue, bourdonnait d'activités. Il fallait préparer des tonnes de légumes et de nombreux desserts.

Je reviendrai sur le pique-nique et ses repas plus tard, mais je voudrais vous raconter maintenant le souvenir d'une année où cette activité avait pris place en même temps que nous faisions l'excavation du puisard pour le local et l'école des F.I.C. qui étaient en voie de construction. Ce travail se faisait au pique et à la pelle. Ernest à Gustin Gallant et moi-même étions affectés au transport par brouette de la terre qui sortait du puisard et que nous allions étendre sur le terrain maintenant occupé par le Club de l'Âge d'Or. Entre deux brouettées, nous avions subtilisé, pour ne pas dire volé, une des tartes aux bleuets que Charles Daigle, le meilleur cuisinier de tartes de la paroisse, avait mises à refroidir près de la fenêtre. Nous allions la manger plus tard. À notre retour d'une livraison de terre, nous avons aperçu John à Manuel au fond du puisard qui se dépêchait de manger notre tarte. On a seulement eu le plaisir de lui beurrer complètement le visage de ce qui restait des bleuets pour ensuite aller chercher Charles pour lui désigner le voleur d'une de ses nombreuses tartes. Charles nous connaissait assez bien pour savoir qui étaient les véritables coupables.

L'école des Frères demeura en service quelques années avant d'être remplacée, tout comme l'école Gérard-Raymond, par l'école Boisvert lorsque l'éducation devint la responsabilité des nouvelles commissions scolaires créées au cours du mandat de Louis Robichaud à titre de Premier ministre du Nouveau-Brunswick. Suite à la fermeture de l'école, les deux salles de classe au rez-de-chaussée furent mises à la disposition des opérateurs de salons funéraires dans la région. Avant cela, le défunt était veillé à la maison. Ce fut le cas de papa et maman et de bien d'autres. Et contrairement à ce qui se passe aujourd'hui alors que les visites au salon funéraire ne durent que quelques heures, à cette époque la veillée était constante et durait au moins deux jours. La parenté et les voisins se relayaient auprès de la dépouille mortelle continuellement pendant les quarante-huit heures ou à peu près que durait cette veillée. J'ai plusieurs de ces veillées en mémoire, et je me rappelle souvent d'une en particulier. Un ami d'école, Ernest Maillet – j'y ai référé en parlant de l'école du catéchisme – était décédé accidentellement en 1943, à 15 ans, lors du versement d'un camion dans le ruisseau qui coupe la route de Pleasant Ridge au pont de la Tannerie. Plusieurs de ses amis avaient passé la nuit à veiller chez ses parents pour permettre à ceux-ci de se reposer, et je me souviens que Firmin O'Brien, beaucoup plus âgé que nous tous, était demeuré avec nous toute la nuit. Aujourd'hui, le chauffeur du camion qui était du même âge que la victime, et nous, ses amis, serions encadrés par des psychologues et autres professionnels, résultant possiblement dans un plus grand traumatisme que nous vécurent accompagnés seulement de Firmin O'Brien.

En arrière de la salle paroissiale, toujours sur le terrain de la paroisse, il y avait les '*petites granges*'. Il s'agissait de petites structures de bois aménagées par certains paroissiens à leurs frais pour fournir un abri à leurs chevaux pendant qu'ils assistaient à la messe. C'était l'époque encore où le transport par cheval était pour certains le seul disponible, et plusieurs fermiers des alentours utilisaient ce moyen pour se rendre à la messe le dimanche. Presque, sinon toutes ces petites granges furent détruites dans les années quarante après l'arrivée du transport par automobiles et par camions. Aujourd'hui, on s'assure que la ceinture de sécurité est solidement attachée, que le bébé est retenu dans un siège spécial. Autrefois, les hommes, femmes et enfants s'entassaient, très souvent debout pour faire plus de place, sur le lit d'un camion qui avait servi au transport du bois pendant la semaine, et sur lequel on avait placé le minimum de protection - une rambarde de planche autour de la boîte - afin de se rendre à l'église pour la messe du dimanche. Et les routes sur lesquelles ces personnes voyageaient dans ce camion n'étaient pas asphaltées. C'était dans un nuage de poussière que ces gens se déplaçaient. Certains de ces transporteurs ajoutaient quelques chaises de bois en arrière pour les personnes plus âgées. Mais il fallait une bien meilleure excuse que ce manque de confort pour ne pas assister à la messe du dimanche et des jours fériés, même

celles du premier vendredi du mois.

32 – Francis Lavoie

La première maison assez imposante au nord de la salle paroissiale était celle de Francis Lavoie. Il n'était pas originaire de Rogersville - il me semble avoir entendu dire qu'il était de la région de Montmagny au Québec -, et j'ignore les raisons qui l'ont attiré à Rogersville. Selon son certificat de décès en 1947, déposé aux archives du Nouveau-Brunswick, il était né au Québec, était marchand et son épouse était du Madawaska. Je n'ai aucun souvenir qu'il y a eu un commerce dans cette bâtisse. Cette maison est devenue par la suite la résidence de Jos à Marie Chiasson.

33 – Salle de cinéma Gérard Gallant

Nous voici rendus à la salle de cinéma de Gérard Gallant que j'ai mentionnée à plusieurs reprises déjà. Gérard à Pierre Gallant avait épousé une veuve Roach d'Acadieville, dont les enfants étaient bien connus au village. La famille demeurait à l'étage supérieur de cet édifice. J'ignore ce qu'il était avant de devenir la salle de cinéma. Un fils, Eddie Roach était connu pour son habilité à siffler les airs de musique populaire de l'époque. Il sifflait continuellement et on l'entendait ses airs d'un bout à l'autre du village quand il était quelque part sur le trottoir. Bien des années plus tard, il était devenu développeur et propriétaire d'appartements de location à Dieppe et une de ses locataires me disait qu'il n'avait pas perdu l'habitude de siffler à journée longue. Son frère Joseph, un confrère de collège, est devenu professeur de droit à l'Université d'Ottawa et y enseigna pendant de nombreuses années. Un autre frère Arnel fut beaucoup impliqué dans l'organisation de la première brigade d'incendie.

34 – Antoine Barrieau

Antoine Barrieau souffrait d'une infirmité (bossu) et exploitait un petit commerce surtout des friandises. Je me souviens très bien de son rôle de commissaire d'école, car c'était de lui que provenait l'autorisation de donner congé aux élèves, habituellement pour un bris de fournaise, et parfois parce que quelque clown avait versé un liquide pas très propre sur la fournaise très chaude et la senteur nauséabonde dans les classes devenait insupportable. Fait à signaler, Antoine était célibataire et sans enfant alors qu'il était président de la commission scolaire. Il est décédé en 1941, et la maison et le commerce furent vendus. Le nouveau propriétaire dont j'ai oublié le nom ajouta une table de billard (*snooker*). Je me souviens que cet autre propriétaire était le grand-père d'un joueur de hockey de Moncton, qui avait été remercié par les Citadelles de Québec pour des raisons de santé; il avait un problème cardiaque. Mais il n'acceptait pas que cette condition ne l'empêche de jouer à l'occasion et c'était tout un joueur. Un certain dimanche, alors qu'il était en visite chez son grand-père, nous accueillions l'équipe de St-Louis, et ce joueur était au centre d'une ligne composée du Père Yvon Bourgeois et de moi-même. Je me souviens de la partie parce que, pour une rare fois, on avait pris la mesure de cette autre équipe par le score de 9-3 et notre ligne avait récolté tous les buts. Définitivement l'un de mes meilleurs souvenirs de hockey.

35 – Magasin John LeBlanc/Salle de la Légion

À la suite d'Antoine Barrieau il y avait le magasin de John LeBlanc (né 1858 Richibouctou-Village, décédé 1952 Rogersville). Je ne me souviens pas trop du genre de commerce, mais il ne s'agissait pas d'un magasin général. C'était plutôt une quincaillerie. J'ai un vague souvenir d'une vitrine donnant sur la rue, et derrière laquelle étaient étalés des harnais pour chevaux. La bâtisse était quelque peu délabrée quand la Légion s'en porta acquéreur vers la fin des années quarante pour construire leur salle sur ce même site. Les activités de la Légion à ses débuts étaient financées en partie par l'opération d'une autre salle de cinéma, et celle-là demeura populaire plus longtemps que les deux autres, soit celle de Gérard Gallant et celle de la salle paroissiale. À cause de son caractère un peu spécial, la présentation de films à la salle paroissiale continua cependant, et même pendant un certain temps, pris un peu d'expansion alors que les films étaient aussi montrés surtout à Rosaireville et parfois à la Collette en fin de semaine. Fred Cameron était le responsable des spectacles et des films à la salle de la Légion, et je m'occupais des présentations à Rosaireville et Collette.

36 – John LeBlanc/Arsène Chiasson

La résidence de John LeBlanc était voisine de son magasin, et je me souviens mieux de l'époque où elle fut la propriété de son gendre Arsène Chiasson qui continua l'opération d'un petit commerce. Une partie du rez-de-chaussée fut louée pour un certain temps au docteur Egbert Daigle qui y avait son bureau et salle d'examen. Le docteur Daigle pratiqua ainsi son art pendant près d'une année avant de retourner aux études pour se spécialiser en anesthésiologie. Sauf erreur, il fut le dernier médecin résident de Rogersville.

37 – Léon Thibodeau

Voisin des LeBlanc/Chiasson c'était la résidence de Léon Thibodeau. Léon était membre de la police provinciale à l'époque et est décédé en 1941 à 38 ans seulement. Il y avait sept enfants dans la famille et ils étaient de bons ami(e)s de notre groupe de jeunes. Comme bien d'autres, ils ont tous dû partir de Rogersville pour se trouver de l'emploi, et jusqu'à son décès à 112 ans en 2014, Flora était la seule qui demeurait encore au village. C'est dans cette bâtisse que la première centrale téléphonique s'installa. Les standardistes étaient Madame Thibodeau et Madame Dominique Doiron. La technologie était loin de ce que l'on connaît aujourd'hui et tous les appels devaient passer par la standardiste.

Avant l'arrivée de la New Brunswick Telephone Company, il y avait un service téléphonique, propriété de Léonard Barrieau d'Acadieville. Je sais que nous avions ce service chez nous, mais j'ignore qui étaient les autres abonnés à Rogersville, s'il y en avait. Il vint un moment où ce service laissait beaucoup à désirer. Il arrivait qu'on ne pût pas atteindre les personnes au bout de la ligne et on disait alors qu'il fallait téléphoner à un poste plus rapproché pour s'assurer que leur barrière était fermée. Les poteaux de lignes manquaient parfois et la ligne filait le long des clôtures. Je me souviens d'un appel en particulier lorsque NB Tel négocia l'achat du permis d'exploitation de Léonard Barrieau. Nous avions les deux services et les appareils étaient installés l'un à côté de l'autre. De Saint-Jean, on avait téléphoné chez nous, nous avions alors communiqué avec monsieur Barrieau et ensuite appliqué le récepteur d'un téléphone sur l'émetteur de l'autre afin que les deux puissent se parler. De la haute technologie!

38 – Pat (à John) LeBlanc

Cet édifice suivant était celui de Pat à John LeBlanc, marié à une fille de Francis Lavoie. La résidence occupait l'étage supérieur et le magasin était au rez-de-chaussée. Entre autres choses il vendait des robes. Je taquine parfois mon épouse en lui disant que les femmes de Rogersville pouvaient alors se trouver une robe dans le stock très limité de ce magasin, et, aujourd'hui, elles ont de la difficulté à en trouver à leur goût dans les nombreux magasins de Place Champlain. Ce qui prouve qu'il est parfois plus facile de magasiner et de faire un choix quand ils sont moins nombreux. Chez Pat avait un fils adoptif Bruno Pineau. À l'automne de 1960, deux hommes du village qui étaient allés à la chasse n'étaient pas revenus comme prévu en fin de journée. La police fut alertée et des recherches s'organisèrent en début de soirée. Bruno était du groupe des chercheurs. Il aurait suggéré à l'officier de la GRC de demeurer sur la route et de ne pas s'aventurer en forêt de crainte qu'il ne s'égaré lui aussi. Moins d'une heure plus tard, Bruno était sorti de la forêt avec les deux chasseurs perdus.

39 – David Arseneau

Le voisin de Pat LeBlanc était David Arseneau. Il s'agissait d'une autre bâtisse qui servait à des fins commerciales et résidentielles. La partie avant servait de comptoir-lunch et de dépanneur. Dans la cuisine de la résidence, David, un très bon cuisinier préparait ses sandwiches et surtout de très bonnes tartes aux pommes. Dans nos marches en soirées le long du village, on s'y arrêtaient souvent pour en déguster une pointe. Cette activité de la marche était très populaire en été et on pouvait enfile le trottoir d'un bout à l'autre plusieurs fois au cours de la soirée. Cette maison fut ensuite achetée par Anna et Ida à Alphée Arseneau. L'une opérait un salon de coiffure et l'autre continua le commerce de restaurant avant que ses deux sœurs ne déménagent dans la résidence de Richard Cormier, résidence qui avait été acquise par leur frère Gérald et son épouse Bernadette.

40 – Ben (à Francis) Lavoie

Sans être avocat, Ben remplissait les fonctions de Juge de Paix, préparait des documents de ventes et d'achats de terrains, rédigeait les descriptions des bornes de terrains, etc. Ses services étaient aussi beaucoup sollicités pour la rédaction de demandes formelles pour services gouvernementaux et pour remplir des formulaires pour la majorité des gens qui ne pouvait le faire eux-mêmes. Pendant un certain temps, il fut autorisé à recevoir les demandes pour l'Assurance chômage afin d'éviter que les prestataires aient à se rendre à Newcastle pour présenter leurs requêtes. On retrouve souvent sa signature à titre de Sous-registraire sur les formulaires enregistrés à l'état civil pour la région de Rogersville. Ben, même trempé, ne pesait pas plus de cent livres, mais il jouait encore au hockey avec les jeunes alors qu'il approchait la soixantaine. Il s'était présenté à une élection provinciale sous la bannière du parti conservateur contre le populaire député Willie Gallant. Je ne me souviens pas de l'enjeu politique qui m'avait amené à contribuer à la campagne de Ben, et j'avais préparé au moins un de ses discours de campagne. Je me souviens que Ben n'avait pas été élu dans le comté, cela aurait été toute une surprise, mais, si ma mémoire ne fait pas défaut, il avait quand même enregistré une victoire dans le bureau de scrutin du village.

41 – Alex Aubé

Cette maison était occupée par Alex Aubé, un cheminot qui était arrivé de la région de Bathurst au cours de la décennie 40 si ma mémoire ne fait pas défaut. Avant la famille Aubé on y retrouvait Onézime Wedge (Aucoin). Il s'agit du même Aucoin dont on retrouve la veuve dans la maison voisine du Restaurant Santorine. Onézime était décédé en 1945. Les enfants de la famille Aubé sont nés dans la région de Beresford. Cette maison et celle de Ben Lavoie cédèrent éventuellement leur place à un magasin coopératif agrandi, avant que celui-ci ne soit reconstruit sur son site actuel du côté sud du village.

43 – Terrain de baseball

En face de la route qui mène à la Pleasant Ridge, il y avait Cyrille Ouellet (N° 42) et en arrière de la maison un grand terrain qui n'était plus en culture. Lorsque l'équipe de baseball fut organisée après la guerre, c'est sur ce terrain que la première partie fut jouée. Je ne me souviens pas qui était l'adversaire - c'était un peu avant que je rejoigne l'équipe - mais je me souviens que tous, même les joueurs de Rogersville s'étaient plaints de la condition du terrain. Par la suite, la même année, un terrain fut aménagé sur un lot tout à fait à l'autre bout du village, à peu près à l'arrière des serres Finnigan, sur un terrain qui appartenait alors à Firmin O'Brien. Les joueurs du champ extérieur pouvaient, s'ils s'ennuyaient, chercher des pommes de pré; chez Ouellet ils devaient se contenter de bleuets. Et finalement, un tout nouveau terrain fut aménagé sur un lot propriété de la paroisse, tout près du site actuel. On y reviendra.

*
* *

Voilà pour ce qui est de la rue principale. Le lecteur familier avec le village aura sans doute noté que plusieurs maisons ont été omises à partir du coin nord de la route de Shédiac Ridge qui longe le cimetière. Ma mémoire de ce coin du village n'est pas assez claire pour me permettre de localiser toutes les maisons. Il y avait les résidences d'un monsieur Berger, celles de Joseph Boisvert, de Mathias Hébert, de Jean Roach, d'Aubin Després et au nord de la rue Moïse le garage et la résidence d'Edmond Robichaud, et la résidence de Pierre à Sylvain Richard.

Voyons maintenant les autres rues. D'abord la rue "*l'autre bord de la track*" (Carleton). Il est important d'indiquer très clairement que cette épellation de la rue n'avait rien de péjoratif comme c'est souvent le cas dans les grandes villes. En fait quelques une des plus belles maisons du village étaient sur cette rue. Ce n'était cependant pas le cas de la première complètement au bout sud de cette rue.

44 – Mary Jane Pitre

Mary Jane Pitre habitait un "*shack*" qui donnait l'apparence d'avoir été à une autre époque une bâtisse quelconque du CN. C'était une recluse, vêtue de guenilles, qui ne sortait de chez elle que pour se rendre au magasin soit chez nous, ou chez les Maloney où elle faisait un peu de ménage. Par les nuits plus froides, il lui arrivait de coucher sur le plancher dans le bureau des Affaires indiennes, un espace loué des Maloney, mais toutes traces de son passage avaient disparu avant l'ouverture du bureau. Bien avant que certains chantent les talents artistiques d'Andy Warhol, Mary Jane se servait de divers contenants vides (ex. carton de *Domestic Shortening*) pour décorer les murs de sa maison, mais personne au village n'a songé à faire de sa demeure une galerie d'art. Elle bougonnait continuellement dans un langage parfois difficile à comprendre, plus souvent en

anglais qu'en français. De temps en temps, elle venait faire des provisions au magasin de papa et je me souviens de son habitude de commander du lait de femme; il y avait à l'époque une marque de lait condensé appelée *Farmer's Wife* et qui affichait une tête de femme sur l'étiquette. Elle voulait celui-là de préférence au lait Carnation. Elle est décédée à l'âge de 84 ans en 1962. Le certificat de décès déposé aux Archives du Nouveau-Brunswick indique qu'elle était la fille de Jonas Pitre et native de l'Île-du-Prince-Édouard. Son frère Alexandre était décédé avant elle, aussi à Rogersville, et sa veuve avait épousé oncle Boné (Boniface) Arseneau.

Maisons Pitre et Landry

Entre les numéros 44 et 45, il y avait deux maisons. La première était à un moment la résidence de François (Frank à Pitre à Broise) Arseneault et de son épouse Edna à Philorome Babineau. Je crois qu'au départ, cette maison avait été la résidence de son père Pierre dit Pitre, natif de Cocagne qui, à Rogersville, avait marié Elvina Richard d'Acadieville, et était venu s'établir à Rogersville. La seconde maison fut occupée pour une année ou peut-être deux ans par la famille de Jos Landry, cheminot en provenance du nord-est de la province. Au départ de cette famille, la maison devint la résidence de Joseph, le frère de Frank.

Grange de Maxime Caissie

C'est en arrière de cette maison que papa avait fait construire sa nouvelle grange au cours des années quarante. Il était nécessaire d'y aménager un puits et Abel Boudreau, le fils de Judes, avait accepté de faire le travail. À cette époque les puits étaient forés à bras sans aucune force motrice. La nappe phréatique à Rogersville est très peu profonde et j'ose croire qu'à l'époque la majorité des puits avaient moins de 50 pieds de profondeur. C'est un peu ce que papa s'attendait à voir, mais à 18 pieds seulement, Abel avait frappé une veine. Il était un peu éméché cette journée-là et choisit de s'arrêter à cette profondeur. Probablement le puits le moins profond du village. Sa décision fut la bonne. Ce puits n'a jamais cessé de fournir toute l'eau nécessaire pour abreuver les animaux, et avait tellement bon goût que souvent, le dimanche papa se rendait à la grange avec sa chopine pour boire de cette eau.

45 – Forge à Jaddus

Au coin sud-est de la route du Sapin-Court, il y avait la forge à Jaddus dont il a déjà été question. À la retraite de Jaddus, André (à Edmond) LeBlanc, originaire de Pleasant Ridge s'en porta acquéreur et continua de l'opérer pendant plusieurs années encore.

Maison Hugh Daigle

Il y a une autre maison qui n'est pas inscrite sur le plan en page 4. Cette maison était la seule directement sur le chemin du Sapin Court et occupait une parcelle de terrain adjacente à une propriété de papa sur laquelle il avait fait construire la nouvelle grange. De mon temps, cette maison était occupée par la famille de Hugh Daigle et avait été auparavant, je crois, la résidence d'une dame Miuse. Ma mémoire fait un peu défaut, mais je crois qu'à la suite de la famille Daigle, elle fut occupée par Alex Pitre. Philomène Daigle était une femme un peu naïve et oncle Urbain prenait plaisir à la taquiner quand elle venait au magasin, à peu près tous les jours. Je me souviens d'un de ces moments où on avait en montre au magasin un nouveau type de tuyau de poêle, conçu pour libérer plus de chaleur dans la maison et moins dans la cheminée. Quand Philomène voulut savoir de quoi il s'agissait, oncle Urbain lui avait dit que c'était une nouvelle installation pour

éli+miner la senteur dans la bécosse. Immédiatement par après, il lui donna la bonne version de l'utilité de ce tuyau, mais elle, toujours sceptique devant les dires d'Urbain, sortit en disant, 'Tu ne m'auras pas cette fois icitte. J'sais que c'est pour une bécosse'.

La famille Daigle comptait un fils Edmond, mieux connu sous le nom de *Tapoune*. Ce sobriquet lui provenait de sa façon de décrire le parcours d'une balle de billard qui n'entrait pas directement dans la poche. La balle *tapounait*, disait-il. Edmond n'était pas sportif du tout, mais son habitude de continuellement lancer des cailloux lui avait donné un bras puissant et un degré de précision très élevé. On l'avait invité à lancer une partie de baseball, mais, même avec le succès qu'il avait eu, il n'avait pas aimé l'expérience et ne l'avait pas répétée. On ne pouvait le définir de fin lanceur, mais plutôt de garrocheur.

46 – Shop à Judes Boudreau

La première bâtisse du côté nord de la route du Sapin Court était la *shop à Judes*. C'était l'atelier de menuiserie le mieux organisé dans le village, où Judes Boudreau fabriquait un peu de tout: portes, fenêtre, armoires, etc. Il avait même un été fabriqué des quilles et boules de bois qui furent utilisées pendant plusieurs années pour l'opération d'une allée de quilles extérieure lors des pique-niques paroissiaux. Définitivement pas une allée pour des championnats, mais c'était une des attractions les plus populaires du pique-nique annuel. Je me souviens d'agréables visites à la *shop* imbue de cette senteur agréable de bois usiné et où on pouvait observer une variété d'outils et de scies actionnés par un système de poulies et de courroies inventé par le propriétaire. À bien y penser, c'est peut-être là que la mère supérieure se procurait la *strappe* qu'elle utilisait pour punir les élèves malcommodes. À côté de la *shop* il y avait la maison imposante des Boudreau (N° 47).

On raconte que Judes avait eu la peur de sa vie alors qu'il était monté sur le toit pour réparer sa cheminée. Les pilotes à la base d'aviation militaire située à Chatham faisaient souvent des vols d'entraînement au-dessus du village de Rogersville. Un de ces pilotes était un jour apparu à très basse altitude, il frôlait la cime des arbres du Sapin Court, se dirigeant droit sur la maison de Judes. Il avait pris juste assez d'altitude pour passer à quelques mètres de Judes qui avait seulement eu le temps de s'accrocher à sa cheminée. Suite à une plainte au sujet de ce geste un peu insensé, ce fut l'un des derniers, sinon le dernier de ces vols à basse altitude au-dessus du village.

Valmond Roy

Entre les résidences Judes Boudreau et McKinnon, il y avait une maison dont le seul occupant dans mes souvenirs était Valmond Roy, un autre de ces cheminots qui faisaient partie des *section men*, et qui était arrivé à Rogersville en provenance du nord de la province. Avant l'époque de la brigade des pompiers volontaires, je me souviens avoir grimpé sur le toit pour atteindre un feu de cheminée. La méthode d'extinction de ces incendies à l'époque, et cela se produisait souvent, était de verser du gros sel dans la cheminée. L'échelle disponible était trop courte et quoique la montée se fût effectuée sans difficulté en m'agrippant sur les bardeaux de la couverture, la descente fut plus ardue alors que je ne retrouvais pas le premier barreau de l'échelle.

48 – Elmer McKinnon

La maison suivante était celle d'Elmer McKinnon. Unilingue anglophone, il avait l'air d'un vrai bull-dog anglais. Je n'ai aucune souvenance de ses fonctions dans le village, mais Moïse Arsenault me dit qu'il écrivait pour un journal quelconque. Je note sur l'enregistrement d'un second mariage en 1941, qu'il était employé du ministère provincial de l'agriculture, et à son décès à Chatham en 1961 il est dit agent immobilier. Je me souviens que son fils Richard s'était présenté à une élection provinciale sans toutefois se faire élire. Cette maison deviendra la propriété de Fidèle Richard (le garagiste) au début des années cinquante. Pendant plusieurs années, Maria à Fidèle (future Madame Ulysse Bérubé) y opéra un salon de coiffure.

48 – Pierre Gallant

La maison suivante était celle de Pierre Gallant. Je ne me souviens très peu de lui même s'il est décédé en 1950 à 84 ans, mais j'ai cependant entendu des commentaires d'anciens paroissiens sur la qualité de sa voix de chanteur à l'église. Il doit avoir transmis ce gène à son petit-fils Roland Richard, baryton, qui a fait carrière en musique comme chanteur classique, professeur de musique et plus récemment employé du Cirque du Soleil. Je n'oublierai jamais son interprétation émouvante du negro spiritual, *Nobody Knows My Sorrow*, à l'occasion des funérailles de son père France Richard. L'ayant entendu chanter chez lui alors qu'enfant, il avait encore une voix de soprano, j'avais demandé à sa mère Alice s'il l'avait inscrit au concours musical qui se tenait à Moncton annuellement. Elle n'eut besoin que cet encouragement pour le faire, mais malheureusement son inscription fût en retard. Cependant, elle réussit à convaincre un juge de donner une audition privée à Roland. Ce juge encouragea fortement les parents à lui fournir l'opportunité d'une carrière musicale. Roland était étudiant au Collège de Bathurst en 1958 et un petit groupe formé entre autres de lui-même et de Donat Lacroix avait offert un court et très apprécié concert à notre conventum.

Mes souvenirs de cette maison de Pierre Gallant, sont de la période pendant laquelle elle était occupée par France Richard, le mari d'Alice. France a été longtemps maître de poste. Il n'y avait pas de téléphone au bureau de poste et lorsque le volume de travail occasionnait des délais, France plaçait une pancarte dans la fenêtre. Alice pouvait voir cette pancarte de la maison et c'était le signal qu'on avait besoin de ses services au bureau. C'est d'ailleurs dans cette maison qu'on me donna une fête surprise pour signaler mon départ pour Ottawa et ma résignation du poste de responsable de la brigade d'incendie du village.

France est celui qui a initié les gens de Rogersville aux croustilles (chips). Je me souviens très bien qu'il s'était présenté un soir avec quelques petits sacs de plastique opaque en nous demandant de goûter au contenu. Personne ne connaissait alors ce produit si populaire aujourd'hui, même si son apparition aux États-Unis remonte au milieu du dix-neuvième siècle. C'était vers le début des années quarante. France continua de fabriquer ce produit sur une base artisanale pendant un certain temps avant que d'autres qui étaient organisés sur une bien plus grande échelle ne vinrent lui enlever son marché. Il utilisait un local rattaché à la maison. Un certain jour l'huile avait pris feu et c'est de justesse que les pompiers volontaires avaient réussi à sauver la maison. Pendant plusieurs années aussi, France développait les films noir et blanc et imprimait les photos. L'arrivée de la couleur et des films 35 mm mirent fin à ce petit commerce.

France s'est retrouvé un jour victime de l'un des nombreux tours que se plaisait à jouer mon oncle Urbain. France n'était pas fermier, mais comme bien d'autres au village il possédait une vache. Après un vêlage, elle refusait de se laisser traire et il fallait prendre la méthode dure. Papa avait un instrument de fabrication artisanale – produit de la forge à Jaddus - expressément pour cela; il s'agissait de deux crochets de métal reliés par un bout de chaîne ajustable. Les fers, assez larges pour éviter que la vache ne se blesse, se plaçaient en arrière tout juste au haut des jarrets de la vache, et la chaîne en avant des jarrets de sorte que les deux pattes étaient fermement retenues ensemble. Toute ruade devenait impossible. France vint chez nous pour emprunter ces fers. Comme il sortait, oncle Urbain lui cria, "*Tu sais comment ça marche?*", et devant l'hésitation de France il ajouta, "*Tu accroches les fers sur les cornes et tu ajustes la chaîne pour qu'elle passe devant les yeux de la vache; si elle ne voit pas, elle ne pourra pas kicker.*" Tout cela dans le plus grand sérieux. Et, semble-t-il, France suivit ces conseils avec le résultat prévisible dès qu'il toucha le pis, le r'meuil de la vache comme on disait à l'époque. Celle-là, France ne l'avait pas du tout apprécié. Si Urbain avait été là, infirme ou non, il aurait probablement goûté à la même médecine, mais de la part de France plutôt que de la vache.

50 – François Blanchard

Il s'agit d'une maison en pierres dont j'ignore totalement l'histoire, sauf qu'elle fut occupée pendant des années par François Blanchard, un agronome au service de la Province, qui, je crois, nous était arrivé de Caraquet. Il était amateur de ski, mais puisque Rogersville n'est pas reconnu pour ses pentes de ski, il s'adonnait au ski de fond. Il était le seul à Rogersville à pratiquer ce sport, et de temps en temps on le voyait se promener en ski en arrière de chez lui. On le croyait un peu loufoque, mais si on avait su tout le plaisir que ce sport peut procurer, nous serions allés le rejoindre. C'est vers le milieu des années quarante, si ma mémoire ne me fait pas défaut, qu'il fut remplacé par l'agronome Philippe Bourgeois qui occupa lui aussi cette même maison.

Kate Gaudet

Encore ici ma mémoire fait un peu défaut. Voisin de chez Pierre Gallant il y avait une maison où résidait un couple Gaudet connu sous le sobriquet de *Snook* dont l'épouse Kate, selon Moïse Arseneault était couturière. Cette maison ou le N° 50, a aussi été occupée par la famille d'Edmond Allain, qui était venue s'installer à Rogersville à peu près à la même époque que la famille de Valmont Roy.

51 – Fred Arseneau/André Pineau

La maison suivante était celle d'André Pineau. Il était originaire de l'Île-du-Prince-Édouard. J'ai un assez bon souvenir de lui, mais pas de ce qu'il faisait comme occupation. Il est décédé à Rogersville en 1955 à 82 ans, et la profession indiquée sur son certificat de décès n'est pas lisible. J'ai vague souvenir qu'il eût quelque chose à voir avec les scieries. C'est d'ailleurs ce que faisait son gendre, gros Fred Arseneau, qui était devenu propriétaire de la maison lorsqu'André se construisit la maison qui deviendra plus tard le couvent des Filles de Jésus. Lorsque Fred et son épouse devinrent propriétaires de la maison, ils opérèrent une maison de chambres et au cours des années hébergèrent ainsi plusieurs pensionnaires.

52 – André Pineau et Couvent des Filles de Jésus

Cette maison, qui était voisine de la résidence originale d'André Pineau, et qui avait aussi été construite par André Pineau, n'est pas indiquée sur la carte en page 7. Après le décès d'André, les Filles de Jésus achèteront cette maison qui remplaça leur couvent jusqu'alors situé entre l'église et la salle paroissiale.

53 – Maison O'Brien

Et la dernière maison au nord de cette rue était la résidence de la famille O'Brien. La demeure était occupée par le père Michael et ses deux fils, soit Rodolphe qui était chef de gare et Firmin, célibataire qui travaillait au magasin. A 42 ans, en 1940 Rodolphe avait épousé Gladys Walsh une garde-malade de Tracadie, et après le décès du père Michael en 1944, les deux frères continuèrent d'occuper la maison. Firmin était passionné de la prospection pour les minéraux, mais n'a jamais fait de découvertes malgré tous ses efforts dans la région de Rogersville.

Le terrain voisin des O'Brien appartenait aux Maloney, et sur ce terrain y avait une grange qui servait d'entrepôt. C'était sur ce terrain aussi qu'avaient été empilées ces immenses piles de bois de pâte avant 1939 et dont il a été question antérieurement.

*
* *

Quant à la *rue d'en arrière* (rue Centrale), il y a quelques maisons qui me viennent particulièrement à la mémoire.

Auguste Robichaud

La toute première maison sur cette rue était celle d'Auguste Robichaud. Ma mémoire à son sujet n'est pas très nette. Je me souviens cependant de deux des garçons. L'un d'eux, René (Iréne) comprenait la langue micmaque et nous avait traduit les signaux verbaux entre le receveur et lanceur lors d'une partie de baseball qu'on avait disputée contre l'équipe de Big Cove (Elsipogtog). L'autre fils, Edgar était celui de qui on avait pris une partie de l'alambic en aidant Philorome Babineau à la coupe de son bois de chauffage. J'y reviendrai. Je crois qu'il s'agit aussi de la maison occupée plus tard par la famille d'André (à Mick) Haché.

54 – François Johnson

Je me souviens seulement de ce Johnson parce qu'un jour de septembre en 1943, nous étions quelques amis à jouer un peu bruyamment dans la rue. Quelqu'un était venu nous demander de ne pas crier pour ne pas déranger le jeune garçon Alphonse Johnson qui, à neuf ans seulement, était à l'article de la mort. Par la suite cette maison devint la propriété du p'tit Ben Arseneau. La légende veut que Ben ait survécu à une attaque d'une mère ours lorsque le chien de Ben s'était trop approché des oursons. Ben est probablement un de ceux qui ont contribué le plus d'années au chœur de chant de l'église. Il avait une voix nasillarde puissante. Quand je suis devenu membre du chœur de chant, la Soeur Théobaldine en était la directrice, et elle ne réussissait pas toujours à obtenir la coopération de Ben - aucune mauvaise volonté de sa part - lorsqu'elle tentait de nous faire apprendre surtout les cantiques de Noël à quatre voix. Ben les avait toujours interprétés à

l'ancienne et ce n'était pas facile de lui faire apprendre autrement. Mais si vous demandez aux gens de mon âge qui du chœur de chant leur vient en mémoire, le premier et peut-être le seul sera sans doute "*le p'tit Ben*".

55 – Philorome Babineau

C'est dans cette maison que mon frère Paul et moi-même passions probablement le plus de temps à jouer avec Maxime, le fils de Philorome et de la grand' Marie Babineau. Je me souviens un jour que nous avons accompagné Maxime et son père dans la forêt de l'autre côté du ruisseau à Gus, où il abattait du bois de chauffage. Maxime et Paul s'étaient éloignés un peu pour explorer les environs et étaient revenus après quelques instants excités d'avoir trouvé un pot en céramique de cinq gallons plein d'eau et qu'ils avaient vidé de son contenu avant de le ramener à Philorome. Celui-ci avait immédiatement reconnu qu'il s'agissait d'une partie de l'alambic de *Gumshoe* et que "l'eau" que contenait ce pot, n'était rien d'autre que du "*moonshine*". Ce geste avait mis fin à la coupe du bois pour la journée. Pendant des années la grand' Marie utilisa le pot pour saler ses cosses de fayots.

Parmi ce bois de chauffage que Philorome coupait, il y avait beaucoup de plaines, une sorte d'érable élané, et elles étaient ramenées à la maison en longueur. Ce bois était très flexible et je me souviens d'une année que l'on en avait fait un genre de catapulte. Après la cueillette du jardinage de la grand' Marie, nous plantions solidement dans le jardin le gros bout d'une de ces plaines, nous la pliions en arc et attachions le faîte à une tige de blé d'Inde encore en terre. Quand cette catapulte était finalement armée, nous détachions rapidement la corde qui la retenait pliée avec l'espoir qu'en se redressant, l'arbre aurait assez de vitesse pour arracher le chicot de blé d'Inde et le lancer au-dessus du poulailler et dans la cour arrière d'Edmond à Félix. Le succès était pour le moins mitigé. Mais vous reconnaîtrez que nous avons beaucoup plus de plaisir à nettoyer le jardin de cette façon que si nous avons dû travailler. Et parlant jardin, Marie, comme bien d'autres au village, en avait un qui était de bonne grandeur et elle y semait beaucoup de fèves qu'elle laissait venir à maturité. À l'automne, les cosses étaient cueillies et étendues dans le grenier pour les faire sécher, après quoi nous en retirions les fèves. J'ai passé plusieurs heures ainsi avec Maxime à éplucher les cosses de Philorome et Marie.

Philorome n'était pas de forte santé pendant les années que je l'ai connu. Il avait une invalidité (bossu) et ne pouvait gagner sa vie dans les chantiers. Il acceptait donc des petits travaux localement. Pendant un bon bout de temps, il faisait le train de grange chez nous en échange, entre autres, de produits laitiers pour sa famille. Je me souviens de l'avoir accompagné de nombreuses fois à la grange que papa avait fait construire de l'autre côté de la *track*, juste en arrière de la forge à Jaddus (le frère de Philorome), afin de se débarrasser de celle qui était rattachée à la maison. Je me souviens en particulier d'un incident pour le moins inusité qui s'était produit alors que Philorome nettoyait le fumier en arrière des animaux. C'était une tâche nécessaire avant d'entreprendre la traite des trois ou quatre vaches que nous avions. Par mégarde, la pelle de Philorome accrocha l'arrière du sabot de la vache qui répliqua par une ruade. La pelle se retrouva momentanément dans les airs pour retomber, avec tout son contenu, sur la tête de Philorome. J'ai dû m'échapper dans l'aire, car si Philorome m'avait vu rire - et c'était impossible de ne pas le faire devant son apparence - j'aurais aussi goûté à la pelle.

Philorome et son épouse étaient superstitieux et croyaient fermement que les Indiens avaient le pouvoir de jeter des sorts sur quiconque les contrariait. Les Indiens, surtout ceux de Big Cove, avaient l'habitude de faire annuellement une tournée de vente de panier de frêne, et c'est souvent chez Philorome qu'ils demandaient à manger et coucher gratuitement. Celui-ci pouvait difficilement les recevoir, mais craignait les conséquences d'un refus. Cette pratique se continua même après le décès de Philorome en 1942, et ce, jusqu'au jour où Edgar Blakey, l'agent des Indiens, suggéra à la famille de se servir de la terreur des Indiens pour la petite vérole, cette maladie qui causait beaucoup de ravage chez ce groupe ethnique. Ce fut la dernière visite chez Babineau quand la fois suivante on ne fit qu'entrouvrir la porte pour s'excuser de ne pouvoir les accueillir parce qu'un des enfants avait la vérole.

56 – Edmond Richard

La maison suivante était la résidence d'Edmond à Félix Richard décédé en 1957 à 60 ans. Originaire de l'Île-du-Prince-Édouard, Edmond était un vétéran qui avait été affecté par les gaz au front pendant la Première Guerre mondiale, et ne pouvait travailler. Pendant de nombreuses années, ceux qui avaient besoin d'assistance sociale devaient s'adresser à lui pour obtenir un bon d'achat de nourriture ou de vêtements. Il était aussi reconnu pour son habileté au billard - un *shark* comme on disait - et ce n'était pas tous les joueurs qui acceptaient de l'affronter puisqu'il y avait toujours un peu d'argent au jeu. Edmond était le père d'Arthur que Marianne Maloney avait engagé pour nettoyer le tet à cochon, et aussi père du sympathique comédien *Alphonse*, qui avait été professeur d'économie à l'Université de Moncton. Nous avons grandi avec cette famille dont l'une des filles avait la réputation d'être la '*pet*' des sœurs, en d'autres mots la chouchoute de la maîtresse, à qui elle ne manquait pas de raconter nos mauvais gestes en classe ou en récréation. C'était le porte-paquet. Combien de fois dut-elle payer la note en se faisant laver le visage avec de la neige sur le chemin de l'école. Pendant un certain temps, à la sortie, la maîtresse lui donnait un peu d'avance sur les gars pour éviter ces lavages qu'elle rapportait fidèlement dès son retour à l'école.

57 – Marcin Légère/André Savoie

De l'autre côté de la rue vivait Marcin Légère; sauf erreur de ma part, il aurait été Marcel, originaire de Caraquet et qui est décédé à Rogersville en 1938, à l'âge de 78 ans. Il avait la réputation d'être le plus grand menteur du village. On raconte qu'un jour qu'il passait dans la rue, quelqu'un lui avait dit, '*Marcin, conte-nous une menterie*', et il avait répondu, '*j'ai pas le temps, j'va chercher le docteur pour ma femme qui est ben malade.*' Immédiatement, la nouvelle se répandit dans le voisinage et qu'elle ne fut la surprise des quelques femmes qui étaient accourues chez lui pour aider, de retrouver madame Légère à ses travaux ménagers habituels. Après le décès de Marcin, la maison fut occupée par André Savoie, celui qui conduisait la *pétrôle*. Cette maison deviendra plus tard la propriété de la famille de Clovis Bordage. Ce dernier avait en 1946, épousé la veuve de son frère Alphonse Bordage, soit Régina Richard fille d'Alcime dont il est question plus loin dans ce texte.

Trois maisons identiques

À la suite du N° 57, il y avait trois maisons originellement construites par un membre de la famille Maloney, et qui étaient louées. Plusieurs familles les occupèrent à tour de rôle, mais j'ignore si ces familles s'étaient éventuellement portées acquéreurs du bâtiment. J'ai en mémoire surtout les familles de Cécime Richard, de Marcel Poirier, de Mélas Arseneauet plus récemment de Louis Ouellet. L'une de ces résidences, celle qui avait été démolie pour faire place à la

résidence de Willie Gallant, je crois, avait été occupée par le vieux Tom Gaynor, décédé en 1936 à 80 ans. Le certificat de décès le dit d'origine française, mais c'est une erreur, car il était de parents irlandais. On raconte cette anecdote à son sujet. Il possédait un cheval qui avait atteint un âge et une santé qui obligeait Gaynor à s'en débarrasser. Le vieux Gaynor ne pouvait se faire à l'idée de voir son cheval souffrir et décida de le tuer à l'aide de dynamite. Il n'y a pas de doute, ce serait instantané. Il aurait conduit son cheval près du ruisseau à Gus, lui aurait attaché un bâton de dynamite à la tête, mais il aurait négligé d'attacher le cheval à un arbre. Lorsque Gaynor voulut s'éloigner, le pauvre cheval qui était très attaché à son maître choisit tout simplement de le suivre. Je ne connais pas la suite de l'histoire - je ne peux que l'imaginer -, et je ne suis même pas prêt à jurer de la véracité du début. Je me souviens seulement qu'elle m'a été racontée.

Résidence de Willie Gallant

Willie Gallant, personnage très connu et coloré, à la fois aimé et détesté comme le sont la plupart des politiciens, dépendamment de leur allégeance politique, avait été longtemps député libéral du comté à Fredericton. Il était né à Rogersville, le fils de Joseph Gallant, né à Baie Egmont, IPE, et de Marie Louise Bourque. Il avait épousé en 1936, Lucie, fille du marchand Auguste Melanson, J'ai un vague souvenir que cette nouvelle maison aurait été construite au début des années cinquante et que son revêtement était des blocs de ciment fabriqués chez les Trappistes. Le journal des débats à l'Assemblée législative de Fredericton doit certainement contenir un discours de plusieurs heures que Willie avait prononcé au cours d'un *filibuster* contre un projet de loi proposé par le parti Conservateur alors au pouvoir. Willie avait gardé le plancher tellement longtemps qu'il en avait souffert une extinction de voix, l'obligeant ainsi à mettre fin à son intervention dans ce débat.

58 – Dolphé Légère

J'ignore l'histoire de cette maison sauf qu'elle fut occupée pendant un certain temps par le cordonnier Dolphé (Adolphe) Légère, décédé à Acadieville en 1947, à l'âge de 70 ans. Dolphé n'est demeuré que quelques années au village, mais je garde quand même un souvenir particulier de l'époque qu'il y était. Il n'y avait ni radio ni télévision pour nous distraire, et il y avait encore de ces personnes qui racontaient des histoires pour enfants; il y avait de ces contes qui pouvaient prendre plus d'une soirée à raconter. Un fils de Lucas Arseneau (Jean-Baptiste, mais je n'en suis pas certain) était un de ces conteurs et c'était chez Dolphé que cela se passait. Il s'arrangeait toujours pour que *Les Bottes de sept lieues*, *Le Petit Poucet* et les autres histoires semblables ne se racontent pas en une seule soirée. C'était de la tradition orale, car il n'existait pas, du moins pour nous, de livres du genre que nous pouvions emprunter ou acheter.

À la suite de cette maison, il y en avait quelques-unes que je n'ai pas indiquées sur la carte, n'ayant pas de souvenir assez précis. Cependant, deux familles me viennent en mémoire. Il s'agit de Léo (à Alibé) Leblanc et son épouse Lina, fille d'Édouard Belliveau. La famille d'Augustin Gallant demeurait aussi tout près de là. Léo était du type enjoué, et même s'il avait pris un petit coup, ce trait de caractère ne changeait pas. Il avait perdu une jambe dans un accident et je me souviens qu'à l'occasion, au *pool room*, il empruntait du propriétaire la canette d'huile et en mettait quelques goûtes au joint du genou, histoire disait-il d'assouplir le mouvement de sa prothèse et d'améliorer son coup de billard.

Abel Arseneau

Cette maison n'apparaît pas sur la carte. Elle était située en face de la ruelle longeait le magasin O'Brien. Abel était originaire de Baie-Egmont, charpentier de métier. Les parents de son épouse Céleste étaient de Tracadie, mais demeuraient à Newcastle et c'est là qu'eut lieu leur mariage en 1930. Quoiqu'il y ait eu plusieurs enfants, dont un de mon âge, ce n'est pas une maison que je me souviens avoir visitée.

Alcime Richard

Ma mémoire me fait défaut quant à la maison occupée par Alcime Richard, mais c'était dans ce coin du village. Selon son certificat de décès en 1950, il était originaire de Memramcook, et charpentier à la retraite. J'ai un souvenir amusant du vieux Alcime. Je ne peux me rappeler en quelle occasion il y avait eu une rencontre au presbytère avec le Père Émile Gallant. Nous étions quelques jeunes, et je ne sais pourquoi Alcime était aussi présent quand le Père Gallant se mit à vanter ses propres qualités de menuisier. Il s'était aménagé un atelier dans le garage du presbytère et y passait ses heures de loisir à travailler le bois. Il s'était fabriqué un casier de trois tiroirs pour remiser les dossiers de la paroisse, et ce jour-là nous le décrivait dans ses menus détails. Alcime se déplaça un peu pour mieux voir et dit au Père Gallant, *'Moi, si j'avais mis autant de temps que ça, je l'aurais fait droite.'* Et quand le Père Gallant voulut lui prouver le contraire à l'aide de son équerre, il réalisa en rougissant de gêne qu'Alcime avait raison. Ce n'était pas une bonne journée pour le curé. En nous décrivant ce casier, il avait dit qu'il contenait ses sermons et avait dit *'Si vous trouvez que je parle longtemps attendez que j'ai le temps de retravailler ces sermons.'* J'avais répliqué avec un sourire malicieux *'Ca ne dérangera pas; vous parlez vingt minutes et j'en dors quinze; parlez une demi-heure, et je dormirai vingt-cinq minutes.'* Il faut dire que le Père Gallant s'attirait facilement ce genre de remarques. Il était hautain, se moquait un peu des gens de Rogersville que, sauf quelques-uns, il considérait comme inférieurs à ceux de Moncton, sa ville natale. Il avait même lors d'une homélie épilé et donné la définition d'un mot qu'il avait prononcé en ajoutant qu'il devait le faire parce qu'autrement les paroissiens ne comprendraient pas ce mot-là. C'est la seule fois de ma mémoire que j'ai entendu papa critiquer un prêtre.

Jean-Roch Richard

On retrouvait aussi sur cette rue Jean Rock à Alcime Richard. Il était mécanicien. On raconte à son sujet qu'une Américaine en visite à Rogersville à l'occasion de la fête de l'Assomption avait eu un problème d'automobile et on lui avait suggéré d'aller voir Jean-Rock puisque c'était le dimanche et les garagistes du village étaient en congé. Elle lui avait laissé l'auto et quand elle est retournée la chercher quelques heures plus tard, Jean-Rock lui avait expliqué que la facture était assez élevée parce que, nous racontait-il en riant, la *'transmission était tombée dans la rear end'*.

Jean-Rock avait un frère Guillaume - si je me souviens bien de son nom - qui était aussi mécanicien, et travaillait pour la voirie au garage situé sur la route de Chatham. À cette époque le pont sur la route 11 qui enjambe la Miramichi à Chatham n'existait pas. La traversée de la rivière se faisait par le pont de Newcastle, à moins d'emprunter un traversier à Chatham. Une travée de ce pont s'ouvrait pour laisser le passage aux bateaux qui se rendaient à l'usine près de Nelson. En compagnie d'Edgar Blakey, un jour je m'étais trouvé sur ce pont qui avait été ouvert pour laisser passer un bateau et le responsable de la voirie n'arrivait plus à fermer pour redonner le passage aux automobiles. Après une longue attente et plusieurs essais infructueux, on vit Guillaume arriver tranquillement à pied à travers toutes les autos, et je me souviens que M. Blakey avait dit, *'It won't*

be long now?. Et, en un tour de main, Guillaume avait corrigé le problème qui empêchait le pont de se refermer.

59 – La salle Melanson

Il y avait d'autres maisons le long de cette rue, mais aucune n'a de souvenir particulier. Le N° 59, la dernière de la rue était la Salle à Melanson. Cet édifice était la propriété d'Auguste Melanson et était situé en arrière de son magasin et près de la résidence. Je n'ai aucune souvenance des activités qui pouvaient se dérouler dans cette salle. Il me semble qu'elle était déserte jusqu'au jour où elle fut louée à des fins résidentielles.

*
* *

Et voilà la visite des maisons terminée! J'en ai omis plusieurs, mais j'ai tenté de situer sur la carte au début toutes celles dont je me souviens, qu'elles soient ou non incluses dans la visite qui se termine. Je ne peux mettre un terme à ces souvenirs sans m'arrêter quelques instants à des activités où des choses qui n'ont pas de liens particuliers avec une maison précise. Mais je dois d'abord tenir promesse et revenir au magasin.

L'organisation spatiale des magasins ne ressemblait aucunement à celle d'aujourd'hui. Le libre service n'existait pas et la marchandise n'était pas directement accessible aux clients, si ce n'est le baril de pomme qui était parfois devant le comptoir. Toutes les étagères étaient installées le long des murs. Un espace de circulation à l'intention des employés du magasin se trouvait devant ces étagères et en arrière des comptoirs. Plusieurs produits n'étaient disponibles qu'en vrac et se vendaient soit à la livre ou au gallon. Le sucre, le sel, la cassonade, les fèves sèches, les raisins, les prunes, les dates et le thé étaient emmagasinés derrière le comptoir dans une série de contenants en bois avec couvercles et étaient emballés et pesés sur demande expresse du client. L'huile à lampe (kérosène) et la mélasse se vendaient au gallon. Chez nous, la mélasse était gardée au sous-sol et le kérosène dans un entrepôt rattaché au magasin, ce qu'on nommait le *back store*. Le client apportait son propre contenant. La grosse meule de fromage reposait sur l'un des trois comptoirs, sous une boîte vitrée.

La mélasse nous était livrée en « *puncheon* » un baril de 90 gallons, un poids de près de 1500 livres, soit quelques 700 kg. Il était installé au sous-sol du magasin sur un ber élevé d'une trentaine de centimètres, soit suffisamment pour permettre de placer un récipient d'un gallon sous le robinet qui était installé dans un bout du baril. Ces barils nous étaient livrés par camion et simplement déposés dans la cour arrière du magasin. À nous de le descendre à la cave et de l'installer sur le ber. On avait fabriqué une rampe de gros madriers avec solides crochets de métal. Au besoin, cette rampe était installée sur un large escalier de ciment et accessible de l'extérieur. Un palan permettait de rouler le baril lentement jusqu'au sous-sol sans trop d'effort. Au cours d'une de ces opérations, le câble du palan se rompit, le baril descendit la rampe à toute vitesse et alla s'écraser contre le mur de la cave. Une mare de mélasse à la grandeur du sous-sol. Cet incident très vague dans ma mémoire du se produire vers le milieu des années 30. Étrangement, si je me souviens peu de la marre de mélasse, je me souviens très bien qu'oncle André avait creusé d'urgence un nouveau puits pour alimenter la maison d'eau potable parce que l'eau de l'ancien puits goûtait la mélasse.

La rampe servait aussi à descendre au sous-sol le baril de porc salé. Les moyens de congélation qui existent aujourd'hui n'étaient pas disponibles et le sel était l'agent principal de conservation de certains aliments, surtout la viande et le poisson. Pendant quelques années, à l'automne, papa louait un camion et se rendait à Shippagan pour acheter des seaux de harengs salés. Je l'avais accompagné dans l'un de ces voyages. Nous étions partis de Rogersville avec un chargement de barils de pommes et revenus avec le hareng salé. Avant même d'entreprendre le voyage, presque tous les seaux de harengs étaient déjà par la clientèle du magasin.

En plus de la meule de fromage, deux autres items ornaient le comptoir principal. Il y avait d'abord le rouleau de papier d'emballage; certains marchands emballaient à peu près tout, même les contenants hermétiques en métal ou en verre. En second lieu, et non le moindre en importance, il y avait le meuble massif de métal contenant les factures non acquittées des clients. Plusieurs ne payaient leurs achats qu'une fois le mois; un petit nombre ne payaient que rarement ou juste assez pour maintenir leur crédit. Il devenait parfois nécessaire de refuser le crédit à ces derniers. Il y avait quelques cas de misère où sans couper le crédit, le marchand se réservait le droit de refuser de "marquer" sur le compte les items considérés non essentiels. Le pain était ainsi considéré, car il fallait une bonne raison pour acheter à crédit plutôt que boulanger son propre pain à la maison.

Ce système de vente à crédit était très commode même pour les clients qui auraient pu payer leurs achats comptant. Très souvent, les parents envoyaient les enfants avec une liste d'items et n'avaient pas à leur confier de l'argent. Je comprends les pharmaciens qui tentent de défricher les pattes de mouche sur les prescriptions médicales. L'orthographe n'avait aucune importance; il fallait parfois lire à haute voix pour saisir par les sons le sens du mot autrement méconnaissable. Je préférerais quand même ces clients à ceux qui se présentaient avec une longue liste et refusaient de nous la remettre. Il commandait alors un item à la fois nous obligeant à descendre au sous-sol ou monter au grenier deux ou trois fois quand une seule fois aurait suffi. Il y avait aussi la pudeur de certaines clientes qui insistaient pour se faire servir par maman. Après tout, ce n'était pas l'affaire des hommes de savoir qu'elles s'achetaient des serviettes hygiéniques, qui nous arrivaient d'ailleurs déjà emballées dans un papier brun et sans aucune marque d'identification.

Je m'en voudrais de passer sous silence l'effet de la Seconde Guerre mondiale sur l'opération d'un magasin comme le nôtre. La priorité pour toute production était le soutien des armées. La matière brute ne pouvait servir à d'autres fins à moins qu'il s'agisse de surplus. Les denrées essentielles étaient rationnées et je me souviens qu'il fallait présenter un coupon pour l'achat de sucre, de thé et quelques autres produits d'importation. Chaque famille ou individu recevait un livret de coupons donnant droit à une quantité limitée de ces produits chaque semaine ou chaque mois. Les coupons étaient détachés des livrets, avant la vente, par le marchand qui devait à son tour les présenter aux fournisseurs afin de refaire ses provisions. Si ma mémoire est bonne, on avait une réserve de sept cents livres de sucre blanc lorsque ce rationnement fut mis en vigueur. Si le système avait fonctionné comme il se devait, nous aurions terminé cette période d'austérité avec le même compte, mais c'est à peine s'il en restait deux cents livres à la fin du rationnement. Combien de fois ai-je vu papa céder aux demandes pressantes d'un client qui avait déjà dépensé tous ses coupons pour la période et promettait de rembourser les coupons le mois ou la semaine suivante. Il fallait bien offrir des gâteaux pour le mariage de la fille ou du fils, on avait besoin de sucre pour les conserves. Mais cette avance de coupons n'était que rarement remboursée.

Pendant cette période, non seulement était-il à peu près impossible de se procurer une automobile, mais le carburant pour faire fonctionner celles qui existaient n'était disponible qu'à

ceux qui avaient fait la preuve du besoin essentiel de cette automobile. Ces conducteurs devaient présenter un coupon de rationnement pour l'achat du carburant. En avant du magasin, sur le bord du trottoir, papa avait deux pompes à essence avec réservoir enfoui pratiquement sous la rue. Lorsque mon frère Gérald et Edmond Robichaud s'associèrent pour ouvrir un garage au coin de ce qui est maintenant la rue Moïse, ils ne pouvaient pour des raisons que j'ignore obtenir le permis nécessaire pour la vente de carburant, et papa leur avait cédé le sien. Je me souviens du jour que ce rationnement de carburant fut relevé. Édouard Belliveau, propriétaire d'un taxi, m'avait appris la nouvelle en se présentant à la pompe. Il refusait alors de me remettre les coupons et de mon côté je refusais de croire les dires d'un client, non le premier, qui n'était jamais à court d'imagination pour obtenir un service sans ces fameux coupons.

Il y avait d'autres produits qui, sans être rationnés, étaient rares et difficiles à obtenir. C'était par exemple le cas du saindoux. Quand on en recevait quelques livres, on le cachait et il n'était offert qu'à nos meilleurs clients. Tous les marchands agissaient de la même façon. Quand la nouvelle se répandait au village qu'un tel marchand avait quelques livres de ce produit, tous tentaient leur chance, et certains devenaient presque violents devant le refus du marchand d'en vendre à d'autres que ses clients réguliers. On pourrait croire que la loi de l'offre et la demande aurait influencé le prix, mais ce n'était certainement pas le cas entre le détaillant et ses clients. Il faut cependant signaler que le gouvernement avait dès septembre 1939 établi la Commission des prix et du commerce en temps de guerre, et qu'il était illégal de majorer les prix de certains produits.

Je suis sûr que tous les membres de la famille qui ont travaillé en arrière du comptoir ont leurs souvenirs particuliers d'incidents ou de clients. Parmi les miens, il y a celui qui impliquait Charles Daigle, ce même à qui on avait pris la tarte aux bleuets. Charles refusait de reconnaître qu'il était un peu sourd, et, à cette dame qui avait commandé un fuseau de fil rouge, Charles avait bruyamment déposé sur le comptoir une boîte de Pilules Rouges, réclamant un paiement de cinquante cents. La pauvre dame n'osait dire à Charles qu'il n'avait pas compris - il n'aurait pas prisé une suggestion qu'il était dur d'oreille - et Oncle Urbain était intervenu. Je ne pense pas que papa était déçu de le perdre à Joséphine, la vieille fille d'à côté. Eh oui! Nous vendions des médicaments: des petites pilules *Carter*, les pilules *Dodd's*, les *Pilules Rouges*, les aspirines, le *Wampole*, les sirops *Lambert* et *Buckley* - le choix était facile, car les deux avaient mauvais goût - le liniment *Ménard* et combien d'autres dont je ne me rappelle plus les noms. Un pharmacien à Rogersville à cette époque aurait probablement fait faillite.

Et parmi les clients, deux me viennent en mémoire. Il y avait cette dame qui commençait rarement une phrase autrement que par les mots, '*Dans ce cas-là...*' Je l'entends encore commander un aliment dont nous étions momentanément à court, et enchaînés, '*Dans ce cas là, je prendrai un rouleau de papier de toilette*'. Et il y avait Elphège. Il avait lu quelque part qu'un gallon de mélasse pesait 13 livres, et dès lors on devait peser son contenant vide et le peser de nouveau une fois rempli; et il était là pour vérifier la pesée. Nous vendions aussi du linge pour homme. Ce même client était venu un jour pour s'acheter un chapeau. Papa ne réussissait pas à le satisfaire; les chapeaux étaient tous trop chers. J'étais alors intervenu pour lui dire, '*On en a un qui va faire ton affaire.*' J'étais monté au grenier et revenu avec un de ces chapeaux depuis longtemps démodés (le style *zoot suit* des grands rebords des années 20) que je lui avais offert pour vingt-cinq cents. Papa ne l'avait pas trouvé drôle, Elphège non plus d'ailleurs, mais il fallait avoir servi un client de ce genre pour ne pas craindre de le perdre à tout jamais. Ce même Elphège, dont le poids ne devait pas dépasser les 130 livres, se plaçait un sac de farine de 98 livres sur l'épaule et se rendait chez lui, une distance d'environ cinq kilomètres, sans déposer le sac pour se reposer en route. Il l'avait fait une

première fois pour gagner un pari.

Les vêtements pour homme que nous vendions étaient surtout des vêtements de travail: des salopettes, des bas de laine, des chemises, des *Humphrey's* (pantalon de laine et chemise d'hiver). Mais nous vendions aussi des complets. Je me souviens de ce jeune homme à qui papa vendait un complet, qui avait refusé celui qui lui était offert pour en prendre un autre dont le veston était évidemment trop grand. Il avait rationalisé ainsi sa décision: '*Si je prends le plus petit, il va se découdre aux manches à la première bataille*'. Eh, quoi! Il n'avait pas dit qu'il voulait ce complet pour aller à la messe du dimanche!

C'était de ce côté du magasin qui était le moins achalandé, le comptoir à linge, que l'oncle Urbain s'installait dans l'espoir qu'un joueur de cartes viendrait le retrouver. Le jeu le plus populaire à l'époque était le "dix", aussi connu sous le nom de "deux cents". Je me souviens surtout de Mick Haché. On ne déposait pas les cartes sur la table, mais on les lançait très souvent accompagné d'un coup de poing ou de jointures sur la table. Lorsque la partie était chaudement disputée, il arrivait que les joueurs oublient qu'une partie de ce comptoir était vitrée. Cette vitre devait être très résistante, car je ne me souviens pas qu'elle ait été brisée par ces joueurs échauffés. Ça n'empêche pas que papa devait intervenir de temps en temps pour protéger son comptoir. C'est à ce même comptoir que l'oncle Urbain m'a enseigné le '*cribbage*'

Très souvent le soir, des hommes se rassemblaient après leur journée de travail, pour un brin de jasette, un peu à la façon des retraités d'aujourd'hui qui ne passent pas une journée sans la tournée du centre commercial. Enfants, pourvu que maman nous perde de vue un instant, nous aimions bien nous faufiler au magasin pour les écouter raconter des histoires: des histoires extraordinaires de spectres sans têtes aperçus le long des routes, le trésor du *Capitaine Kidd* caché sous la route de Newcastle-Chatham, et autres anecdotes du genre. Toujours des choses qui étaient arrivées à d'autres. '*As tu vu l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours*', c'était notre façon de désigner ce genre d'histoires sans fondement, mais qui dans l'esprit de certains n'était que pure vérité qu'un témoin lui avait racontées. Les gens de l'époque étaient un peu plus crédules que nous le sommes aujourd'hui. Il y eut un de ces fantômes qui apeura ceux qui empruntaient le chemin de Shédiac Ridge pendant les nuits de lune et pendant plusieurs jours. Oncle André avait éclairci ce mystère en se rendant un soir sur le lieu de l'apparition à la lisière de la forêt et à quelque cent pieds de la route, pour constater qu'une branche d'arbre chargée de neige prenait une forme fantasmagorique au clair de lune et moindre mouvement causé par la brise.

Je me souviens vaguement d'un événement qui avait réuni plusieurs amis et clients assidus. Très peu de gens au village possédaient un appareil radio au début des années trente. On raconte que l'un des premiers fut installé chez un monsieur Berger, et les premiers mots qu'il entendit furent, '*CKAC Montréal*'; n'ayant pas compris le sens de ces mots, il aurait rétorqué, '*C'est pas cassé; c'est tout neuf!*'. À l'annonce que papa s'était procuré un de ces appareils, nous avions couru à toute vitesse de chez Philorome Babineau où nous jouions, pour voir et surtout entendre cette chose miraculeuse. Nous étions tout aussi excités par cette radio que nous le furent à l'apparition du premier avion dans le ciel du village, et dans ce dernier cas plusieurs avaient couru jusque chez les Trappistes, une distance de trois milles, afin de le voir au sol. Je dois cesser de faire du coq à l'âne et revenir à cet événement. Il y avait ce soir-là à la radio la description d'un des nombreux combats de boxe du grand champion Joe Louis. Mon souvenir n'est pas assez précis pour dire qui était son adversaire, mais il me semble que c'était Max Schmelling et ce devait être ainsi en 1937.

S'il s'agissait de celui-ci, il y avait beaucoup plus au jeu qu'un simple combat de boxe. C'était l'honneur de toute la race germanique dont les chefs nazis ne pouvaient concevoir qu'un des leurs puisse être vaincu par un Noir. Ce soir-là, le bureau du magasin était plein comme un œuf, pour utiliser l'expression du Madawaska, tous écoutant attentivement et y allant de temps en temps de commentaires et parfois de jurons. Bien entendu tous misaient sur Joe Louis.

Les commerces du village étaient ouverts six jours par semaine et n'avaient pas d'horaires fixes. L'ouverture le matin se faisait vers les sept heures, mais la fermeture dépendait de la présence de clients... ou même de joueurs de cartes. On fermait habituellement vers 21:00 heures. Il était aussi ouvert à l'heure des repas de sorte que les repas en famille, tous à table en même temps, n'étaient possibles que le dimanche. Mais même ce jour-là, il y avait des gens qui se présentaient à la porte arrière. Je me souviens d'une famille en particulier qui avait pris l'habitude de se présenter tous les dimanches pour acheter deux livres de cassonade, probablement pour faire du *fudge*, et ce, jusqu'au jour où l'un de nous, jeune enfant, ayant entendu maman se plaindre en entendant cogner à la porte, était accouru au-devant et avant même que la dame en question ait eu le temps d'ouvrir la bouche, s'était écrié, '*Deux livres de sucre brun*'. Ce manque de politesse, qui en d'autres circonstances aurait entraîné une bonne claque là où le dos perd son nom comme disait le Père Charest, un de mes professeurs au collège, fut très efficace et ainsi demeura impuni; la dame ne revint plus le dimanche pour la cassonade. De temps en temps, maman venait servir au magasin et je retiens la phrase qu'elle utilisait toujours pour accueillir les clients: '*Qu'est-ce qui manque à vot' bonheur?*', ou encore, '*Qu'est ce que je peux faire pour vot' bonheur?*'

La veillée de Noël était aussi un peu particulière. Le magasin demeurait ouvert jusque vers 23:30 heures. On devait alors se rendre à l'église pour la Messe de minuit. Les gens, pas nécessairement des clients, commençaient leurs visites des différents magasins vers les 18:00 heures. Chez nous, Henri Blaquière était normalement le premier arrivé. Il s'installait sur un des quelques hauts tabourets placés devant les comptoirs, et accueillait les autres avec des histoires et des boutades. Il y avait des clients sérieux, tel ce père de famille qui ce soir-là achetait des vêtements pour tous ses enfants, et il en avait plusieurs. Mais il y avait beaucoup de ceux qui ne faisaient qu'attendre l'heure de la messe, tout en consommant quantité d'arachides en écales. Il devait bien y avoir un mètre cube de ces légumineuses dans le grand sac de jute qui nous parvenait à temps pour l'occasion. Le lendemain, c'était à la pelle qu'on ramassait toutes les écales (les *cotchilles* pour employer le terme acadien) jetées par terre et décorées ici et là de jus de tabac qui avait raté le crachoir. De temps en temps, pendant la veillée, quand nous n'étions pas requis pour servir un client ou exercer une surveillance des autres, nous nous rendions rapidement au salon pour voir comment progressait la décoration de l'arbre de Noël. Quand je pense que nous utilisions des chandelles de cire dans cet arbre! On avait bien la précaution de ne les allumer que quelques instants, mais quand même... On frôlait le désastre.

Noël, c'était vraiment spécial. Il n'était pas encore coutume pour la radio de nous casser les oreilles avec les chants et cantiques de Noël à partir de l'automne, et sauf pour le Venez Divin Messie qui était chanté à la grande messe pendant l'Avent, ce n'était souvent qu'à la messe de minuit que nous entendions pour une première fois de la saison tous ces cantiques d'antan: le Minuit Chrétiens; Les Anges dans nos Campagnes; Ça Bergers. Et le chœur de chant, qui avait passé quelques semaines à les répéter, sous la direction de Soeur Théobaldine pendant plusieurs années, et accompagné à l'orgue par Madame Flora Thibodeau, interprétait ces cantiques avec plus de verve que de talent et était quand même très apprécié. C'était véritablement les merveilles de Noël.

Nos loisirs

A Rogersville, il n'y avait pas de sport organisé par les parents pour les jeunes, pas plus en été qu'en hiver. Ce qui existait était le résultat d'efforts des jeunes eux-mêmes. Jamais, au grand jamais, nous ne comptions sur nos parents pour organiser nos loisirs. Si j'avais osé dire à papa que je ne savais quoi faire pour occuper mon temps, il m'aurait rapidement trouvé un travail et non un jouet. J'ai signalé en passant chez Cameron, le jeu de *tin can* qui était très populaire.

Il y eut aussi un jeu qu'on nommait quelque chose comme *Rolly over*. Il s'agissait de se diviser en deux groupes, l'un de chaque côté d'une petite bâtisse quelconque, très souvent pour nous c'était le *shanty* des *section men* qui était situé devant notre magasin et tout près de la voie ferrée. L'un des deux clans lançait une balle de caoutchouc par-dessus le shanty en criant *Rolly over*. Celui qui attrapait la balle avant qu'elle ne touche le sol tentait de s'approcher silencieusement du clan adverse et d'en capturer les membres en les frappant avec la balle. Ceux qui y échappaient allaient se placer de l'autre côté du *shanty*, prêts à recevoir la balle qui devait être de nouveau lancée par-dessus le toit. Le jeu se continuait ainsi jusqu'à ce qu'un des clans ait réussi à capturer tous les membres de l'autre clan.

On jouait aussi souvent avec de petits camions de fabrication artisanale, et je me souviens d'un été pendant lequel on avait mis en place tout un système routier dans la côte du ruisseau à Gus. On équipait même ces camions d'un réservoir à gazoline, percé d'un minuscule trou d'aiguille, et malheur à celui qui se retrouvait à court de carburant - de l'eau - s'il s'apercevait que son camion ne laissait pas régulièrement tombé une goûte d'eau, il devait demeurer sur place jusqu'à ce qu'un autre camion le remorque jusqu'au ruisseau pour refaire le plein. Ce fut un été fantastique!

Le ruisseau à Gus fut aussi pour beaucoup de nous, le premier lieu de baignade où l'on apprit à nager. Même avec le barrage qu'on y avait érigé, c'est à peine si on avait de l'eau aux genoux, mais c'était suffisant pour apprendre à flotter. Un peu plus tard, d'abord avec la permission des parents, on se rendait au ruisseau des Trappistines. L'eau était assez profonde par endroits pour permettre le plongeon. Il est surprenant que personne n'ait souffert de malaises sérieux dans cette eau qui transportait les égouts qui se déversaient directement dans le ruisseau à partir du couvent des Trappistines, à quelques centaines de mètres seulement en amont du site de baignade. Lorsque les services provinciaux de santé devinrent un peu mieux organisés, ce lieu de baignade fut rapidement condamné. Il ne nous restait alors que le lac Després à une dizaine de milles du village. Je me souviens aussi que les beaux dimanches en été, après que le rationnement de la gazoline fut levé, papa surchargeait son pick-up (Chevrolet 1938) de la famille et des amis, et nous allions à la plage Calendar, près de Saint-Louis. Cette plage fait maintenant partie du parc national de Kouchibouguac. On y ramassait des coques que l'on faisait cuire à feu ouvert sur la plage. Un de ces dimanches, le feu s'était échappé et tout mon linge y avait passé, inclus une belle paire de souliers que mon cousin Moïse m'avait donné parce qu'ils étaient trop petits pour lui. J'avais du revenir en costume de bain, et ne pouvait donc être un des deux qui s'assoient sur le garde-boue avant, les pieds sur le pare-chocs, et le phare entre les genoux, cela pour mieux distribuer la charge et faire un peu plus d'espace dans la boîte arrière du pick-up. Les patrouilles routières? Nous ne connaissions pas ça!

Parmi mes souvenirs, j'ai celui d'une partie de pêche avec papa et les oncles André et Bélonie. La seule fois de mémoire que j'avais manqué une journée d'école pour un loisir. On était allé descendre à pied un bout de rivière à Rosaireville. Je ne me souviens pas si on avait pris de la

truite, mais j'ai en mémoire la senteur d'une carcasse d'original en décomposition qui gisait dans la rivière. J'ai aussi souvenir d'une sortie en forêt dans ce même coin de pays avec le cousin Alex qui avait auparavant découvert plusieurs hêtres chargés de faine, et nous étions allés en cueillir.

Quant aux loisirs d'hiver, oublions tout de suite l'aréna. La première patinoire que j'ai fréquentée, exclusion faite de la petite mare de glace en face de chez nous, entre la route et les rails de chemin de fer, était le «*lac à gornouilles*». Cette mare d'eau stagnante en été était située entre la route et le chemin de fer, à peu près en face du dépanneur Raymond Gallant. Le seul éclairage était le feu qu'on allumait sur le bord, juste en dessous des fils de communication du CN. Comme patinoire ça laissait pas mal à désirer, d'autant plus que le CN n'était pas du tout en faveur de ces feux, parfois alimentés d'un pneu, qui chauffaient un peu trop leur fils. La première véritable patinoire dont je me souviens fut établie à peu près sur le site du stationnement du Club d'Âge d'Or. Si on réfère à une photo précédente, cette patinoire aurait aussi existé plus tôt. De ma mémoire c'est avec la permission du père Noé Bourgeois que nous prenions l'eau au presbytère pour arroser une surface d'à peu près soixante pieds par vingt. Des madriers de cinq ou six pouces posés sur sa longueur servaient de bande. Les quelques rondelles de caoutchouc que nous avions disparaissaient rapidement dans le banc de neige pour ne refaire surface qu'à la fonte du printemps. Leurs pertes n'étaient pas très sérieuses, car on s'accommodait facilement d'une crotte de cheval gelée. C'était aussi moins douloureux pour les genoux qui n'étaient aucunement protégés. Pour certains le bâton de hockey n'était qu'une verne crochue.

Une patinoire un peu plus permanente, éclairée, entourée de bandes de trois pieds de hauteur sur les côtés et de huit pieds pour amortir le son dans le bout le plus près de la résidence de Wilfred

Melanson, fut érigée sous le règne du Père Émile Gallant, sur le site de ce qui est aujourd'hui le stationnement de l'aréna. Le Père Gallant était l'architecte de la cabane de trois pièces que l'on aperçoit dans la photo à droite: une chambre pour les filles et l'autre pour les garçons. La pièce du centre qui séparait les chambres l'une de l'autre servait de cantine. Cette pièce servait aussi de remise pour les boyaux d'arrosage, et abritait le puits et la pompe, de même que le système de son. Qui de nous ne se souvient de ces soirées de patinage



au son des valses de Strauss! De merveilleux souvenirs! La vie d'une telle patinoire extérieure était de courte durée. Nous étions très heureux si nous avions réussi à fabriquer une glace avant la fin novembre et, déjà, le soleil un peu plus chaud de la mi-février réussissait à ramollir la glace le long des bandes. Il nous arrivait alors de ne pouvoir patiner que dans le centre. Quand on y pensait, on mettait de la neige sur la glace, près des bandes, pendant l'après-midi, et en enlevait cette neige dès le soleil couché afin de préserver la surface glacée le plus longtemps possible. Le déneigement se faisait uniquement à la pelle et gratte, et par les patineurs et non leurs parents; J'ignore si la souffleuse à neige avait été inventée à l'époque; chose certaine nous n'en avons pas. Il ne manquait pas de volontaires pour le déneigement, et non plus pour l'arrosage qui se faisait normalement très tard en soirée et au courant de la nuit.

Il y a très peu de côtes à Rogersville. Ainsi en hiver on avait peu d'occasions de glisser en traîneaux. Il y eut cet hiver pendant lequel la route ne fut pas ouverte et on pouvait glisser à la butte de l'église. Autrement, on utilisait la côte du ruisseau sur le chemin de Shédiac Ridge. Je me souviens d'un soir de beau clair de lune alors qu'on s'amusait dans cette côte qu'une éclipse totale de Lune intervint. S'il y avait eu annonce de cette éclipse, on ne l'avait pas entendue et on ne s'attendait aucunement à ce phénomène. Ce fut une première pour moi, et certes la plus belle éclipse lunaire qu'il me fut donné de voir. Aucun nuage n'était venu nuire au spectacle.

Il y avait le traîneau traditionnel et le toboggan, et pour un temps au village il y avait aussi ce qu'on appelait le tape-cul de fabrication artisanale. Je me souviens d'un hiver pendant lequel il fut plus en vogue. Comme ski, on utilisait une planche arrondie d'un baril – celle d'une *puncheon* à mélasse était idéale – et, à l'arrière, on y ancrant le plus solidement possible une bûche de bois sur laquelle on attachait une planche pour servir de siège. Cramponnés à cette bûche, les pieds reposants sur la partie avant du ski, nous tentions d'arriver en bas de la côte sans trop de dommage. Pendant cet hiver, on pratiqua ce sport sur le flanc très abrupt de la tranchée où circulaient les trains, juste en face de l'église. Cette glissade était trop abrupte et impossible pour un traîneau, mais idéale pour un tape-cul, un avant coureur de la planche à neige sauf que l'on s'assoit d'où nom de tape-cul. Malheureusement, on passait plus de temps à réparer le siège, et cette invention, si cela en était une, fut rapidement oubliée.

J'ai souvenir que pendant un hiver au moins, peu être deux ou trois, j'allais tendre des collets à lapin. Tout comme d'autres jeunes le faisaient dans d'autres secteurs du village, Léo Babineau et moi-même nous rendions sur la route du Sapin Court, dans un boisé assez près du village et nous avions quelques collets. Lors d'une tournée de nos pièges, nous avons constaté qu'une de nos prises avait été partiellement mangée par un prédateur. Nous avons imaginé qu'il s'agissait d'un chat-cervier, et par la suite, toujours craintif de rencontrer cet animal, nous avons attaché un couteau de chasse au bout d'un long bâton et gare à cet animal qui volait nos lapins. On ne l'a jamais rencontré... s'il existait autrement que dans notre imagination.

Je sais qu'il y eut du baseball à Rogersville avant les années quarante et à l'occasion papa mentionnait les noms de Firmin O'Brien et d'un Père Poitras, de très bons joueurs. Il devait lui-même être lanceur, car, je me souviens qu'il m'avait montré où placer le petit doigt pour contrôler une certaine courbe. Au milieu des années quarante, le baseball reprit vie au village. J'ai mentionné qu'une première partie fut jouée dans le champ de Cyrille Ouellet. Par la suite ce fut un champ de Firmin O'Brien situé au bout sud de la *rue d'en arrière*, avant d'être fixé près du verger du Père Babineau, aujourd'hui le site de l'aréna. Au début ce site laissait à désirer, jusqu'à ce qu'un entrepreneur qui avait un contrat de réfection de la route à travers le village accepte un soir de nous prêter sa grosse niveleuse avec chauffeur. Une heure de travail avait suffi pour transformer le champ intérieur, et en faire vraiment un terrain de baseball.

N'ayant pas suffisamment de joueurs disponibles en semaine, nous ne faisons pas partie d'une ligne organisée, et nous nous contentions de rencontrer les fins de semaines des équipes de Big Cove, Eel Ground, Baie Ste-Anne et Chatham. J'ai aussi mémoire d'une partie un dimanche à Minto. On avait rempli l'autobus de partisans à qui on chargeait suffisamment pour couvrir la location de l'autobus sans que les joueurs n'aient à payer. Je me souviens du party sur l'autobus, mais aucunement de la partie de baseball. La rivalité avec Big Cove était assez forte, et je me souviens de la première confrontation dans le champ de Firmin O'Brien. Pendant cette rencontre le lanceur et le receveur de Big Cove échangeaient leurs signaux de vive voix sans réaliser qu'un de nos joueurs connaissait suffisamment le langage micmac pour retransmettre ces signaux à nos

joueurs. Je me souviens aussi d'une partie jouée à Big Cove, celle où je fis mes débuts comme lanceur. Le champ extérieur était entouré d'arbustes. Si un des nôtres frappait la balle dans ce bout du terrain, le joueur de Big Cove la récupérait immédiatement. Par contre si un des leurs réussissait un coup semblable, on ne pouvait retrouver la balle; des partisans de Big Cove s'y cachaient et s'assuraient qu'on ne retrouverait pas la balle à temps pour empêcher le circuit. Malgré cela, nous avions gagné.

J'ai souvenir aussi d'une partie contre Baie Sainte-Anne pour deux raisons. Il y avait un lanceur de balles rapides, très rapides, et pendant le réchauffement quelques jeunes du village le vantaient et demandaient à voir des balles encore plus rapides. Son ego l'avait trahi; rendu en mi-partie il avait perdu cette vitesse et on frappait ses lancers sans problèmes. Mon second souvenir de cette partie c'est que j'avais écorché les jointures du champion boxeur Yvon Durelle en glissant au deuxième but. Les crampons aux souliers de baseball à cette époque étaient de métal tranchant.

Même si nous avions parfois de la difficulté à trouver neuf joueurs, nous avions une bonne équipe, bâtie autour des frères Livain à l'arrêt-court et lanceur, Gérald comme receveur et deuxième but, Paul au premier but, et moi-même, lanceur et troisième-but. L'équipe se complétait à différents moments de Fernand Aucoin, receveur, d'Antoine Richard, lanceur, Hilaire Poirier arrêt-court et joueurs de champ, Ernest Thibodeau et son frère Eugène, Éric et Gérard Poirier, de François Chiasson et Frank à Pitre Arseneau au début. Livain jouait régulièrement pour l'équipe de Chatham Head et je l'avais accompagné pendant une saison, saison écourtée pour moi parce que j'avais dû retourner au collège alors que l'équipe se lançait à la poursuite du championnat provincial. Je ne me souviens pas si c'est cette année-là, mais Chatham Head avait remporté ce championnat au moins en une occasion.

Dans une autre partie, où nous étions à court d'un joueur, on avait convaincu Maxime Babineau de se joindre à l'équipe. On disait d'un mauvais frappeur au baseball qu'il ne pourrait réussir à frapper une balle même s'il tenait une porte de grange plutôt qu'un bâton de baseball. On ne pouvait mieux décrire Maxime, mais son élan d'exercice en arrivant au marbre pouvait faire croire qu'il était tout un frappeur de puissance. Et pour renforcer cette opinion, on avait demandé à nos partisans d'applaudir à tout rompre quand Maxime se présenterait au bâton, et à Maxime de ne prendre que des élans de réchauffement au marbre, et de laisser passer toutes les balles du lanceur. Il n'avait recueilli que des buts sur balles.

J'ai une autre partie en mémoire. Nous avons été invités à rencontrer l'équipe locale au pique-nique de Saint-Paul. Ce n'est qu'en arrivant là qu'on nous annonça que l'équipe locale était en fait une équipe de Moncton. Je connaissais au moins deux des joueurs pour avoir joué avec eux au collège à Bathurst et je savais que nos chances de l'emporter étaient plutôt minces. Mais ce jour-là, on aurait donné du fil à retordre aux Yankees, tellement nos jeux étaient parfaits. On avait arraché une victoire de 4 à 3 à cette équipe de Moncton qui s'attendait à un tout autre résultat. Le souper était offert gratuitement aux joueurs, mais ceux de Moncton avaient choisi de ne pas rester sur place après la partie. En aurait-il été autrement s'ils avaient gagné?

Les bootleggers

Ce n'est qu'après les années cinquante que la régie des alcools ouvrit un magasin à Rogersville. Avant cela le plus près était à Newcastle. Il était quand même possible de se procurer de la bière d'un des nombreux "*bootleggers*" qui opéraient dans le village. Il y en avait de deux sortes. D'abord ceux qui le faisaient dans le plus grand secret, avec une clientèle choisie et restreinte; peu de gens étaient au courant de leurs existences. Puis il y avait ceux qui vendaient plus ouvertement, tout en surveillant la police qui se déplaçait de Newcastle étant donné que Rogersville n'avait pas de policier résident. C'était plutôt rare que les "*bootleggers*" ne fussent pas alertés quelques minutes avant l'arrivée des policiers. L'un d'eux y gagnait sa vie et avait fait la remarque un jour que seulement deux personnes à Rogersville pouvaient se payer une automobile de luxe: lui-même et le curé.

J'ai souvenir d'être allé chez l'un d'eux avec deux compagnons, Lloyd à Pierre et Donald Cameron un samedi soir. Tous connaissaient ce *bootlegger* sous le nom de *Mon oncle Matthias*. Son épouse, Marie-Minie veillait au commerce. On avait eu un peu de difficulté à lui faire accepter qu'on ne fût pas de la police. Une fois qu'elle eut accepté qu'on ne fût pas un danger pour son commerce illégal, elle ne voulut quand même pas qu'on découvre sa cache de bière quelque part dehors et elle était sortie chercher notre commande, nous laissant seuls dans la cuisine. En attendant qu'elle revienne, Lloyd avait remarqué le chapeau vert qu'elle portait hiver comme été tous les dimanches à la messe et cela depuis des années. Il était sur la table tout fin prêt pour le lendemain matin. Il décida de l'emporter. Marie-Minie avait un banc d'église au jubé, près du chœur de chant, et on avait bien hâte de voir ce qu'elle aurait sur la tête le lendemain. C'était encore l'époque où les femmes ne pouvaient entrer tête nue à l'église. Surprise! Il semble qu'elle avait un deuxième chapeau tout à fait semblable et on continua de voir au jubé, la dame au chapeau vert, pendant des années encore.

Au nombre des *bootleggers* il y avait George, *Oncle George* pour ses clients. Un de ceux-ci lui avait causé toute une peur un soir. Ce client avait réussi à se procurer un costume de la GRC. Ces costumes qui étaient défraîchis étaient donnés aux Affaires indiennes pour les remettre aux autochtones. On devait auparavant enlever les marques distinctives, mais ce n'était pas facile de cacher que le veston rouge écarlate avec sa coupe unique était autre qu'un costume de gendarme. Déguisé de la sorte, ce client de Georges, chauffeur du camion du ministère, s'était présenté chez l'oncle George. Un tour pendable!

Il y avait aussi des jeunes qui cherchaient continuellement à trouver les caches des bootleggers pour voler les stocks de boissons. Chose certaine, le bootlegger n'allait pas se plaindre à la police quand il était victime d'un de ces vols. Un de ces groupes de jeunes avait choisi de cacher leur butin dans le foin entassé dans notre grange près de la forge. Un voisin nous avait informés qu'il avait vu des jeunes entrer dans la grange à plusieurs reprises. On avait observé leurs déplacements pendant quelques jours et on décida de piéger le groupe. On craignait qu'ils ne mettent accidentellement le feu à la grange. Lorsqu'on se fut assuré que les quatre étaient entrés dans la grange, Paul, moi-même et quelques-uns de nos amis avions bloqué les sorties et les quatre jeunes garçons se trouvèrent prisonniers. Il ne fut pas difficile de leur faire révéler leurs caches de bière. On en laissa quelques bouteilles en guise de preuve pour le policier qui devait venir de Newcastle et l'on mit le reste en sécurité pour nous-mêmes. Les quatre jeunes furent détenus à notre maison en attendant l'arrivée de la GRC. À l'insu des jeunes délinquants, on prit arrangement avec le policier pour éviter que des charges soient déposées, mais pour qu'il les sermonne sévèrement avant de les relâcher en leur disant qu'ils seraient informés plus tard de la

disposition de leur cas. La leçon fut très bénéfique à ces jeunes et à ce que je sache n'eurent plus aucun démêlé avec la justice.

La brigade d'incendie

Il a été question plus tôt de l'incendie qui avait menacé une bonne partie du village en 1950. C'est alors que gens du village réalisèrent qu'il était urgent d'organiser un service de protection pour remplacer le *bucket brigade*. Je ne me souviens pas de tous ceux qui mirent la main à la pâte, mais il y eut certainement France Richard et Arnold Roach. Afin de ramasser des fonds, ils approchèrent les marchands du village, ceux dont les primes d'assurance étaient plus élevées, et leur firent cette proposition. Pendant un certain nombre d'années (trois ans si ma mémoire m'est fidèle) ils accepteraient de contribuer à la brigade la différence entre leurs primes d'assurance actuelles et leurs nouvelles primes qui seraient assurément moins élevées s'ils bénéficiaient d'un service de protection contre les incendies. C'était avant que le village ne devienne municipalité, et le financement de ce service se faisait sur une base volontaire. À ma connaissance, il n'y avait aucune source de fonds publics pour les villages qui voulaient se doter de ce service. J'ai ouï-dire qu'un de ces marchands n'avait pas respecté l'entente parce qu'il avait trouvé sa part trop élevée en comparaison de celle des autres marchands.

La première décision fut de se procurer un camion et de l'équiper adéquatement d'un réservoir à eau, de pompe et de boyaux. On fit l'achat d'un châssis de camion usagé. Il y avait alors deux garages de mécanique à Rogersville: celui d'Antoine à Fidèle Richard et celui d'Edmond à Luc Robichaud. Le travail de rafistoler le camion, de construire un réservoir et d'y installer la pompe leur fut confié. Quant aux boyaux, je ne me souviens pas si on en avait acheté des neufs, mais j'ai en mémoire que les services d'incendies de Newcastle et de la base d'aviation de Chatham, encouragés par Arnel Roach, nous avaient donné des boyaux usagés. Il fallait aussi construire un abri pour cet équipement, ce qui fut fait sur un terrain du CN à quelques pieds du gros réservoir qui servait à alimenter en eau les engins à vapeur des trains du CN. On pouvait alors remplir le réservoir du camion à incendie à partir de cette source d'eau. Le camion était aussi équipé d'une pompe qui nous permettait d'emplir le réservoir en quelques minutes à partir d'un cours d'eau ou d'un lac.

Le garage avait été construit pour accommoder deux véhicules, si je me souviens bien, de sorte que pendant l'été on eut l'avantage d'y avoir aussi un camion, propriété de la province, qui servait à combattre les incendies de forêt. Je ne pense pas qu'il ait existé une entente formelle entre les parties, mais il était convenu que les deux services coopéreraient au besoin pour combattre un incendie au village ou dans les environs.

La brigade était composée uniquement de bénévoles. En cas d'incendie, le premier arrivé actionnait la sirène installée sur le toit du garage, et le premier autorisé à conduire le camion se rendait au site de l'incendie. Ceux qui étaient arrivés à temps prenaient place sur le camion, et les autres suivaient avec leur auto. Il n'y avait aucune formation, si ce n'est qu'en quelques occasions, le Prévôt des incendies de la Province nous rendait visite et on en profitait pour rassembler les bénévoles afin de leur donner des conseils. Il n'y avait pas de chef de brigade à proprement parler. Le titre de commis secrétaire aurait mieux décrit la personne responsable de la brigade. J'ai fait ce travail pendant une année ou deux jusqu'à mon départ pour occuper un poste au sein du Ministère des Affaires indiennes à Ottawa en 1956. Si la formation faisait défaut, on ne peut dire la même chose de la bonne volonté et de la débrouillardise des bénévoles.

Je me souviens de quelques incendies auxquels j'étais accouru, et un en particulier qui nous avait valu par la suite des félicitations du prévôt des incendies du Nouveau-Brunswick. Il y avait un comptoir-lunch dans l'hôtel Cameron et le feu qui avait débuté dans la cuisine s'étendait rapidement, alimenté par la graisse de cuisson accumulée sur les murs. Il y a une chose dont les pompiers de la brigade étaient conscients, c'est que le réservoir d'eau était limité. On ne pouvait se permettre d'inonder un foyer d'incendie, au risque de manquer d'eau avant de réussir à éteindre le feu. Ce jour-là, le volontaire qui tenait le boyau choisit d'y aller avec le "*fog nozzle*" et réussit ainsi à étouffer les flammes tout en ne causant que peu de dommage à l'édifice. Dans les circonstances, une brigade entraînée n'aurait pas mieux fait. N'eut été d'elle, il est facile de croire que cet incendie aurait fait autant de ravage que celui de 1950, car la demeure Doiron et le magasin O'Brien y auraient difficilement échappés aux flammes.

Le tout dernier événement de ma vie de résident de Rogersville, quelques heures avant de partir pour Ottawa en 1956 fut une soirée-surprise chez France Richard. La majorité des invités étaient des personnes qui avaient œuvré à la création et l'entretien de la brigade des incendies du village. Étant responsable de toute la documentation concernant la brigade j'avais remis les livres à France, l'invitant à me contacter s'il avait besoin de précisions. J'étais à faire ma valise quand il me demanda de passer chez lui pour donner quelques explications. Je ne me doutais aucunement de ce qui m'attendait et je m'étais présenté chez France en jeans et 'tee-shirt'. C'est d'ailleurs ce qui explique pourquoi l'invité d'honneur à cette fête est bien caché dans la dernière rangée sur la photo. On y voit en avant



Alice, France et leur fille Carmen, et en arrière d'eux assis sur le plancher, de gauche à droite, Ulysse Bérubé (gérant d'Arco Stone), mon frère Paul, Edmond Robichaud (garagiste), Père Paul Arseneau (vicaire), et assis sur les chaises Guilmond Savoie (cheminot) et Wilfred Melanson (marchand). Au fond, assis, on y voit Antoine Richard (garagiste), moi-même, Louis Gionet (gérant de la coop) et Rudolph O'Brien (chef de gare). Debout à gauche, Sterling Hambrook (mon successeur aux Affaires indiennes) et Antoine Babineau (employé aux Affaires indiennes). Debout à droite : une personne non identifiée et en arrière, Arnel Roach (homme d'affaires). La personne que je ne réussis pas à identifier pourrait être Fred Graham, préposé aux bagages et colis au CN.

Le rideau tombe

Et voilà! Ce ne sont pas là tous mes souvenirs de Rogersville, mais je dois mettre fin à cette visite du village. En juillet 1956, je quittais définitivement le village pour établir la famille sous d'autres cieux. Il faisait bon vivre dans ce village et j'y serais volontairement demeuré.

Malheureusement, les opportunités de carrière dans un petit village sont limitées et il devient nécessaire de s'expatrier. J'aime bien y retourner pour des visites et ça se résume à cela, des visites parfois nostalgiques, au cours desquelles je dois admettre avoir parfois de la difficulté à me rappeler la rue d'en avant tellement changée au cours du dernier demi-siècle. Je trouve particulièrement désolant de constater l'état négligé pour ne pas dire délabré, du magasin et de la résidence qui sont à la source de tellement de bons souvenirs.

Dieppe, août 2017

